



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

**Social Affairs,
Science and
Technology**

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Wednesday, October 7, 2009
Thursday, October 8, 2009

Issue No. 7

First and second meetings on:
Study on accessibility of postsecondary
education in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Affaires sociales,
des sciences et
de la technologie**

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mercredi 7 octobre 2009
Le jeudi 8 octobre 2009

Fascicule n° 7

Première et deuxième réunions concernant :
L'étude sur l'accessibilité à l'éducation
postsecondaire au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Wilbert Joseph Keon, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Callbeck	Fairbairn, P.C.
Cordy	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Comeau)
(or Tardif)	Martin
Dawson	Ogilvie
Dyck	Pépin
Eaton	Segal

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator Munson (*October 8, 2009*).

The Honourable Senator Munson replaced the Honourable Senator Cook (*October 6, 2009*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Dawson (*October 1, 2009*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, SCIENCES ET
DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Wilbert Joseph Keon
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Fairbairn, C.P.
Cordy	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Comeau)
(ou Tardif)	Martin
Dawson	Ogilvie
Dyck	Pépin
Eaton	Segal

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur Munson (*le 8 octobre 2009*).

L'honorable sénateur Munson a remplacé l'honorable sénateur Cook (*le 6 octobre 2009*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 1^{er} octobre 2009*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, June 2, 2009:

The question was then put on the motion, as amended, of the Honourable Senator Callbeck, seconded by the Honourable Senator Corbin:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on the accessibility of post-secondary education in Canada, including but not limited to:

- (a) analysis of the current barriers in post-secondary education, such as geography, family income levels, means of financing for students, debt levels and challenges faced specifically by Aboriginal students;
- (b) evaluation of the current mechanisms for students to fund post-secondary education, such as Canada Student Loans Program, Canada Student Grants Program, Canada Access Grants, funding for Aboriginal students, Canada Learning Bonds, and Registered Education Savings Plans;
- (c) evaluation of the current mechanisms to fund scientific research and development in post-secondary and related institutions and the commercialization of such research;
- (d) examination of the current federal/provincial transfer mechanism for post-secondary education;
- (e) evaluation of the potential establishment of a dedicated transfer for post-secondary education; and
- (f) any other matters related to the study; and

That the Committee submit its final report no later than December 31, 2010, and that the Committee retain until June 30, 2011, all powers necessary to publicize its findings;

The motion, as amended, was adopted

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 2 juin 2009 :

La question est mise aux voix sur la motion, telle que modifiée, de l'honorable sénateur Callbeck, appuyée par l'honorable sénateur Corbin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada et à en faire rapport, ce qui inclut sans toutefois s'y limiter:

- a) l'analyse des obstacles actuels à l'éducation postsecondaire, dont la région géographique, le niveau de revenu familial, les moyens de financement dont disposent les étudiants, les niveaux d'endettement, et les défis auxquels les étudiants autochtones en particulier doivent faire face;
- b) l'évaluation des mécanismes de financement des études postsecondaires dont disposent les étudiants, par exemple le Programme canadien de prêts aux étudiants, le programme canadien de bourses d'études, les subventions canadiennes pour l'accès aux études, les fonds offerts aux étudiants autochtones, le Bon d'étude canadien et les Régimes enregistrés d'épargne-études;
- c) évaluation des mécanismes actuels de financement de la recherche et du développement scientifiques dans les établissements d'enseignement postsecondaire et établissements connexes, et commercialisation des fruits de cette recherche;
- d) l'étude du mécanisme de transfert fédéral-provincial pour l'éducation postsecondaire;
- e) l'évaluation de l'établissement éventuel d'un transfert spécial pour l'éducation postsecondaire;
- f) toutes autres questions relatives à l'étude;

Que le comité soumette son rapport final au Sénat au plus tard le 31 décembre 2010 et qu'il conserve jusqu'au 30 juin 2011 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions

La motion, telle que modifiée, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, October 7, 2009
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:04 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Cordy, Eggleton, P.C., Keon, Martin, Munson, Ogilvie, Pépin, and Segal (9).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 2, 2009, the committee began its study on accessibility of postsecondary education in Canada.

WITNESSES:

Canadian Council on Learning:

Dr. Paul Cappon, President and Chief Executive Officer.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer;

Herbert O'Heron, Senior Advisor, Office of the Vice-President (National Affairs).

Statistics Canada:

Patrice de Broucker, Chief, Education Indicators and Special Projects.

The chair made an opening statement.

The Honourable Senator Callbeck made a statement.

Dr. Cappon, Mr. Davidson and Mr. de Broucker each made a presentation, and with Mr. O'Heron, answered questions.

At 5:50 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 8, 2009
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:46 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Cordy, Dawson, Eaton, Eggleton, P.C., Fairbairn, P.C., Keon, Martin, Ogilvie, Pépin, and Segal (11).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 7 octobre 2009
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 4, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Cordy, Eggleton, C.P., Keon, Martin, Munson, Ogilvie, Pépin et Segal (9).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 2 juin 2009, le comité entreprend son étude sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

TÉMOINS :

Conseil canadien sur l'apprentissage :

Dr Paul Cappon, président-directeur général.

Association des universités et collèges du Canada :

Paul Davidson, président-directeur général;

Herbert O'Heron, conseiller principal, Bureau du vice-président (Affaires nationales).

Statistique Canada :

Patrice de Broucker, chef, Indicateurs de l'éducation et des projets spéciaux.

Le président fait une déclaration.

L'honorable sénateur Callbeck fait une déclaration.

Le Dr Cappon, M. Davidson et M. de Broucker font chacun un exposé et répondent aux questions avec l'aide de M. O'Heron.

À 17 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 8 octobre 2009
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 46, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P., (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Cordy, Dawson, Eaton, Eggleton, C.P., Fairbairn, C.P., Keon, Martin, Ogilvie, Pépin et Segal (11).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 2, 2009, the committee continued its study on accessibility of postsecondary education in Canada.

WITNESSES:

Statistics Canada:

Marc Frenette, Analyst, Social Analysis Division;
Richard E. Mueller, Visiting Fellow, Social Analysis Division.

University of Ottawa:

Ross Finnie, Professor, Graduate School of Public and International Affairs.

The chair made an opening statement.

Mr. Frenette, Mr. Mueller and Mr. Binnie each made a presentation and answered questions.

At 12:30 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the chair.

ATTEST:

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 2 juin 2009, le comité poursuit son étude sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

TÉMOINS :

Statistique Canada :

Marc Frenette, analyste, Division de l'analyse sociale;
Richard E. Mueller, adjoint invité, Division de l'analyse sociale.

Université d'Ottawa :

Ross Finnie, professeur, École supérieure d'affaires publiques et internationales.

Le président fait une déclaration.

MM. Frenette, Mueller et Binnie font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, October 7, 2009

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 4:04 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

Today we begin a new study, for which we have blocked in 20-21 sessions over the next few months. It is a study on the accessibility of post-secondary education in Canada. We have a number of witnesses who will be speaking to us today to get us started. Before I go to them, I want to mention a couple of things to committee members.

First, Senator Ogilvie of Nova Scotia is back this week. Last week he was a substitute, and he liked it so much, he decided to make it permanent. Welcome to the committee, Senator Ogilvie.

I would also like to give Senator Callbeck of Prince Edward Island just a few moments to give us some thoughts about this study as we head into it. It was her motion which set the terms of reference for the study that is being conducted by our committee beginning today. Senator Callbeck, do you want to make a few opening remarks?

Senator Callbeck: Thank you. Certainly, I think it is important that this committee complete this study because we need as many Canadians as possible getting a post-secondary education. I am not just talking about university but about colleges and trade schools as well. We are told that within the next few years, two thirds of new jobs will require this level of education. Therefore, I feel it is important for individuals and it is important for Canada that more people get post-secondary education to increase our productivity and our progress as a nation.

By listening to witnesses, as we will be doing today, and studying the topic, we will in the end have some views as to how more people obtain post-secondary education, about the various programs offered to students by the government, about transfer payments and about research, which is so key to the success of any country.

I think that when we get through this, 20 some sessions, we will be able to make recommendations to the government that will make a real difference in the future of this country. I am looking forward to hearing from witnesses, and I am certainly happy that the committee is undertaking this.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 7 octobre 2009

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 4, pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bienvenue à la séance du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

Aujourd'hui, nous entreprenons une nouvelle étude pour laquelle nous avons réservé 20 ou 21 séances au cours des prochains mois. Cette étude porte sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Plusieurs témoins comparaitront aujourd'hui pour démarrer le bal, mais, avant de passer à eux, je veux mentionner quelques éléments aux membres du comité.

D'abord, le sénateur Ogilvie de la Nouvelle-Écosse est de retour cette semaine. La semaine dernière, il était présent à titre de remplaçant, mais la séance lui a tellement plu qu'il a décidé de se joindre à nous de manière permanente. Bienvenue parmi nous, sénateur Ogilvie.

J'aimerais également accorder quelques minutes au sénateur Callbeck, afin qu'elle nous fasse part de ses réflexions sur l'étude que nous nous apprêtons à commencer. C'est sa motion qui nous a permis d'établir le mandat de l'étude que notre comité mènera à compter d'aujourd'hui. Sénateur Callbeck, voulez-vous faire une déclaration?

Le sénateur Callbeck : Merci. Bien entendu, je pense qu'il est important que le comité termine cette étude, car nous avons besoin que le plus grand nombre possible de Canadiens fassent des études postsecondaires. Je ne parle pas uniquement d'études universitaires, mais également d'études collégiales et de formation professionnelle. On nous dit que, d'ici quelques années, les deux tiers des nouveaux emplois exigeront ce niveau d'instruction. Par conséquent, je pense qu'il est important, tant pour les citoyens que pour le Canada, que plus de gens fassent des études postsecondaires en vue d'accroître la productivité et les progrès de notre nation.

En écoutant les témoins, comme nous le ferons aujourd'hui, et en étudiant le sujet, cela nous donnera finalement une idée de la façon dont nous pourrions augmenter le nombre de personnes qui font des études postsecondaires, des divers programmes que le gouvernement offre aux étudiants, de l'importance des paiements de transfert et de la nature de la recherche, qui est tellement essentielle à la réussite de tout pays.

Je pense que, lorsque nous aurons terminé ces quelque 20 séances, nous serons en mesure de présenter au gouvernement des recommandations qui auront des effets bénéfiques sur l'avenir de notre pays. Je me réjouis à la perspective d'entendre les témoins, et je suis heureuse que le comité entreprenne cette étude.

The Chair: Thank you for your leadership on this question, Senator Callbeck. Let us get on with the witnesses.

Our first panel has four members. First, on behalf of the Canadian Council on Learning we have Dr. Paul Cappon, President and Chief Executive Officer. He is a prominent educator, doctor and administrator. He has been a life-long education advocate, community supporter and author of numerous publications on learning and community medicine.

From the Association of Universities and Colleges of Canada, we have two representatives today. Mr. Paul Davidson is President and Chief Executive Officer. He has played a leadership role in government, the private sector and the volunteer sector. Before joining the Association of Universities and Colleges of Canada, he was executive director of the World University Service of Canada.

Mr. Herbert O'Heron is Senior Advisor of the Office of the Vice-President (National Affairs) for the Association of Universities and Colleges of Canada. He has frequently contributed to the analysis of higher education and research issues in Canada and internationally. Mr. Davidson will make a presentation, but he will also be responding to any questions.

Before us today from Statistics Canada is Patrice de Broucker, Chief, Education Indicators and Special Projects. He forwarded a book to us — I saw Senator Pépin with it — which we all have in our offices as part of our reading and studying material.

We will start with Dr. Cappon.

[*Translation*]

Dr. Paul Cappon, President and Chief Executive Officer, Canadian Council on Learning: Mr. Chair, I want to thank you for the opportunity to appear before the committee today. I will speak to certain aspects of post-secondary education more generally, rather than to the issue of accessibility, but I will answer any questions you have about that.

[*English*]

Some time ago I received a telephone call from the president of one of Canada's largest universities. The president wished to congratulate us for the contributions made by CCL's annual reports on post-secondary education. He also wanted to raise an issue he regarded as critical to the future capacity and competitiveness of Canadian university systems. He believed there should be a concentration of resources for research in those institutions which were already advanced in fields of inquiry. He wondered why CCL had remained silent on such a salient issue and encouraged us to take it up in the future.

This year, as you probably know, some of Canada's largest universities articulated a position along the lines that the president of this university indicated to me. You also know the

Le président : Je vous remercie, sénateur Callbeck, de l'initiative dont vous avez fait preuve à l'égard de cette question. Occupons-nous maintenant des témoins.

Notre premier groupe est composé de quatre membres. D'abord, nous accueillons le Dr Paul Cappon, président-directeur général du Conseil canadien sur l'apprentissage. Il est un éminent pédagogue, titulaire d'un doctorat et administrateur. Toute sa vie, il a défendu la cause de l'éducation et appuyé les collectivités, et il est l'auteur de nombreuses publications ayant trait à l'apprentissage et à la médecine communautaire.

De plus, nous recevons aujourd'hui deux représentants de l'Association des universités et collèges du Canada. M. Paul Davidson est le président-directeur général de l'association. Il joue un rôle de chef de file auprès du gouvernement, du secteur public et du secteur bénévole. Avant d'entrer au service de l'Association des universités et collèges du Canada, il occupait le poste de directeur administratif d'Entraide universitaire mondiale du Canada.

M. Herbert O'Heron est conseiller principal du Bureau du vice-président, Affaires nationales, à l'Association des universités et collèges du Canada. Il a fréquemment participé à l'analyse de questions liées à l'enseignement supérieur et à la recherche, au Canada et à l'échelle internationale. M. Davidson donnera l'exposé, mais M. O'Heron répondra également aux questions.

Nous avons également parmi nous Patrice de Broucker, chef de la Section des indicateurs de l'éducation et des projets spéciaux à Statistique Canada. Il nous a fait parvenir un livre — j'ai remarqué que le sénateur Pépin l'avait apporté — que nous conservons tous dans nos bureaux à titre de document à lire et à étudier.

Nous commencerons par le Dr Cappon.

[*Français*]

Dr Paul Cappon, président-directeur général, Conseil canadien sur l'apprentissage : Monsieur le président, je vous remercie de l'invitation à comparaître devant vous aujourd'hui. Je vais m'adresser de façon générique à certaines questions en éducation postsecondaire plutôt que sur l'accessibilité, mais je vais répondre à vos questions concernant la question de l'accès.

[*Traduction*]

Il y a quelque temps, j'ai reçu un appel du président de l'une des plus grandes universités du Canada. Le président tenait à nous féliciter des contributions qu'avaient apportées les rapports annuels du CCA sur l'enseignement postsecondaire. Mais il voulait également soulever une question qu'il jugeait cruciale pour la capacité future et la compétitivité du réseau des universités canadiennes : il estimait qu'il fallait concentrer les moyens de recherche dans les établissements qui sont déjà en avance dans certains champs d'études. Il se demandait pourquoi le CCA était demeuré muet sur une question aussi importante et nous invitait à la soulever à l'avenir.

Cette année, comme vous le savez probablement, certaines des plus grandes universités du Canada ont adopté une position qui va dans le sens de ce que m'avait dit le président de cette

debate on the subject has become somewhat tense. As I explained to him, while I may have a personal view as a former academic myself on this and many other issues relating to post-secondary education, the debate is completely sterile, like many other debates within the domain of tertiary education. This is for the simple reason that there exists no context in which to hold it or discussions on similar subjects. These disputations are stillborn because Canada has articulated no real goals for post-secondary education.

How can we possibly deliberate intelligibly on the particular and relative importance of research of different types, let alone the potential role of large or smaller universities, or of community colleges for that matter? Until there are such objectives publicly defined and expressed, these arguments will appear more squabble than useful contributions to public policy.

Because Canada has no genuine public policy on PSE, beyond a general support for research, for financing and access to institutions, and a desire that they be of high quality, it will be impossible for our governments to respond to contentious and important controversies like that over research.

Where CCL and the president and many other tertiary education leaders agree is on the troubled situation of Canadian PSE that prompted the outcry of the large universities. They are quite right if they claim that we are falling behind and they are quite right to demand an informed public discourse and policy response.

The situation, simply put, is that there exists no national post-secondary system or strategy in Canada.

A national post-secondary strategy should possess three essential characteristics: First, clearly and publicly stated objectives, both general and for specific periods of time. Second, measures to assess achievement of objectives. Third, a systematic goal of cohesion and coherence among all the facets, as is the case in other developed countries and as is the case even in trans-national political entities like the European Union.

The future of PSE in Canada, as the CCL has shown in great detail in its three annual reports to date, all of which are available to you, is uncertain because it has none of these three essential elements. Consequently, it appears unlikely that learners will optimize individual and community benefits from their educational experience and unlikely that Canada will possess the qualified workforce needed to realize its economic promise fully. Without the development of a made-in-Canada quality assurance processes, Canadian content, language, culture and ultimately Canadian identity cannot be assured.

université; et, comme vous le savez aussi, le débat à ce sujet est devenu plutôt tendu. Comme je le lui ai expliqué, même si, en ma qualité d'ancien universitaire, j'ai sans doute une opinion personnelle sur cette question et sur bien d'autres aspects de l'éducation postsecondaire, le débat est totalement stérile, comme bien d'autres débats dans le domaine de l'enseignement supérieur, pour la simple raison qu'il n'y a pas de cadre pour le tenir ou pour avoir des discussions sur des sujets semblables. Ces controverses meurent avant de naître, étant donné que le Canada n'a jamais fixé de véritables objectifs pour l'éducation postsecondaire.

Comment pourrions-nous donc délibérer de manière intelligente sur l'importance particulière et relative de recherches de différents types, sans parler du rôle possible des grandes universités par rapport aux plus petites et aux collèges communautaires? Tant que des objectifs n'auront pas été publiquement établis et communiqués, ces thèses ressembleront plus à des prises de bec qu'à des contributions utiles aux politiques publiques.

Étant donné que le Canada n'a pas de véritable politique publique sur l'EPS, en dehors d'une aide générale pour la recherche, le financement et l'accès aux établissements, et du désir que cet enseignement soit de grande qualité, il sera impossible pour nos gouvernements de répondre à des controverses litigieuses et importantes comme celle que suscite la recherche.

Ce sur quoi le CCA, le président et nombre d'autres dirigeants de l'enseignement supérieur s'entendent, c'est sur la situation trouble de l'EPS au Canada qui a provoqué ce véritable tollé de la part des grandes universités. Elles ont tout à fait raison d'affirmer qu'elles se sont laissé distancer. Et elles n'ont pas moins raison d'exiger un discours public avisé et une réaction politique.

En termes simples, on peut résumer la situation en disant qu'il n'existe aucun système ou stratégie nationale relativement à l'enseignement postsecondaire au Canada.

Une stratégie nationale sur l'enseignement postsecondaire doit posséder trois caractéristiques essentielles : des objectifs énoncés clairement et publiquement, à la fois d'ordre général et pour des périodes données; des mesures servant à évaluer l'atteinte des objectifs; et un but systématique de cohésion et de cohérence parmi toutes les composantes — comme c'est le cas dans d'autres pays développés et même dans des entités politiques transnationales comme l'Union européenne.

Comme le CCA l'a démontré dans le menu détail dans les trois rapports annuels qu'il a publiés jusqu'ici et qui sont tous à votre disposition, l'avenir de l'EPS au Canada est incertain, car ces trois caractéristiques essentielles sont absentes. Il semble par conséquent peu probable que les étudiants puissent optimiser les retombées individuelles et communautaires de leurs études. Le Canada n'aura pas non plus la population active éminemment qualifiée dont il a besoin pour entièrement tenir ses promesses économiques. Et, sans la conception de procédés d'assurance de qualité propres au Canada, on ne peut pas non plus garantir la teneur canadienne du contenu, de la langue et de la culture et, en définitive, l'identité du Canada.

How is it possible, you ask, in such a gloomy assessment that PSE in Canada has done so well — because it has. There are three major reasons. First, Canadians possess a very strong education ethic, educational success, and access to it, are valued by every language and ethnic group in every region of the country. Second, governments, recognizing that popular will, have often maintained their financial commitments to education, especially PSE, even during recessionary periods. Third, Canada has always and continues to have remarkable educators who manage to make progress despite, rather than because of, the absence of a national system or strategy.

What then does Canada need to do? We must achieve the three characteristics that I mentioned are essential for any viable PSE strategy at a national level. We need, in PSE, to resemble more the European Union. We need to understand there exists nothing in Canada's constitutional arrangement that prevents us from developing and executing such a trans-Canadian strategy. In this, we can look to Australia as an example whose constitutional division of powers were similar to that in this country but which, nonetheless, has a genuine and viable national system for PSE.

As for Europe, in achieving what Canada has failed to achieve, Europe has not abolished national education ministries. It has not established a pan-European ministry of education. It has simply displayed the political will to succeed in promoting Europe as the world's leading space for tertiary education for the benefit of all European learners, communities and industries.

In conclusion, on the generic issue of PSE in Canada, we feel it is probably time for us to stop hiding behind the excuse of jurisdictional barriers preventing the development of a coherent national strategy that will allow us to keep pace with the developed world. We can do that in whatever constitutional arrangement the country would have.

The Chair: Thank you very much. We may have some questions about how to do that, but we will get to that later. Next I will call upon Paul Davidson on behalf of the Association of Universities and Colleges of Canada (AUCC).

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer, Association of Universities and Colleges of Canada: Thank you. It is a pleasure to be here today. I want to congratulate this committee for taking this subject on. I understand we are the first participants in a 20-session study you are going to do. For me, it underscores the important work the Senate can do when it chooses to think about the big issues this country is facing and look at the long-term horizon.

Comment se peut-il, vous demandez-vous sans doute, qu'en dépit d'une évaluation aussi pessimiste, l'EPS au Canada ait donné des résultats aussi concluants — parce que c'est le cas? Il y a trois grandes raisons à cela : premièrement, les Canadiens possèdent une très puissante éthique de l'éducation — la réussite scolaire et l'accès à l'éducation sont prisés par chaque groupe linguistique et ethnique et chaque région du pays. Deuxièmement, reconnaissant cette détermination populaire, les gouvernements ont souvent tenu leurs engagements financiers à l'égard de l'éducation, en particulier de l'EPS, même en période de récession. Troisièmement, le Canada a toujours eu et continuera d'avoir de remarquables professeurs qui enregistrent des progrès malgré — et non en raison de — l'absence d'un système ou d'une stratégie nationale.

Que doit donc faire le Canada? Nous devons nous doter des trois caractéristiques dont j'ai dit qu'elles étaient essentielles pour avoir une stratégie viable en matière d'EPS à l'échelle nationale. Dans le secteur de l'EPS, nous devons ressembler davantage à l'Union européenne. Nous devons comprendre qu'il n'y a rien dans la constitution actuelle du Canada qui nous empêche d'élaborer et de mettre en pratique une telle stratégie transcanadienne. À ce chapitre, nous pouvons nous tourner vers l'Australie, dont la division constitutionnelle des pouvoirs est analogue à celle de notre pays, mais qui a néanmoins réussi à se doter d'un système d'EPS national authentique et viable.

En ce qui concerne l'Europe, en réussissant là où le Canada a échoué, elle n'a pas pour autant aboli les ministères nationaux de l'Éducation. Elle n'a pas créé un ministère de l'Éducation paneuropéen. Elle a simplement affiché la détermination politique de réussir en présentant l'Europe comme l'espace dirigeant mondial de l'enseignement supérieur, au profit de tous les étudiants, les collectivités et les industries de l'Europe.

En conclusion, en ce qui a trait à l'enjeu général de l'EPS au Canada, nous pensons qu'il est temps que le Canada cesse de se cacher derrière l'excuse d'obstacles juridiques qui empêchent l'élaboration de la stratégie nationale cohérente qui nous permettra de ne pas nous laisser distancer par le monde développé. Nous pouvons y arriver, peu importe l'arrangement constitutionnel en vigueur au pays.

Le président : Merci beaucoup. Il se peut que nous ayons des questions à vous poser sur la façon d'y arriver, mais nous les aborderons plus tard. Maintenant, je vais demander à M. Paul Davidson de témoigner au nom de l'Association des universités et collèges du Canada (AUCC).

Paul Davidson, président-directeur général, Association des universités et collèges du Canada : Merci. C'est un plaisir d'être parmi vous aujourd'hui. Je veux féliciter le comité de s'attaquer à ce sujet. Je crois comprendre que nous sommes les premiers à participer à l'étude que vous menez et à laquelle vous consacrerez 20 séances. À mon avis, cela démontre l'important travail que le Sénat peut exécuter lorsqu'il choisit d'étudier les grandes questions auxquelles le pays est confronté et d'examiner l'avenir à long terme.

I also want to commend this committee's earlier work on the subject because it did inform the environment over the last decade around higher education and led to substantial and significant gains. I want to welcome Senator Ogilvie. I am delighted that he has chosen to work with this committee. He will add real lustre to the work you will do.

I am new to the AUCC. I arrived May 11, having done a number of things beforehand. I have taken the opportunity this summer to travel the country from coast to coast to meet with university presidents, students and campus leaders in communities across the country.

With the caveat that I am new, I have Herbert O'Heron to my left to provide statistical background and detail. He is one of the points of unanimity in the university community in that he is a guru in higher education.

Higher education is a Canadian success story that parallels Canada's success. From a handful of elite institutions in the 1880s that played a pivotal role in building this country, we have evolved into a modern, diverse, internationally-engaged group of universities committed to advancing knowledge and improving lives. As I look around the table today, I think of those who may have been graduates of Queens University and of the role that Queens played in the early part of this country. I look to those who attended new universities as well. I draw attention to a profile of one of your members in this month's *University Affairs* as we celebrate the fiftieth anniversary of that magazine.

At every step in Canada's history, universities have played a valuable role. I ask you to think about your own communities and what has happened to your community over the last 40 or 50 years as universities have evolved. I think the key question for this committee going forward is: What is the narrative of the next 10, 15 and 20 years for higher education in Canada? Against a backdrop of shared responsibility for higher education, we have been remarkably successful in advancing knowledge and improving lives.

Of course, going to some basics, the foundations of our success are accessibility and excellence. Let us remember that today there are over 1.5 million students in the higher education system across Canada. There has been a 40 per cent increase in the number of spaces available in the last decade. Those are real accomplishments that parties on all sides of the house can take pride in.

That said, there is more to be done on accessibility and particularly with regard to Aboriginal accessibility.

With regard to excellence, this committee helped drive a sustained investment in research over the past decade that is generating important results for Canadians and for the world. It is a delight to read and learn about this week's Nobel Prize winner,

Je veux également saluer le travail antérieur que le comité a accompli à ce sujet, parce qu'il a permis de renseigner le milieu sur l'enseignement supérieur et de réaliser des gains substantiels au cours des 10 dernières années. Je veux souhaiter la bienvenue au sénateur Ogilvie. Je suis ravi qu'il ait décidé de participer au comité. Il donnera un nouveau lustre à vos travaux.

Je suis nouveau à l'AUCC. Je suis arrivé là-bas le 11 mai après avoir occupé un certain nombre de postes. Cet été, j'ai saisi l'occasion de visiter le pays du nord au sud et d'est en ouest afin de rencontrer les présidents, les étudiants et les chefs des campus qui se trouvent dans les collectivités partout au pays.

Étant donné que je suis nouveau, Herbert O'Heron, assis à ma gauche, m'accompagne pour vous donner un peu de contexte et des renseignements statistiques. Tout le monde dans le milieu universitaire s'entend pour dire qu'il est un expert en enseignement supérieur.

L'enseignement supérieur au Canada est un cas de réussite qui va de pair avec la prospérité du pays. D'une poignée d'établissements de première classe qui, dans les années 1880, ont joué un rôle crucial dans l'édification de notre pays, nous sommes passés à un groupe diversifié d'universités modernes et engagées à l'échelle internationale qui sont résolues à faire progresser le savoir et à améliorer la vie des gens. Quand j'observe les personnes assises à la table, je pense à celles qui sont peut-être diplômées de l'Université Queens et au rôle que cette université a joué dans les débuts de notre pays. Je regarde également les personnes qui se sont inscrites à de nouvelles universités. J'attire votre attention sur le fait que la revue *Affaires universitaires* de ce mois-ci contient le profil d'un de vos membres. Ce numéro célèbre le 50^e anniversaire de la revue.

À chaque étape de l'histoire du Canada, les universités ont joué un rôle précieux. Je vous demande de penser à vos propres collectivités et aux changements qu'elles ont connus au cours des 40 ou 50 dernières années, à mesure que les universités évoluaient. Je pense que la principale question que le comité doit se poser à l'avenir est la suivante : à quoi ressemblera l'histoire de l'enseignement supérieur au Canada des 10, 15 et 20 prochaines années? Compte tenu du fait que l'enseignement supérieur est une responsabilité partagée, nous avons remarquablement bien réussi à faire progresser le savoir et à améliorer la vie des gens.

Bien sûr, notre succès repose sur l'accessibilité et l'excellence. Rappelons-nous qu'aujourd'hui, plus de 1,5 million d'étudiants font des études supérieures partout au Canada. Au cours des 10 dernières années, le nombre de places disponibles dans les universités a augmenté de 40 p. 100. Je suis certain que tous les partis politiques seront fiers de telles réalisations.

Cela dit, il reste beaucoup à faire sur le plan de l'accessibilité, particulièrement chez les Autochtones.

Sur le plan de l'excellence, au cours des 10 dernières années, ce comité a permis un investissement soutenu dans la recherche qui génère des résultats importants au pays et dans le monde entier. J'ai appris cette semaine que Willard Boyle avait remporté un

Willard Boyle. That will spur some animated discussion about what the right balance of measures is in higher education and about what the role of the university is. We welcome that debate.

Even more important than winning a Nobel Prize is the research enterprise that is fuelling Canada's place in the 21st Century. We also need to note that important competitors are accelerating investments. I will speak to that in a moment.

In preparation for today, you asked us to speak about the economic impact of the higher education community. Let me underline that Canadian's quality of life relies on a vibrant post-secondary environment. I know jobs are on the minds of a lot of Canadians today.

One thing you may want to know is that, from August 2008 to August 2009 — the depth of the worst recession this country has faced — there were 40,000 net new jobs for university graduates. There were, however, 370,000 fewer jobs for those without a higher education degree or qualification. I think that is a very salient fact as we consider the issues you are looking at going forward. Moreover, higher-education graduates earn 62 per cent more on average than full-time workers who have not completed university.

I mentioned that I have been traveling the country. Last week, I was in Atlantic Canada and met with the president of University of P.E.I., with the president of Mount Allison University, and with a number of other university presidents. You can easily see the impact those institutions are having in their local communities and beyond the full world. Indeed, while spending an afternoon with Donald Savoie at the University of Moncton, we talked about the important role that university has played in inspiring the Acadian community and restoring its place in Canada.

When one thinks of the advances in research in terms of improved health, the use of technology, and how research is affecting our everyday life from the moment we get up until we go to bed, we see a growing role for universities in Canada's research endeavour.

On the theme of the economy, universities represent a \$26-billion enterprise in Canada, employing over 150,000 people. That gives you an idea of the immediate impact in communities, large and small, across the country. Currently, universities are conducting \$10 billion worth of research annually.

One of the great things that senators have the opportunity to do is to look and think ahead and make recommendations for the future. What are the challenges facing us? First, research and innovation will drive the economic growth on which Canada depends. All our fiscal forecasts depend on economic growth, which is fuelled by research and innovation.

prix Nobel. Je me réjouis de cette nouvelle qui devrait susciter un débat animé sur le juste équilibre des mesures dans l'enseignement supérieur et sur le rôle des universités. Ces discussions sont les bienvenues.

En ce 21^e siècle, il y a encore plus important qu'un prix Nobel; le secteur de la recherche est le moteur de la réussite au Canada. Soulignons également que les principaux compétiteurs accélèrent les investissements. Je vais en parler dans un instant.

En vue de la séance d'aujourd'hui, vous nous avez demandé de parler de l'impact économique du secteur de l'enseignement supérieur. Permettez-moi de souligner que la qualité de vie des Canadiens dépend d'un milieu postsecondaire dynamique. Je suis conscient qu'aujourd'hui, de nombreux Canadiens sont préoccupés par l'emploi.

Vous serez peut-être ravis de savoir qu'entre août 2008 et août 2009, période où a frappé la pire récession qu'a connue le pays, il s'est créé 40 000 nouveaux emplois exigeant un diplôme universitaire. Cependant, il se perdait 370 000 emplois pour les personnes sans diplôme postsecondaire ou sans qualification. Ce fait me semble très pertinent, puisque nous nous penchons sur les questions que vous envisagez pour l'avenir. En outre, les salaires des diplômés du postsecondaire sont 62 p. 100 en moyenne plus élevés que ceux des travailleurs à temps plein qui n'ont pas de diplôme universitaire.

Je vous ai dit tout à l'heure que j'ai sillonné tout le pays. La semaine dernière, je me trouvais au Canada atlantique. J'y ai rencontré un certain nombre de présidents de diverses universités, dont ceux de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard (UPEI) et de l'Université Mount Allison. On peut facilement constater l'impact de ces institutions sur les collectivités environnantes et même sur le monde entier. D'ailleurs, j'ai rencontré Donald Savoie à l'Université de Moncton. Nous avons parlé du rôle majeur que l'université a joué auprès de la communauté acadienne pour l'inspirer et rétablir sa place au sein du Canada.

Il suffit de songer aux progrès de la recherche — l'amélioration de la santé, l'utilisation de la technologie et la manière dont la recherche améliore notre vie quotidienne du matin au soir — pour constater le rôle croissant des universités dans les efforts de recherche canadiens.

Sur le plan de l'économie, les universités représentent une entreprise de 26 milliards de dollars et elles emploient plus de 150 000 personnes au pays. Cela vous donne une idée des retombées directes sur l'ensemble des collectivités canadiennes. Actuellement, les universités mènent des recherches totalisant 10 milliards de dollars par année.

L'un des grands avantages qu'ont les sénateurs, c'est d'examiner des questions et de faire des recommandations en prévision de l'avenir. Quels sont les défis auxquels nous sommes confrontés? Premièrement, la recherche et l'innovation permettent de stimuler la croissance économique dont le Canada dépend. Toutes nos prévisions financières dépendent de la croissance économique qui est alimentée par la recherche et l'innovation.

Second, Canada is facing profound demographic and productivity challenges, and universities can play a pivotal role in addressing both of those. Third, although we have made real strides in the last decade, we need to enhance our competitive position through sustained investments.

I will speak to each of those in turn. Tomorrow morning I will appear before the Standing Committee on Finance for a pre-budget pitch, so I will moderate that pitch this afternoon. I will speak to each of those in turn.

There has been increased investment in research in Canada. It has paid huge dividends across the country. However, as recently as yesterday, it was reported that countries like India will surpass the G7 in their research productivity in the next seven years. That will have a profound impact on the kind of Canada we want.

Let me talk about the internationalization of Canadian universities. One of the great changes in the last few years has been the way curriculum has internationalized, the way Canadian students can study overseas, and the way international students can come to Canada. There is much more we can do. In short, Canada is not in this game, and we can do something about it.

Let me give a couple of examples. At present, there are 2,600 students from India studying in Canada. In Australia, there are 26,000. In Canada, there are approximately 42,000 students from China. In Australia, there are 130,000 students.

There are measures that can be taken now to address that imbalance. It plays to Canada's place in the world, our foreign policy and our future economic prosperity as those students return to their countries of origin and become entrepreneurs and trading partners. It also plays to our immigration needs. Again, having come from Atlantic Canada last week, the importance of universities as magnets for the best talent as new Canadians is profound.

There has been some mention about the constitutional realities of Australia. They have found a way to recruit students well. In the last 15 years, international education has become Australia's third largest export. It has surpassed tourism because of the number of international students studying in Australia. Therefore, Canada can do this.

Again, to make the matter reflect local reality, it might be of interest for senators to know there are now 1,000 international students studying in a community like Nanaimo. Seven hundred of them stay in families. In a community that is being really challenged by the decline of the forestry and fishing industry, the new knowledge economy is real and it is real now in communities

Deuxièmement, le Canada devra relever de sérieux défis sur les plans de la démographie et de la productivité, et les universités peuvent y jouer un rôle clé. Troisièmement, bien que nous ayons fait des progrès réels au cours des 10 dernières années, il faut renforcer notre position concurrentielle grâce à des investissements soutenus.

Je vais parler de chacun de ces éléments l'un après l'autre. Étant donné que je témoigne demain devant le Comité permanent des finances dans le cadre des consultations prébudgétaires, je vais limiter mes propos sur cet aspect cet après-midi. Je vais donc aborder les défis l'un après l'autre.

Au Canada, on observe une hausse des investissements dans la recherche, ce qui a généré des dividendes substantiels aux quatre coins du pays. Cependant, on a appris, pas plus tard qu'hier, que des pays comme l'Inde vont dépasser les pays du G7 en termes de productivité en recherche d'ici sept ans. Un tel phénomène aura d'énormes répercussions sur l'avenir du Canada que nous souhaitons.

Permettez-moi de vous toucher un mot de l'internationalisation des universités canadiennes. Au cours des dernières années, nous avons connu de grands changements, tels que l'internationalisation des programmes d'études, la possibilité pour les Canadiens d'aller étudier à l'étranger et l'accueil d'étudiants étrangers au Canada. Il reste beaucoup à faire. En bref, le Canada n'est pas de la partie, mais nous avons un rôle à jouer sur ce plan.

Je vous donne quelques exemples. À l'heure actuelle, 2 600 étudiants au Canada viennent de l'Inde. En Australie, il y en a 26 000. Quant aux étudiants provenant de la Chine, nous en comptons 42 000 au pays, tandis qu'il y en a 130 000 en Australie.

Nous pouvons prendre des mesures dès maintenant pour remédier à ce déséquilibre. Il en va de la place du Canada dans le monde, de notre politique étrangère et de notre prospérité économique future lorsque ces étudiants retournent dans leur pays d'origine et deviennent des entrepreneurs et des partenaires commerciaux. Il en va également de nos besoins en immigration. Je réitère ce que j'ai compris lors de ma visite au Canada atlantique la semaine dernière; les universités jouent un rôle primordial en attirant les meilleurs talents au pays pour en faire des néo-Canadiens.

On a fait allusion aux réalités constitutionnelles de l'Australie. Le pays a trouvé un moyen efficace de recruter des étudiants. Au cours des 15 dernières années, l'éducation des étudiants étrangers est devenue la troisième plus grande exportation de ce pays. Elle a dépassé le tourisme en raison du nombre d'étudiants étrangers qui étudient en Australie. Par conséquent, le Canada peut s'engager sur cette voie.

Encore une fois, pour ramener la question à la situation locale, les sénateurs seront peut-être heureux de savoir que 1 000 étudiants étrangers étudient actuellement dans une collectivité telle que Nanaimo. Sept cents d'entre eux restent dans des familles d'accueil. Dans une collectivité qui subit directement les difficultés découlant du déclin de l'industrie

across the countries. There is more we can do on the international front.

Let me close by talking about what I think is one of the most compelling national issues we all must face, not just the higher education community. That is the crisis in Aboriginal education. I was so pleased when I arrived at AUCC, to see that university presidents identified this as one of our significant priorities going forward. You know the issues and I understand you are about to release a report on poverty and homelessness, and I am sure the reality will be reflected therein, as well. Canada's Aboriginal population is growing at three times the national average, but there are one-third as many graduates.

Let me close by saying how I spent my Canada Day this year. I was in Iqaluit as a guest of the University of Prince Edward Island, where the first 21 masters of education students were receiving their degrees. These were the first students to earn their degree entirely in the North, through an innovative partnership of U. P.E.I. and others. It is that kind of accessibility, excellence and that kind of Canada we are all working to achieve.

In the course of your next 20 sessions, you will learn more about the research agenda and the achievements we have made. You will learn more about our need to internationalize institutions, but I also want to close by saying there is more we can do on this compelling national issue, as well.

The Chair: That will precipitate a few questions. Finally, we have Patrice de Broucker, Chief, Education Indicators and Special Projects for Statistics Canada.

[*Translation*]

Patrice de Broucker, Chief, Education Indicators and Special Projects, Statistics Canada: Mr. Chair, it is a great honour to be invited before the committee to present data on post-secondary education in Canada.

My presentation focuses on a few slides, which I have handed out; feel free to take a copy as it will help make things clearer.

In light of the recent releases of education system indicators, I will try to give you an international perspective, for the most part. To some extent, that is what your committee wishes to consider, I believe. I will limit myself to presenting some relevant data on three questions.

Does Canada have more post-secondary graduates than other countries? What do the labour market data reveal about the relative situation of post-secondary graduates? What share of Canadian wealth is devoted to post-secondary education? I will proceed using the most recent indicators from publications of the Canadian Education Statistics Council and the Organisation for

forestière et de la pêche, la nouvelle économie du savoir est bel et bien réelle, et ce, dans les collectivités des quatre coins du pays. Nous pouvons en faire davantage sur le plan international.

Pour conclure, je vais vous parler de l'un des problèmes nationaux les plus pressants, auquel nous devons tous faire face, et non seulement le secteur de l'enseignement supérieur. Il s'agit de la crise de l'éducation chez les Autochtones. Lorsque j'ai rallié l'AUCC, j'étais tellement heureux de constater que les présidents des universités avaient cerné ce problème comme l'une de nos priorités importantes à l'avenir. Vous connaissez les enjeux; vous vous apprêtez à publier un rapport sur la pauvreté et le sans-abrisme, et je suis sûr qu'il va décrire cette réalité. La population autochtone du Canada croît trois fois plus vite que la moyenne nationale, mais elle compte trois fois moins de diplômés.

Enfin, j'aimerais vous expliquer comment j'ai célébré la fête du Canada cette année. J'ai été invité par l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard à me rendre à Iqaluit, où les 21 premières finissantes à la maîtrise en éducation ont reçu leurs diplômes. Il s'agit là des premières étudiantes à faire leurs études entièrement dans le Nord, grâce à un partenariat novateur avec l'UPEI, notamment. Ce que nous tentons tous de réaliser, c'est d'obtenir ce genre d'accessibilité et d'excellence pour un Canada meilleur.

Au cours de vos 20 prochaines séances, vous en saurez plus sur notre programme de recherche et sur nos réalisations. Vous en apprendrez davantage sur notre besoin d'internationaliser les institutions, mais je maintiens que nous pouvons encore faire avancer cette question impérieuse d'intérêt national.

Le président : Vos propos devraient susciter quelques questions. Nous allons maintenant entendre le dernier témoin : Patrice de Broucker, chef, Section des indicateurs de l'éducation et des projets spéciaux de Statistique Canada.

[*Français*]

Patrice de Broucker, chef, Indicateurs de l'éducation et des projets spéciaux, Statistique Canada : Monsieur le président, je suis très honoré de votre invitation à vous présenter quelques données sur l'enseignement postsecondaire au Canada.

Ma présentation porte sur quelques diapositives que j'ai fait circuler et si vous voulez les prendre, ce sera plus parlant éventuellement.

À la lumière de récentes publications d'indicateurs de systèmes éducatifs, je vais essayer de vous présenter une mise en perspective essentiellement internationale. C'est en partie ce que votre comité souhaite regarder, je crois. Je me limiterai à présenter quelques données pertinentes sur trois questions seulement.

Le Canada compte-t-il proportionnellement plus de diplômés postsecondaires que les autres pays? Que nous disent les données du marché du travail sur la situation des diplômés du postsecondaire? Quelle part de la richesse canadienne est consacrée à l'éducation postsecondaire? J'illustre ces propos à l'aide d'indicateurs tirés des travaux du Conseil canadien des

Economic Cooperation and Development. Most of the data is for 2006-07.

First, I want to point out Canada's performance in terms of the number of people with a university degree. A quarter of working-age Canadian adults, namely those 25 to 64 years of age, have at least one university degree. That ranks Canada just behind the United States and European countries such as Norway and the Netherlands. However, Canada's education systems cannot be given all the credit. When immigrants who have been educated in their country of origin arrive in Canada, they are more likely to have a higher level of education than native-born Canadians.

Thus, immigration tends to increase the proportion of people with a university degree, but if we look at how things have evolved over time, we can make a more nuanced analysis.

For all post-secondary education combined, which includes colleges, vocational schools and universities, the increase in the number of graduates was much smaller for Canada than for OECD countries as a whole, an annual average of 2.6 per cent versus 3.4 per cent over a period of 10 years. This is clear when you look by cohort. In Canada, the proportion of adults 55 to 64 years of age with a university degree is 21 per cent, which puts Canada in fourth place among OECD countries. As for the younger generation, 29 per cent of Canadians between 25 and 34 years of age hold a university degree. An increase, to be sure, but that still puts us in twelfth place among OECD countries for this population. Countries such as Korea, Finland, Denmark, Australia and Sweden now have passed Canada, while other countries like Japan and the United Kingdom are on a par with Canada.

Clearly, individuals cannot earn a degree unless they stay in school. In Canada, the proportion of 20- to 24-year-olds who are in school is smaller than in other countries relative to the size of their population. Approximately 38 per cent of young Canadians between 20 and 24 years of age are pursuing education at some level, most of them, of course, at the post-secondary level. That is below the average for OECD countries.

Chart 4 lists a few provinces as examples, just to show that there are major variations in post-secondary education participation rates between the provinces — 44 per cent in Ontario, and 29 per cent in Alberta and Saskatchewan. The other provinces fall somewhere in between.

We now come to our second point: what are the labour market data telling us about the relative situation of post-secondary graduates? To my mind, this is key to examining the potential appeal of post-secondary education when individuals are making the decision.

If you look at the chart, you will see three indicators per country. The green triangle shows the employment rate of post-secondary graduates, which is still higher than the employment rate for all other levels of education. While the

statistiques de l'éducation et de l'Organisation de coopération et de développement économiques. Ces données portent essentiellement sur 2006-2007.

En premier lieu, j'aimerais souligner la performance du Canada en termes de diplômes universitaires. Un quart de la population adulte canadienne susceptible de travailler, en particulier les 25-64 ans, a au moins un diplôme d'études universitaires. Une proportion qui place le Canada juste derrière les États-Unis et des pays européens comme la Norvège ou les Pays-Bas. On ne peut pour autant interpréter ceci comme une performance entièrement attribuable au système éducatif canadien puisque les immigrants formés dans leur pays d'origine, qui arrivent au Canada, ont souvent en moyenne un niveau de scolarité supérieur à celui des Canadiens de souche.

Donc, l'immigration tend à pousser vers le haut la proportion des personnes ayant un diplôme universitaire, mais un regard sur l'évolution dans le temps nous amène à une analyse un peu plus nuancée.

Pour l'ensemble du postsecondaire, donc, incluant les collèges, les écoles professionnelles et les universités, le nombre de titulaires diplômés au Canada s'est accru de manière sensiblement inférieure à la moyenne de l'OCDE sur une période de dix ans, environ 2,6 p. 100 contre 3,4 p. 100 par an en moyenne. On le voit quand on regarde par cohorte. La proportion d'adultes âgés de 55 à 64 ans qui ont un diplôme universitaire au Canada est de 21 p. 100. Le Canada est au quatrième rang des pays de l'OCDE. Pour ce qui est de la plus jeune génération, les 25 à 34 ans, 29 p. 100 des Canadiens ont un diplôme universitaire. Une croissance certes, mais cela nous place maintenant au 12^e rang dans cette population au sein des pays de l'OCDE. Des pays comme la Corée, la Finlande, le Danemark, l'Australie, la Suède nous dépassent et des pays comme le Japon et le Royaume-Uni, nous ont rejoints.

Évidemment, on ne peut obtenir de diplôme sans d'abord poursuivre ses études. Les Canadiens âgés de 20 à 24 ans sont moins nombreux à poursuivre leurs études que dans les autres pays en proportion de leur population. Environ 38 p. 100 des jeunes Canadiens de 20 à 24 ans poursuivent des études quel que soit le niveau; pour la plupart au postsecondaire bien entendu. C'est inférieur à la moyenne des pays de l'OCDE.

Sur le graphique quatre, j'ai introduit quelques provinces à titre d'exemple juste pour indiquer qu'il y a de fortes variations à cette participation aux études postsecondaires parmi les provinces. Quarante-quatre p. 100 en Ontario, 29 p. 100 en Alberta, en Saskatchewan. Les autres provinces étant entre ces deux extrêmes.

Je passe à l'illustration du deuxième point qui nous présente les données du marché du travail sur la situation relative des diplômés du postsecondaire. À mes yeux, il s'agit d'un élément essentiel pour examiner l'attrait que peuvent avoir les études postsecondaires au moment où l'on prend des décisions.

Si vous regardez le graphique, vous verrez trois indications par pays. Le triangle vert représente le taux d'emploi des diplômés postsecondaires. Il est toujours au dessus de la performance de taux d'emploi des autres niveaux de scolarité. Toutefois, au

rate for Canada is still slightly lower than the average among OECD countries, it is above 80 per cent. But what is striking in Canada, where the economic conditions have certainly played a role, as we will see in a few specific regions of the country, is that the difference between the employment rate of post-secondary graduates and that of high-school graduates is smaller. The gap is smaller, so it appears there is less of an advantage, if we can call it that, to post-secondary education as it relates to the employment rate, job access.

When you look at a province like Alberta, circled in blue, the advantage strictly in terms of the employment rate is non-existent. There are so many job opportunities that young people can abandon their studies. As the previous slide showed, in Alberta and Saskatchewan, education participation rates are lower, and labour force participation rates are significantly higher.

Another indicator for which I did not include a chart also bears this out. Right now in Alberta, the advantage of having a post-secondary degree is only 7 per cent higher than that of having just a high-school diploma. The average for Canada is in the neighbourhood of 40 per cent, and in the United States, the relative advantage is 80 per cent.

For the third and last element of my presentation, I want to point out a few facts about public versus private funding of education, and how that plays out in an international comparison. With approximately 2.6 per cent of gross domestic product devoted to the post-secondary sector, Canada's total spending relative to its wealth is significant. Canada places second to the United States. Approximately one-third of this spending is directed to colleges and trade schools, and two-thirds, to universities. But what is unique in Canada, as well as a handful of OECD economies, is the public/private split. Public spending on education is equivalent to 53 per cent of the total amount spent on post-secondary education. Thus, 47 per cent comes from the private sector, especially tuition fees.

Only the United States, Australia, Japan and Korea have a similar split. In all other countries, more than 80 per cent of funding comes from the government, generally speaking. Of course, I am not making a value judgment. No one has really studied, at least not to my knowledge, whether the breakdown of spending has an impact on the appeal of post-secondary education.

As far as federal versus provincial spending goes, 18 per cent of post-secondary public expenditure is borne by the federal government, and 81 per cent, by provincial governments. The share of public spending has dropped considerably since 2000, my reference date.

In spite of this, the issue of public spending is not black and white. We do not know where on the spectrum it falls, but public spending on post-secondary education makes up 4.1 per cent of

Canada encore, il est un peu inférieur encore à la moyenne de l'OCDE, tout de même au-delà de 80 p. 100 bien sûr. Mais ce qui est frappant au Canada, et les conditions économiques n'y sont certainement pas étrangères et on va le voir dans quelques régions particulières du pays, l'avantage, le taux d'emploi a une différence moins grande pour les étudiants du postsecondaire et les étudiants en particulier qui ont un diplôme du secondaire. L'écart est moins grand, donc l'avantage, si on peut parler ainsi des études postsecondaires, apparaît possiblement moins grand en termes de taux d'emploi, d'accès à l'emploi.

Quand vous regardez une province comme l'Alberta, encerclée en bleu, l'avantage en termes de taux d'emploi seulement est inexistant. Il y a tellement d'emplois offerts que les jeunes peuvent quitter leurs études. La diapositive précédente vous le disait, en Alberta et en Saskatchewan, il y a moins de participation à l'éducation et une participation au marché du travail nettement supérieure.

Un autre indicateur pour lequel je n'ai pas donné de graphique va dans la même direction. En Alberta, en ce moment, l'avantage d'avoir des études postsecondaires n'est que de 7 p. 100 au-delà de celui d'avoir simplement un diplôme du secondaire. Pour la moyenne du Canada, c'est de l'ordre de 40 p. 100, aux États-Unis l'avantage relatif est de 80 p. 100.

En troisième lieu et le dernier élément de ma présentation, je voudrais souligner quelques faits du côté des finances publiques, le financement privé de l'éducation telle que cela ressort en comparaison internationale. Avec environ 2,6 p. 100 de son produit intérieur brut consacré au financement de l'éducation postsecondaire, la dépense globale du Canada par rapport à sa richesse est importante. C'est la deuxième après les États-Unis. Environ un tiers de ces dépenses vont aux collèges et écoles de métiers, deux tiers au secteur universitaire. Mais ce qui est particulier au Canada, comme à seulement quelques économies de l'OCDE, c'est la distribution entre le public et le privé. L'investissement public en éducation est équivalent à 53 p. 100 du total des dépenses en éducation postsecondaire. Donc 47 p. 100 viennent du secteur privé, en particulier les droits de scolarité.

Seuls les États-Unis, l'Australie, le Japon et la Corée ont un tel partage. Dans tous les autres pays, plus de 80 p. 100 en général du financement vient du public. Je ne porte pas bien sûr de jugement de valeur. Personne n'a vraiment étudié, à ma connaissance en tout cas, si la composition des dépenses avait une importance sur l'attrait des études postsecondaires.

En termes de répartition, entre les dépenses disons fédérales et provinciales, 18 p. 100 des dépenses publiques relèvent du gouvernement fédéral, au postsecondaire 81 p. 100 est au provincial. La part des dépenses publiques depuis l'an 2000 — c'est ma date de référence — a diminué assez substantiellement.

Malgré cela, les dépenses publiques c'est une image qui n'est ni noire ni blanche. On ne sait pas de quel côté elle va, mais sur le plan des dépenses publiques, 4,1 p. 100 des dépenses publiques

total public spending, taking into account all levels. There again, the percentage is higher in only four other countries: Denmark, New Zealand, Norway and Slovakia.

I will stop there, and I would be happy to answer your questions in either official language.

[English]

The Chair: As is the custom, I will start with a couple of questions. I will ask a different question to each of the speakers.

Dr. Cappon mentioned a national strategy on post-secondary education. You are well aware of the constitutional niceties within this country, perhaps similar to Australia, which has been cited as an example. How would you see proceeding on the idea of creating a national post-secondary strategy for Canada, given the division in the constitution where education is essentially a provincial responsibility? Obviously, this will involve the federal government as well.

Dr. Cappon: It is a good question and one I get frequently, as you can imagine.

Let us start with the Australian example. Its Constitution, drafted in 1901, is very similar to that of Canada. In it, the commonwealth government had no ostensible role in post-secondary education.

However, they do have a national strategy because they worked towards one. They thought it was necessary to have one in which there is a good relationship between the state governments and the federal government with respect to post-secondary education.

I think the key to a national strategy has nothing to do with constitutional issues or changing constitutions, it has to do with political will. That is why I referred to the European Union, given there is as yet no ministry of education in the European Union, and all countries are sovereign and have national policies on education.

What they established in the European Union was a will and a desire to integrate not just the post-secondary systems, but also the training systems of the various countries and the mobility of students among them. That is why there is such a high degree of mobility for post-secondary students among countries within the European Union. Some would argue that it is easier for Canadians to study in Europe than it is in the province next door in post-secondary education. In Europe they have systems for transfer credits and prior learning assessment recognition that we do not have across the provinces on a national basis in Canada.

Three things would be necessary, without getting into the mechanics. The first is to simply state that we want a cohesive and coherent system, as opposed to having a non-system, which is what the OECD considers Canada has as the moment.

canadiennes, tout niveau confondu, est consacré au secteur postsecondaire. Là encore, il y a seulement quatre pays devant le Canada. Le Danemark, la Nouvelle-Zélande, la Norvège et la République slovaque.

Je vais m'arrêter sur ces éléments de données et je serai content de répondre à vos questions dans les deux langues officielles.

[Traduction]

Le président : Comme c'est la coutume, je vais entamer la période de questions en posant une question différente à chacun des témoins.

Le Dr Cappon a parlé d'une stratégie nationale sur l'enseignement postsecondaire. Vous êtes bien au courant des subtilités constitutionnelles du Canada, qui pourraient ressembler à celles de l'Australie, citée en exemple. Comment envisagez-vous la création d'une telle stratégie pour le Canada, étant donné que la Constitution prévoit le transfert des compétences en éducation aux provinces? Bien entendu, le gouvernement fédéral aurait également son rôle à jouer.

Dr Cappon : C'est une excellente question. On me la pose souvent, comme vous devez vous en douter.

Partons de l'exemple de l'Australie. Sa constitution, rédigée en 1901, est très similaire à la nôtre. Dans ce document, le gouvernement fédéral n'avait aucun rôle apparent dans l'enseignement postsecondaire.

Néanmoins, le pays dispose d'une telle stratégie nationale, car des efforts ont été faits en ce sens. Le pays a estimé nécessaire de mettre en œuvre une démarche dans laquelle il y a une bonne relation entre les États et le gouvernement fédéral à l'égard de l'enseignement postsecondaire.

Je crois que la clé d'une stratégie nationale n'a rien à voir avec les questions ou les modifications constitutionnelles, mais avec la volonté politique. C'est pourquoi j'ai fait allusion à l'Union européenne, étant donné qu'elle n'a pas encore de ministère de l'Éducation et que tous les pays membres sont indépendants et disposent de politiques nationales d'éducation.

Au sein de l'Union européenne, on a établi une volonté et un désir d'intégrer non seulement les systèmes postsecondaires, mais aussi les systèmes de formation des divers pays et la mobilité des étudiants entre eux. Voilà pourquoi il existe une mobilité élevée chez les étudiants de niveau postsecondaire entre les pays de l'Union européenne. Certains diront que, pour les études postsecondaires, il est plus facile pour les Canadiens d'étudier en Europe que dans la province voisine. En Europe, ils ont des systèmes de transfert de crédits et d'évaluation et de reconnaissance des acquis que nous n'avons pas dans les provinces, et ce sur une base nationale dans l'ensemble du Canada.

Je ne veux pas expliquer tout en détail, mais il y a trois préalables. D'abord, il suffit d'indiquer que nous voulons un système cohérent, plutôt que d'avoir une démarche sans système, ce que l'OCDE estime qu'a le Canada en ce moment.

I speak from eight and a half years of experience, having been director general of the Council of Ministers of Education of Canada, which has as its remit to work together across provinces in this regard. I do know whereof I speak with respect to that and the OECD reports. I may say, by the way, that when I was at CMEC, I used to say that the OECD could say more about education in Canada than I was allowed to do.

Second, we need to have a pan-Canadian data strategy. We outlined in our annual report two years ago what that would look like. I think a data strategy is the key. There are so many things we do not know that are fundamental, not just to the educational experience of students but to labour market outcomes.

For example, how many community college graduates are there each year? What happens to the 40 per cent of students who drop out of first or second year in their program? We have no idea what happens to those people. How can we possibly meet labour market demands?

We have such different definitions across each province, and sometimes within provinces, that we cannot compare. Statistics Canada is familiar with all those difficulties of comparing from one province to another. You cannot have a national strategy if you do not have a common set of definitions of what a school is, what a student is, and what a course and a program is. It sounds prosaic but it is important.

We set out what a national data strategy should look like. However, what we really think is necessary is an ongoing forum that will monitor the strength of this data strategy, as well as put it in place.

The third element you need, which is of key importance and goes to the first, is indicators for success. You need benchmarks if you are going to be credible, to decide whether you have met them.

I have circulated among some of you what Europe does. They have 16 indicators that are common to all of the countries, and they have benchmarks for success. They rate their progress on those benchmarks over time, not just for the European Union as a whole but for each member country. There are four categories and the experience of each member country is described within one of those categories. They are serious about benchmarking what they do; and many of those indicators and benchmarks have to do with post-secondary education and training.

The Chair: Mr. Davidson, if I could ask about Australia again, you cite those numbers of international students — how much higher they are. It is a country with a smaller population and a smaller economy, but it attracts many more international

Je parle par expérience, car j'ai été directeur général du Conseil des ministres de l'Éducation du Canada (CMEC) pendant huit ans et demi. Cette organisation a pour mission d'unir les efforts des provinces à cet égard. Je sais donc de quoi je parle par rapport à cette question et aux rapports de l'OCDE. Soit dit en passant, lorsque je siégeais au CMEC, je déclarais souvent que l'OCDE pouvait en dire plus sur l'éducation au Canada que j'étais autorisé à le faire.

Deuxièmement, nous devons avoir une stratégie pancanadienne sur les données. Il y a deux ans, nous avons donné un aperçu dans notre rapport annuel de la forme qu'elle pourrait prendre. Selon moi, une stratégie de données est la clé. Il y a tant de renseignements fondamentaux qui nous échappent, non seulement pour l'expérience éducative des étudiants, mais pour l'impact sur le marché du travail.

Par exemple, combien avons-nous de diplômés des collèges communautaires par année? Qu'advient-il des 40 p. 100 des étudiants qui quittent leur programme à la première ou deuxième année de leurs études? Nous n'avons aucune idée de ce qu'il advient d'eux. Comment pouvons-nous souhaiter un jour répondre aux demandes du marché du travail?

Nous avons tellement de définitions différentes dans chaque province, et parfois au sein même des provinces, qu'il est difficile d'établir des comparaisons. Statistique Canada est habituée de composer avec toutes les difficultés de comparaison d'une province à l'autre. Il est impossible d'établir une stratégie nationale si l'on ne dispose pas d'un ensemble commun de définitions de ce que sont une institution d'enseignement, un étudiant, un cours et un programme d'études. Cela peut vous sembler terre-à-terre, mais c'est important.

Nous avons décrit ce à quoi devrait ressembler une stratégie nationale sur les données. Cependant, ce qui est vraiment nécessaire, selon nous, c'est un forum permanent qui pourra surveiller la réussite d'une telle stratégie et la mettre en place.

Les indicateurs de succès constituent le troisième élément dont vous avez besoin; ils sont d'une importance capitale et passent au premier plan. Il vous faut des repères pour être crédible, pour être en mesure de dire si vous les avez ou non atteints.

J'ai remis à certains d'entre vous un document dans lequel il est question de ce qui est fait en Europe. Ils ont 16 indicateurs communs pour tous les pays, ainsi que des critères de succès. Ils cotent leurs progrès au fil du temps en fonction de ces critères, non seulement pour l'Union européenne dans son ensemble, mais également pour chaque pays membre. Il y a quatre catégories, et l'expérience de chaque pays membre est décrite dans l'une de ces catégories. Ils sont sérieux lorsqu'il est question d'établir des points de repère pour ce qu'ils font; et nombre de ces indicateurs et repères se rapportent à l'éducation postsecondaire et à la formation.

Le président : Monsieur Davidson, j'aimerais encore vous poser des questions au sujet de l'Australie. Vous citez le nombre d'étudiants étrangers — vous dites à quel point il est supérieur au nôtre. L'Australie est un pays plus petit que le Canada avec une

students. Maybe their climate is more suitable — they are closer to India and China, of course.

What are we doing wrong here? For years, governments in this country have been saying we want more international students. It makes economic sense. They have talked about how getting them here can help in terms of contacts when they go back home, or that some of them will even stay here. These are all good reasons; but for some reason, we do not seem to be able to get the numbers up to a level that would be at least equally as impressive as what Australia has been able to do. Why is that?

Mr. Davidson: Canada needs a stated goal; it needs to set some targets and invest at the federal level in a coordinated national approach. At this point, a number of provinces, individual institutions and consortia have been attempting internationalization strategies. What is necessary is some federal investment. One of the impacts of program review in the mid-90s was that the federal government moved away from supporting that kind of sustained investment in international student recruitment.

Australia has had it as a national priority within their foreign policy. They have identified a handful of countries that they are targeting. They are pursuing them aggressively and they have the underlying mechanics to make it work.

I will give you one example. Visa processing has been a real challenge. A university can spend hundreds or thousands of dollars to recruit a person, but if the student visa cannot be issued quickly, we lose them to Australia, Britain or the United States.

Citizenship and Immigration Canada has listened carefully to this in recent years and they have made great strides, particularly in select countries. Those best practices are being shared among Citizenship and Immigration posts around the world. It makes a huge difference whether you can get a student visa within 24 hours, which is the Australian standard, or three months, which has been the Canadian standard.

The issue is a national vision and a national strategy, sustained federal support and then making sure the mechanics are in place to get those students to Canada.

I want to underscore that there has been progress made in changing the requirements and the ability of international students to work while they are in Canada. That has made a difference in keeping that talent in Canada during their studies. It was piloted in Atlantic Canada and it is now the national standard.

économie également plus modeste que la nôtre, mais elle attire beaucoup plus d'étudiants étrangers. Peut-être que son climat leur convient mieux — l'Australie est plus près de l'Inde et de la Chine que le Canada, bien entendu.

En quoi faisons-nous fausse route? Depuis des années, les gouvernements du Canada ont affirmé vouloir plus d'étudiants étrangers. C'est logique sur le plan économique. Ils ont dit que le fait de les attirer ici pouvait créer des liens lorsqu'ils retourneraient dans leur pays d'origine ou même inciter certains d'entre eux à rester ici. Ce sont toutes des raisons valables, mais pour une raison ou une autre, nous semblons incapables d'augmenter le nombre d'étudiants étrangers à un niveau qui serait au moins aussi impressionnant que celui que l'Australie a réussi à atteindre. Pourquoi est-ce le cas?

M. Davidson : Le Canada a besoin d'un objectif énoncé; il doit fixer des cibles et investir à l'échelon fédéral dans une approche nationale coordonnée. À l'heure actuelle, un certain nombre de provinces, d'établissements individuels et de consortiums ont tenté de mettre en place des stratégies d'internationalisation. Ce qui est nécessaire, ce sont des investissements fédéraux. Entre autres incidences de l'examen de programmes, au milieu des années 1990, le gouvernement fédéral a retiré son appui à ce type d'investissement soutenu dans le recrutement d'étudiants étrangers.

Les Australiens en ont fait une priorité nationale dans le contexte de leur politique étrangère. Ils ont cerné une poignée de pays qu'ils ciblent. Ils les courtisent assidûment et possèdent les mécanismes sous-jacents nécessaires pour arriver à leurs fins.

Je vais vous donner un exemple. Le traitement des visas s'est révélé un véritable défi. Une université peut dépenser des centaines ou des milliers de dollars pour recruter une personne, mais si le visa d'étudiant ne peut être délivré rapidement, elle perd l'étudiant au profit de l'Australie, de la Grande-Bretagne ou des États-Unis.

Les fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration Canada ont écouté attentivement pareils exemples au cours des dernières années et ont fait de grandes avancées, notamment dans des pays en particulier. Ces pratiques exemplaires sont échangées entre les bureaux de Citoyenneté et Immigration à l'étranger. Il y a une grande différence entre obtenir un visa dans les 24 heures, ce qui est la norme australienne, et dans les trois mois, ce qui est la norme canadienne.

La question est celle d'une vision et d'une stratégie nationales, d'un financement continu de la part du fédéral et de la mise en place des mécanismes nécessaires pour faire venir ces étudiants au Canada.

Je veux souligner que des progrès ont été réalisés pour ce qui est de modifier les exigences et de permettre aux étudiants étrangers de travailler lorsqu'ils sont au Canada. Cela a fait une différence en nous permettant de garder ces étudiants talentueux au Canada pendant leurs études. Il y a d'abord eu un projet pilote au Canada atlantique, et c'est maintenant devenu la norme nationale.

The Chair: Mr. de Broucker, the first chart you have here shows Canada well up, next to the U.S. It fits with what we have understood to be the positioning of Canada in the world in terms of education, that we are well educated.

However, then there are some conflicting pieces of information. There is some conflicting information from the OECD, where we are 20th in terms of public investment in education, and perhaps further down the list in some other areas. One of your statistics says 29 per cent among the 25 to 34-year-olds, which puts us in 12th place.

Reading that and looking at the different situations in different provinces, would lead one to believe that we are slipping and that our future profile on this chart will probably be lower. Is that what you see at the rate we are going?

Mr. de Broucker: This is what we see. If you were to put the charts for the two cohorts I have mentioned, that is what you would see. One thing that must be said is that the university sector is not the only sector, and those specific charts are mainly about the university sector.

I chose to show you that for data reasons. Our reading of the college sector is not perfect at this time. We are catching up, but sometimes we need revisions in how we calculate. It is not that the way we get Canadian data is wrong, but we must map our Canadian data to international standards. That is where sometimes there is a problem.

This is why I am more confident in the data for the university sector than I can be for the college sector at the moment. That said, the recent data we have managed to produce indicates we are catching up on the college enrolment and college graduation. That shows us that the college sector would actually be one of the largest amongst OECD countries. Very few countries have both a very strong university sector and a strong college-like sector.

We must put things in perspective that way.

The Chair: Thank you. Would someone else like to comment?

Herbert O'Heron, Senior Advisor, Office of the Vice-President (National Affairs), Association of Universities and Colleges of Canada: It is the case that, in the last 10 or 15 years, Canada has fallen well behind many of the leading nations who have invested more heavily in providing opportunities to students soon after graduating from high school. We have gone from being one of the world leaders in that area to being about twentieth among the OECD countries.

The leading country now is Korea with about 45 per cent of youth soon after leaving high school being enrolled in university. Canada sits at 23 per cent, which is half the level of access to university studies as in Korea. Three nations are above 30 per cent and 13 between 25 and 30 per cent. Therefore, we

Le président : Monsieur de Broucker, le premier tableau que vous avez ici montre que le Canada est bien en haut, à côté des États-Unis. Cela est conforme à la vision que nous avons de la position du Canada dans le monde au plan de l'éducation. Nous avons cru comprendre que nous sommes bien instruits.

Par contre, il y a ensuite des renseignements contradictoires, comme ceux de l'OCDE, qui nous classe 20^e au plan de l'investissement public dans l'éducation, et peut-être plus bas encore dans d'autres domaines. Une de vos statistiques indique 29 p. 100 parmi les personnes de 25 à 34 ans, ce qui nous place au 12^e rang.

À lire ces statistiques et à examiner différentes situations dans différentes provinces, on serait porté à croire que nous sommes en perte de vitesse et que notre profil dans ce tableau sera probablement inférieur dans l'avenir. Est-ce que c'est ce que vous voyez au rythme où nous allons?

M. de Broucker : C'est ce que nous voyons. Si vous mettiez côte à côte les tableaux des deux cohortes que j'ai mentionnées, c'est ce que vous verriez. Une chose qu'il faut mentionner, c'est que le secteur universitaire n'est pas le seul secteur, et ces tableaux précis portent principalement sur le secteur universitaire.

J'ai choisi de vous montrer cela pour des raisons de données. Notre analyse du secteur collégial n'est pas parfaite à l'heure actuelle. Nous nous rattrapons, mais il nous arrive de devoir réviser notre façon de calculer. Ce n'est pas que la façon dont nous obtenons les données canadiennes est fautive, mais nous devons organiser nos données canadiennes en fonction des normes internationales. C'est là où il y a parfois un problème.

Voilà pourquoi j'ai plus confiance dans les données relatives au secteur universitaire que dans celles du secteur collégial en ce moment. Cela dit, les données récentes que nous avons réussi à produire indiquent que nous nous rattrapons sur l'inscription dans les collèges et l'obtention de diplômes de niveau collégial. Cela nous montre que le secteur collégial serait en réalité l'un des plus grands parmi les pays de l'OCDE. Très peu de pays ont à la fois un secteur universitaire et un secteur collégial (ou l'équivalent) très fort.

Nous devons mettre les choses en perspective de cette façon-là.

Le président : Merci. Quelqu'un d'autre aimerait-il formuler un commentaire?

Herbert O'Heron, conseiller principal, Bureau du vice-président (Affaires nationales), Association des universités et collèges du Canada : Il est bien vrai que, au cours des 10 ou 15 dernières années, le Canada a pris beaucoup de retard par rapport à bon nombre de nations importantes qui ont investi plus sérieusement pour offrir des possibilités aux étudiants peu après l'obtention d'un diplôme d'études secondaires. Nous sommes passés de chef de file mondial dans ce domaine à environ 20^e parmi les pays de l'OCDE.

Le pays qui occupe le premier rang est maintenant la Corée, dont 45 p. 100 des jeunes s'inscrivent à l'université peu après avoir quitté l'école secondaire. Le Canada enregistre un taux de 23 p. 100, ce qui est la moitié du taux d'accès aux études universitaires en Corée. Trois nations se situent au-dessus des

are falling behind. Mr. de Broucker's numbers, which show a number of graduates at a certain age, will get worse unless we do something.

The Chair: Thank you for that further comment. I will go to the members, starting with Senator Segal from Ontario. Were you the one who was in the magazine, by the way?

Senator Segal: No, Senator Callbeck was in the magazine.

The Chair: Queen's was mentioned, so I thought it was you.

Senator Segal: I am a University of Ottawa graduate. Better the Oblate Fathers of Mary Immaculate than the Presbyterians anytime.

I think the witnesses will know that everyone around the table has a strong measure of support for post-secondary education and we are delighted that our colleague, Senator Callbeck, produced this reference in the Senate so we can do an in-depth study.

I would like to probe to see, not how we can do more to help you, but what you can do to help yourselves, and get your response to that.

The biggest problem Canadian students have is transfer standards. If they want to move from one university to another, it is not a matter of federal regulation or financing, or even of provincial regulation or financing. It is that universities go out of their way to have the most arcane and difficult standards so that students cannot transfer with any kind of facility at all. If that statement is incorrect, please put the facts on the table.

Second, there is an inability of universities to come to terms with local colleges and work on a cooperative basis. I can think of one university which had an agreement with a college with respect to a nursing degree, and then pulled that agreement after people had already enrolled, forcing those people to make an arrangement with another university far away. This raises concerns about whether the universities are doing what they can.

Dr. Cappon talks about a national data set, but at some point you need the will to cooperate. I have a sense that, certainly amongst some of the tier-one universities, the will to cooperate is more spiritual than pragmatic, or "on the ground."

My final question is about the role of government financing and strategies. When any government says they want to see the granting councils put more money into the hard sciences, as a humanities graduate, I am troubled by that. I do not want to see government making that decision. I want academics, based on peer review, to be making those decisions appropriately. I do not particularly want any bureaucrats, however well intended, with politicians who are equally well intended, to be setting up those

30 p. 100 et 13, entre 25 et 30 p. 100. Par conséquent, nous tirons de l'arrière. Les chiffres avancés par M. de Broucker, qui montrent un certain nombre de diplômés à un âge donné, iront en empirant si nous n'agissons pas.

Le président : Merci pour cet autre commentaire. Je me tourne maintenant vers les membres, en commençant par le sénateur Segal de l'Ontario. Êtes-vous celui qui figurait dans le magazine, en passant?

Le sénateur Segal : Non, c'était le sénateur Callbeck.

Le président : Il a été question de l'Université Queen's, alors j'ai pensé que c'était vous.

Le sénateur Segal : Je suis diplômé de l'Université d'Ottawa. Je préférerais toujours les Pères Oblats de Marie Immaculée aux presbytériens.

Je crois que les témoins sauront que toutes les personnes autour de la table sont très favorables aux études postsecondaires, et nous sommes ravis que notre collègue, le sénateur Callbeck, ait produit cette référence au Sénat pour que nous puissions en faire une étude approfondie.

J'aimerais sonder pour voir non pas comment nous pouvons en faire plus pour vous aider, mais plutôt ce que vous pouvez faire pour vous aider vous-mêmes. J'aimerais aussi connaître vos réponses à ce sujet.

Le plus gros problème des étudiants canadiens réside dans les normes de transfert. S'ils veulent passer d'une université à une autre, ce n'est pas une question de réglementation ou de financement fédéral, ou même de réglementation ou de financement provincial. C'est que les universités s'efforcent d'avoir les normes les plus obscures et difficiles de façon à ce que les étudiants ne puissent absolument pas changer d'université facilement. Si cet énoncé est incorrect, je vous demanderais de nous donner les faits.

Deuxièmement, les universités sont incapables de s'entendre avec les collèges locaux et de travailler en collaboration. Je pense notamment à une université qui avait pris une entente avec un collège au sujet d'un programme de soins infirmiers et qui l'a rompue après que des étudiants se soient déjà inscrits, ce qui a contraint ces personnes à prendre une autre entente avec une université éloignée. Cela nous amène à nous demander si les universités font tout leur possible.

Le Dr Cappon parle d'un ensemble de données nationales, mais à un moment donné, la volonté de coopérer est nécessaire. J'ai le sentiment que la volonté de coopérer est plus spirituelle que pragmatique ou « terre-à-terre », du moins parmi certaines des universités de premier niveau.

Ma dernière question porte sur le rôle des stratégies et du financement gouvernementaux. Quand un gouvernement donné dit qu'il veut voir les conseils subventionnaires consacrer plus d'argent aux sciences exactes, en tant que diplômé en sciences humaines, je suis un peu troublé. Je ne veux pas voir un gouvernement prendre cette décision. Je veux que ce soit des universitaires qui prennent ces décisions de façon appropriée en se fondant sur des examens par des pairs. Je ne tiens pas

kinds of standards and rules in a way that, in fact, limits the capacity of researchers, academics and students to excel in their own institution and chosen area of discipline.

I remember many years ago, a parent complained to Premier Davis that her nursing graduate daughter could not find work. Mr. Davis said, "This is not Russia. We do not tell kids what schools to go to. They make their own decisions. Sometimes the markets work out well. Sometimes they do not. Are you really comfortable and are you saying that a grand national strategy in this confederal country would be the best way to advance the expansion of the academic and post-secondary community in a productive way?"

[Translation]

For Mr. de Broucker, my question raises statistics on two different things. I do not know whether, in your agency, there is consultation among people who work in different fields, but poverty is recognized as one of the things that limit young people early on when it comes to pursuing post-secondary education.

You have a very large department and colleagues who work on poverty files. Do you work together to put both issues in the same context, to serve as a basis for action? Or, as with other problems, do you work separately from one another, in which case a real solution could be reached only by working together?

[English]

The Chair: That is a lot. I take it you are throwing it out to the whole panel, are you not?

Senator Segal: Yes, to whomever wishes to engage the questions.

The Chair: Dr. Cappon, you can start in whatever order you like.

Dr. Cappon: I will take the third one first. There will be a division of resources among the various aspects of research because of the nature of the granting councils. We have three major granting councils, so already government is making some decisions on that level.

I am with you that resources for humanities and social science are equally important. I happen to have a doctorate in sociology as well as in medicine, so I come from both sides of this fence. With that mixed background, I find many of the issues with which we have to deal with now, at a society or individual level, are cross-disciplinary. That is the wave of the future. You cannot circumscribe it within a particular field or discipline.

I agree that a national approach is not a panacea in that regard. However, a national approach would express what you have said, namely that in the objectives we are setting as a country

particulièrement à ce que des bureaucrates, si bien intentionnés soient-ils, et des politiciens aussi bien intentionnés, établissent ces types de normes et de règles de façon qui, en fait, limite la capacité des chercheurs, des universitaires et des étudiants à exceller dans leur propre établissement d'enseignement et discipline de spécialisation.

Je me rappelle qu'il y a de nombreuses années, une mère s'était plainte au premier ministre Davis que sa fille diplômée en soins infirmiers était incapable de trouver du travail. M. Davis lui avait répondu : « Nous ne sommes pas en Russie. Nous ne disons pas aux jeunes quelles écoles choisir. Ils prennent leurs propres décisions. Parfois, le marché est favorable, d'autres fois, il ne l'est pas ». Êtes-vous vraiment à l'aise d'affirmer qu'une grande stratégie nationale dans ce pays confédéral serait la meilleure façon de promouvoir l'expansion de la communauté universitaire et postsecondaire de façon constructive?

[Français]

Pour monsieur de Broucker, ma question soulève des statistiques de deux choses différentes. Je ne sais pas si dans votre agence ceux qui travaillent dans des champs différents se consultent, mais on reconnaît qu'une des choses qui limite à l'avance les jeunes vers une éducation postsecondaire est la pauvreté.

Vous avez un vaste département et parmi vos collègues, des gens qui travaillent sur les fiches de pauvreté. Travaillez-vous ensemble à mettre les deux questions dans un contexte pour lequel on peut agir? Ou comme pour d'autres problèmes, vous êtes divisés et cela relève de la capacité à avoir une action unifiée?

[Traduction]

Le président : Ça nous fait beaucoup de questions. J'en déduis que vous les lancez au groupe en entier, n'est-ce pas?

Le sénateur Segal : Oui, à quiconque désire répondre aux questions.

Le président : Docteur Cappon, vous pouvez commencer dans l'ordre que vous voulez.

Dr Cappon : Je répondrai d'abord à la troisième question. Il y aura une division des ressources entre les divers aspects de la recherche en raison de la nature des conseils subventionnaires. Nous avons trois principaux conseils subventionnaires, alors le gouvernement prend déjà des décisions à cet échelon.

Je suis d'accord avec vous pour dire que les ressources consacrées aux sciences humaines et sociales sont d'égale importance. Il se trouve que j'ai un doctorat en sociologie en plus d'en avoir un en médecine, alors je viens des deux côtés de cette clôture. Avec ces antécédents variés, je trouve que nombre des questions avec lesquelles nous devons maintenant composer, en société ou individuellement, sont interdisciplinaires. C'est la voie de l'avenir. On ne peut la circonscrire dans un domaine ou une discipline en particulier.

Une approche nationale n'est pas une panacée dans cette optique, j'en conviens. Toutefois, une approche nationale exprimerait ce que vous avez dit, nommément que dans les

for ourselves in post-secondary education, there are these considerations that should be important and here is how we will execute a plan with respect to those considerations. That is how I would approach it.

Due to not having that, it is like the debate that I mentioned earlier about whether the large universities should be getting all the research money or not. We are having the debate in a vacuum. If we could have a national approach, at least we would have a context in which to have the debate rather than having it out of that context.

I have views on the other two, but I think I should let my colleagues express their opinions.

Mr. Davidson: Let me speak to the issue of the federal government directing funding to various areas of inquiry. As in everything in this country, balance is what works. I think it is fair for public funds to be directed to public purpose, broadly defined by democratically-elected members of Parliament and senators.

The converse is that if you go too far down that path, you get into a series of boutique funding arrangements. That is one of the reasons, this year, our members are saying let us look at those three granting councils as the primary vehicles for research and let us get back to funding those at significant levels.

Within that big picture, there may be some direction from government that the councils could take.

On the issue of collaboration, let me just bridge by saying that the granting councils are doing a lot more collaboration than in the past. They are recognizing the need for cross-disciplinary research. Tools and incentives which enable that are welcomed and encouraged.

I am delighted by your stories about working with Mr. Davis and some of the issues faced in those days. I will tell a quick anecdote. I travelled around Queen's Park in the late 1980s where the issue of college-university degree credit transfer was a top-of-mind issue. I come back into this position 20 years later and I find it is still at the top of the agenda.

That said, considerable progress has been made. There are always examples of places where it has not worked. However, if you look to an example like the University of Guelph at Humber program, that is an extraordinary example of collaboration. It is just one of many. As you go about your hearings, if you are interested in this area, we can point to many more areas of success and collaboration.

That takes me to another point that you made that, despite the phrase "collegiality," universities are increasingly competitive with one another. That is a fact in the global higher-education

objectifs que nous nous fixons comme pays au plan de l'éducation postsecondaire, il y a de ces considérations qui devraient être importantes, et voici la façon dont nous mettrons en place un plan à leur égard. Ce serait mon approche.

Comme nous n'avons pas d'approche nationale, c'est un peu comme le débat que j'ai mentionné plus tôt qui visait à savoir si les grandes universités devraient recevoir ou non toutes les subventions de recherche. Nous tenons ce débat dans le vide. Si nous pouvions avoir une approche nationale, nous aurions au moins un contexte dans lequel tenir le débat plutôt que de le faire sans ce contexte.

J'ai des points de vue sur les deux autres questions, mais je crois que je devrais laisser mes collègues exprimer leurs opinions.

M. Davidson : Permettez-moi d'aborder la question de l'injection de financement fédéral dans divers secteurs pouvant faire l'objet d'une étude. Comme dans toute chose au Canada, l'équilibre est ce qui fonctionne le mieux. Je crois qu'il est juste que les fonds publics servent à des fins publiques, largement définies par des députés élus démocratiquement et des sénateurs.

L'inverse est que si vous allez trop loin sur cette voie, vous vous retrouvez avec une série de petits arrangements financiers ciblés. C'est l'une des raisons pour lesquelles, cette année, nos membres suggèrent que nous examinions ces trois conseils subventionnaires comme principaux véhicules pour la recherche et que nous recommandions à leur donner un niveau de financement appréciable.

Dans ce contexte-là, j'imagine que certaines directives du gouvernement pourraient être suivies.

En ce qui concerne la collaboration, permettez-moi seulement de vous rappeler que les conseils subventionnaires en font déjà beaucoup plus que par le passé. Ils reconnaissent la valeur des recherches interdisciplinaires. Les outils et les mesures incitatives qui vont dans ce sens-là sont les bienvenues.

J'ai bien aimé vous entendre parler de M. Davis et des enjeux de l'époque. Laissez-moi vous raconter une brève anecdote : à la fin des années 1980, c'est-à-dire à l'époque où je sillonnais les couloirs de Queen's Park, le sujet de l'heure était le transfert de crédits entre les collèges et les universités. Vingt ans plus tard, je me retrouve à la même place et de quoi parle-t-on? Des transferts de crédits!

Cela étant dit, je dois admettre que les choses ont beaucoup progressé en 20 ans. Bien entendu, il y aura toujours des endroits où les efforts ne produiront pas les résultats escomptés. En revanche, il suffit de regarder le programme de l'Université de Guelph-Humber pour constater que la collaboration peut être fructueuse. Et les exemples comme celui-là sont nombreux. Si jamais, au cours des audiences à venir, vous souhaitez explorer le sujet plus en profondeur, nous pourrions certainement vous fournir toute une liste de collaborations qui ont porté fruit.

Ce qui m'amène à un autre point que vous avez soulevé, celui selon lequel la concurrence entre les universités n'a jamais été aussi féroce, même si elles semblent toutes n'en avoir que pour la

community. People are out to create the best universities they can in their community. However, university presidents are increasingly seeing that the way to that is through collaboration.

I will also address the question of student transfers. It is within the power of universities to work on it and they are working on it. The experience of the past is changing. On the doorstep, people always hear of an example where it did not work.

It is often a question not only of changing from one university to another, but changing from one program to another. There are layers to that answer that can be explored.

Mr. O'Heron: In the case of Ontario, for example, there are now over 300 inter-institutional and multi-institutional agreements. In the West, all kinds of formalized agreements exist between universities, between universities and colleges and between universities and regional universities. Lots can be learned from the experience of individual institutions, applying what is working best in each area to the situation, and how college systems, especially the college-university systems, have developed in different parts of the country for different purposes.

Different approaches are required to address these things appropriately and equitably across the country.

[Translation]

Mr. de Broucker: I will just answer your fourth question. At Statistics Canada, we often work with other divisions, and tomorrow, you will hear from my colleague and good friend, Marc Frenette, who will be able to speak eloquently about the financial contribution.

A few years ago, I did a literature review in this area, and I can already tell you that the financial aspect is important when it comes to access to post-secondary education, but not the most important.

Canada has a fairly well-endowed loan system, financially speaking, and the main factor is the parents' level of education; the environment in which one grows up is the most important thing. Both are related to some extent, of course, but there is a considerable effort to diminish the financial aspect of the access to post-secondary education problem.

[English]

The Chair: I now have a list with all six remaining members of the committee on it. We have about a half hour left. That gives five minutes each for questions and answers. Please keep questions concise so you can give for time for answers.

« collégialité ». Vous savez, c'est vrai pour l'ensemble de l'enseignement supérieur. Tout le monde voudrait avoir la meilleure université du monde. Mais les recteurs sont de plus en plus conscients que la collaboration constitue désormais un passage obligé.

J'aimerais aussi aborder la question du transfert d'étudiants. Les universités peuvent faire bouger les choses, et elles ont déjà commencé. Ce n'est plus comme avant. C'est sûr, les gens entendent toujours parler du cas qui n'a pas fonctionné.

Je vous rappellerai par ailleurs qu'on ne parle pas seulement des étudiants qui veulent changer d'université, mais aussi de programme. La réponse à cette question est complexe, et les aspects à explorer sont nombreux.

M. O'Heron : L'Ontario, par exemple, compte plus de 300 ententes inter-établissements et multi-établissements. Dans l'Ouest, toutes sortes d'ententes formelles ont été conclues entre les universités, entre les universités et les collèges et entre les universités et les universités régionales. On peut apprendre beaucoup de l'expérience de ces établissements, de la manière dont ils réussissent à trouver la solution la mieux adaptée à chaque situation et de la façon dont le réseau collégial, et plus particulièrement le réseau d'établissements « collège-université », a évolué selon la région du pays et les besoins à combler.

Il n'existe pas d'approche universelle qui puisse être appliquée uniformément et équitablement d'un bout à l'autre du pays.

[Français]

M. de Broucker : Pour ma part, je répondrai simplement à votre quatrième question. À Statistique Canada, nous travaillons beaucoup en partenariat avec d'autres divisions et demain, vous entendrez mon collègue et bon ami Marc Frenette, qui pourra vous parler de manière éloquente de la contribution financière.

J'ai fait, il y a quelques années, une revue de littérature dans ce domaine et je peux vous dire d'ores et déjà que les facteurs financiers sont importants pour considérer l'accès au postsecondaire, mais cela ne semble pas être le plus important.

Il y a un système de prêts au Canada qui est assez bien loti financièrement et le premier facteur est le niveau d'éducation des parents; le milieu dans lequel on grandit, c'est le plus important. Les deux sont liés dans une certaine mesure, bien entendu, mais beaucoup d'efforts sont faits pour que les facteurs financiers soient, en réalité, diminués dans le problème d'accès au postsecondaire.

[Traduction]

Le président : Il reste six personnes sur ma liste, et il nous reste environ une demi-heure. C'est donc à dire que vous avez cinq minutes chacun. Je vous recommande la concision si vous voulez que les témoins aient le temps de répondre à vos questions.

Senator Martin: Thank you for your concise, clear presentations. I found that helpful. As a former educator having spent 21 years preparing high school students for university, my questions focus on that.

I used to tell my students that some careers they would be doing had not even been dreamed up yet. We now see this new green industry. How well are universities responding to changing demands of the world market and industry to prepare our students?

I am of Korean descent and I was recently in Korea. Education is fiercely guarded and parents will do almost anything to give their child the education they need. Australia is very aggressive in recruiting students.

I hear a lot of my former students as well as students I know in British Columbia who have trouble getting courses in the universities or colleges they have chosen. What capacity do we have even to consider increasing our international market? Are universities, in your opinion, moving toward that? Do we have that capacity or do we need to build that capacity?

Dr. Cappon: On the last question first, let me begin with an anecdote. It is somewhat negative again. A month or so ago, I had a visit from the permanent secretary for higher education in India. He was very frustrated and you might have been as well. He wanted to know who to talk to in Canada to establish beneficial partnerships.

India graduates 40,000 engineers a month. That is interesting in comparison with us. Canada is not doing well in science and engineering.

The issue of coordination in Canada that Paul Davidson mentioned is critical. I have worked on it for 15 years and made little progress since I was at the Council of Ministers of Education. We have not got it together. It is not only about attracting international students. That is only one of the four dimensions that the OECD sets out for internationalized education.

More important in my mind is Canadian pedagogical materials that can be available online. There is an enormous market. An Indian vice chancellor asked me a few years ago about how we could supply pedagogical material for his university. When I asked how many students they had in their distance university, I was told 1.3 million.

We cannot direct people who come to any particular university or any particular province. We leave them on their own because we do not have any coordination as Mr. Davidson said.

Le sénateur Martin : Je dois dire que vos exposés étaient clairs et concis et je vous en remercie. Ils n'en ont été que plus utiles. Comme ma carrière d'éducatrice a fait que j'ai passé 21 ans à préparer mes élèves du secondaire à faire leur entrée à l'université, vous comprendrez que c'est là-dessus que porteront mes questions.

Je disais souvent à mes élèves que certaines des carrières dans lesquelles ils allaient évoluer n'existaient même pas encore. J'en veux pour preuve la toute nouvelle industrie verte. Dans quelle mesure les universités réussissent-elles à s'adapter à l'évolution du marché mondial et de l'industrie et à y préparer les étudiants?

Je suis d'origine coréenne, et je suis justement allée en Corée dernièrement. Là-bas, l'éducation est vue comme un privilège féroce ment défendu, et les parents feraient à peu près n'importe quoi pour que leurs enfants aient l'éducation dont ils ont besoin. L'Australie, de son côté, ne recule devant aucun moyen pour recruter des étudiants.

J'entends souvent les jeunes me dire, que ce soit mes anciens élèves ou d'autres Britanno-Colombiens, qu'ils ont du mal à suivre les cours dont ils ont besoin dans le collège ou l'université qu'ils ont choisi. Dans quelle mesure pouvons-nous même songer à élargir notre marché international? Est-ce vers là que les universités se dirigent, selon vous? Avons-nous ce qu'il faut? Devons-nous vraiment nous doter des moyens pour y parvenir?

Dr Cappon : Si vous me permettez de commencer par la dernière question, je vais vous raconter une anecdote. Je vous préviens, elle est encore plutôt négative. Il y a environ un mois de cela, j'ai reçu la visite du secrétaire permanent de l'éducation supérieure de l'Inde. Il était exaspéré, et je crois que vous l'auriez été vous aussi si vous aviez été à sa place. Il avait des offres intéressantes de partenariats à faire et il ne trouvait pas à qui il devait s'adresser au Canada.

En Inde, ce sont plus de 40 000 ingénieurs qui sortent de l'école chaque mois. Faites la comparaison avec le Canada. En fait, notre pays fait piètre figure autant en sciences qu'en génie.

La question de la coordination pancanadienne dont a parlé Paul Davidson est capitale. J'y ai œuvré durant 15 ans, mais sans grand succès, puisque j'étais au Conseil des ministres de l'Éducation. Nous n'avons jamais réussi à nous entendre. Vous savez, il ne suffit pas d'attirer des étudiants étrangers, car il ne s'agit que de l'un des quatre éléments qui, selon l'OCDE, définissent l'internationalisation de l'enseignement supérieur.

Mais si vous voulez mon avis, la clé est dans la diffusion en ligne du matériel pédagogique canadien. Le marché est énorme. Un recteur d'université indien m'a déjà demandé, il y a de cela quelques années, si nous pouvions lui fournir du matériel pédagogique pour son université. Quand je lui ai demandé combien d'étudiants étaient inscrits à ses programmes d'enseignements à distance, il m'a répondu : 1,3 million!

Nous sommes incapables de diriger les gens qui arrivent vers telle ou telle université ou vers telle ou telle province. Ils sont laissés à eux-mêmes parce que, comme le disait M. Davidson, il n'y a aucune coordination.

With respect to coordination and working together, Korea has a national credit bank, which is very interesting. If you earn a credits from a university, polytechnic or some other way, you can put it in the national credit bank and draw upon it when you want to access another institution of any kind or employment. That seems to be working well.

At the Canadian Council of Learning, we are working on something called a "learning infoway." We drew this idea from the Australians. It is to put in one window a learning pathway for any Canadian in any part of the country no matter the level of education or resources that people can draw upon.

With respect to your question on preparing people for a green future and a more versatile way of life, the school systems are doing quite well. Canadian students in high school perform before the OECD average on much of the standardized testing. They are better problem solvers than average students in other countries. That is good.

However, whether we build on that after high school, the answer is probably not. We see a faster drop-off in the skills of Canadians after they leave formal education, whether that is after high school or post-secondary education, than in other OECD countries. There is a faster drop-off in literacy, problem-solving and other skills. We are not doing what we need to do in the workplace and in the community. There is an interaction between community life, work life and post-secondary education that we need to explore more fully.

In terms of youth and educator from K to 12, we are doing well in preparing them for a very versatile career.

Mr. Davidson: On how to develop new programs to respond to new needs, I would answer in the affirmative. One aspect of university life is that it is very market driven by demands of students. Students are demanding courses on a green economy and Canada's place in the world. Students are demanding those programs to equip them as global citizens. They are coming to university often with some international experience already and are coming to be engaged as global citizens. They are putting pressure on the system to identify and to create new programs.

Investment in research has improved the quality of education experience for students looking for new programs. Significant investment in the research chairs program has attracted leading scholars to universities across the country, large and small.

Parlant de coordination et de collaboration, saviez-vous que la Corée s'est dotée d'une banque nationale de crédits? Intéressant, n'est-ce pas? Cela veut dire que les crédits accumulés par les étudiants, que ce soit dans une université, une école polytechnique ou autre, peuvent être versés dans cette même banque nationale pour être ensuite utilisés plus tard dans un autre établissement ou sur le marché du travail. À ce qu'on me dit, c'est une initiative qui fonctionne bien.

Le Conseil canadien de l'apprentissage travaille sur un projet appelé « autoroute de l'apprentissage ». C'est une idée qui nous vient des Australiens. L'objectif consiste à offrir un cycle d'apprentissage à tous les Canadiens, peu importe la région du pays où ils habitent, le niveau de scolarité atteint ou les ressources disponibles.

En ce qui concerne la partie de votre question qui porte sur les moyens que nous prenons pour préparer les gens à un avenir « vert » et à un style de vie plus diversifié, je vous dirais que le réseau scolaire s'en tire plutôt bien. Les résultats des jeunes Canadiens du secondaire à la plupart des examens normalisés sont plus élevés que la moyenne de l'OCDE. Ils se débrouillent aussi mieux que la plupart des jeunes des autres pays en résolution de problèmes. C'est bien.

Par contre, si vous me demandiez si nous savons tirer parti de cet avantage lorsque les jeunes quittent l'école secondaire, je devrais probablement vous répondre « non ». Nous avons pu constater que les compétences déclinent plus rapidement chez les Canadiens qui ont quitté le réseau scolaire, que ce soit après leurs cours secondaires ou après avoir fait des études postsecondaires, que dans les autres pays de l'OCDE, notamment en littéracie et en résolution de problèmes. Nos efforts doivent porter sur le milieu de travail et le milieu communautaire. Il faut explorer le lien entre la vie communautaire, la vie professionnelle et les études postsecondaires de manière plus approfondie.

Mais je vous dirais que, tant du côté des jeunes que des éducateurs, et ce, de la maternelle à la cinquième secondaire, nous réussissons à bien préparer les élèves à une carrière diversifiée.

M. Davidson : Quant à savoir si les nouveaux programmes que nous créons réussissent à répondre aux nouveaux besoins, je vous répondrais par l'affirmative. Vous savez, le milieu universitaire est directement branché sur les exigences des étudiants. Ceux-ci réclament des cours sur l'économie verte et sur la place du Canada dans le monde. Ils réclament de leurs programmes qu'ils fassent d'eux des citoyens du monde. Bien souvent, ils arrivent à l'université avec de l'expérience internationale et ils y viennent pour s'engager comme citoyens du monde. Ils mettent de la pression sur le réseau pour qu'il s'y crée toutes sortes de nouveaux programmes.

L'investissement dans la recherche a permis d'améliorer la qualité de l'expérience étudiante de ceux qui sont en quête de nouveaux programmes. Et les investissements soutenus dans les programmes de chaires de recherche ont permis aux universités de partout au pays, les petites comme les grandes, d'attirer des sommités dans leur domaine.

For example, I was at the Université du Québec à Chicoutimi 10 days ago. They have a world class research facility in aluminum. That makes sense for the Saguenay region. They are making huge strides in that research in how to produce aluminum with lower environmental impact and greater economic efficiency. That lab has attracted students from around the world. I met a delightful Iranian woman who has come to Chicoutimi to learn about aluminum research because that is where she sees her future. Chicoutimi is not a large institution, but it is doing world-class research.

To shift to the question about capacity for internationalization, there is tremendous capacity in the Canadian system to internationalize. We speak not only of the economic benefits, but of the pedagogical benefits. If your class is 10 per cent or more international, those students who will never leave Brandon or Regina will have an international experience in their community. There is a tremendous opportunity to go in that direction.

Mr. O'Heron: The census is a tremendous resource for us. It will help point out the degree of flexibility and adaptability of graduates.

When you look at the census now, it says how many people with a university degree working right now in the area of computer programming, have a degree in computer science. It is less than 40 per cent. They are coming from all fields — geography, history, et cetera. Why is that? Because the training and creative skills they developed while in university let them adapt when they go into in the labour force and become computer programmers.

The census is a great source when we look across all fields of study and all occupations, to say where are we getting our workers of the future? It will be the same when we move to green technologies. We are looking at a huge increase in the number of wind engineers for new energy. That is coming out of the kind of research and change taking place as a result of some of the new research programs in universities.

Senator Cordy: I was an elementary school teacher and I think that is where everybody gets their great start.

Thanks to Senator Callbeck for bringing forward the motion that we study post-secondary education and thank you for being our first witnesses. You are a great start to our study.

I have two questions that I will ask at the same time so that the chair will not cut me off. One is internationalization.

I used to be on the board of Mount Saint Vincent University in Halifax. The Atlantic universities are trying to work together, but there is frustration about the length of time it takes for students to get visas. I happened to be in Malaysia and brought this up with the trade officer. He told me that when the Australians have a student recruitment fair in Asia, they go with people from the

Par exemple, j'étais sur le campus de l'Université du Québec à Chicoutimi il y a une dizaine de jours. Vous savez qu'on y trouve un laboratoire de recherche sur l'aluminium de calibre international? Vous me direz qu'il n'y a rien de plus normal pour une région comme le Saguenay. Eh bien, les chercheurs qui y travaillent font faire des bonds de géant à la recherche sur la production écologique et économique d'aluminium. On y trouve des étudiants provenant de partout sur la planète. J'y ai rencontré une charmante Iranienne qui s'est retrouvée à faire de la recherche sur l'aluminium à Chicoutimi parce que c'est là qu'elle envisage de faire sa vie. L'Université de Chicoutimi n'a rien d'une grande université, mais la recherche qu'on y fait pourrait en faire rougir plus d'un d'envie.

Et pour ce qui est de l'internationalisation de l'enseignement, je vous dirais que ce ne sont pas les capacités qui manquent dans le réseau canadien. Et on ne parle pas seulement de retombées économiques, mais aussi de retombées pédagogiques. Au moins, si votre classe compte au moins 10 p. 100 d'étudiants étrangers, cela veut dire que ceux qui ne quitteront jamais Brandon ou Regina auront eu un contact avec l'étranger. Les possibilités sont infinies.

M. O'Heron : Le recensement nous aidera énormément, car il nous permettra de déterminer à quel point les diplômés devront être polyvalents et faire preuve de capacité d'adaptation.

Si on regarde les données du recensement, on s'aperçoit que, de tous les diplômés universitaires qui travaillent actuellement en programmation informatique, moins de 40 p. 100 ont étudié dans ce domaine. Les autres viennent d'un peu partout : géographie, histoire, et cetera. Pourquoi? Parce que les compétences théoriques et créatives acquises pendant la formation universitaire leur permettent de s'adapter lorsqu'ils font leur entrée sur le marché du travail et deviennent programmeurs.

Le recensement nous permet déjà de savoir, en nous donnant une vue d'ensemble de tous les domaines d'études et de toutes les occupations, où aller chercher les travailleurs de demain. Ce sera la même chose pour les technologies vertes. Le nombre d'ingénieurs éoliens augmente d'année en année pour répondre à la demande en énergie nouvelle. Tout cela grâce à la recherche et aux changements qui résultent des nouveaux programmes qui ont vu le jour dans nos universités.

Le sénateur Cordy : Personnellement, j'enseignais au niveau primaire, et je crois que c'est de là que tout part.

Je tiens à remercier le sénateur Callbeck d'avoir proposé de se pencher sur la question de l'enseignement postsecondaire et je tiens à vous remercier d'être nos premiers témoins. Quel début!

J'ai deux questions à vous poser et je vais vous les poser en même temps pour ne pas être interrompue par M. le président. La première porte sur l'internationalisation.

J'ai déjà fait partie du conseil d'administration de l'Université Mount Saint Vincent, à Halifax. Les universités des provinces atlantiques essaient de collaborer entre elles, mais le temps nécessaire pour que les étudiants obtiennent leur visa est source de bien des frustrations. Pendant mon séjour en Malaisie, j'en ai parlé avec le responsable des échanges commerciaux. Il m'a dit

department to process visas immediately. If a student is accepted into a university, they know they will get their visa that day or within a week.

Our students are waiting three, four or five months, which is a lifetime when you are waiting to decide what university you are going to attend. Is there any way to speed this up for students who want to come to Canada? I agree that they enrich the classroom atmosphere and many decide they are going to stay. Memorial University has found that a large number of students are staying in Newfoundland and making it their home.

I like the idea of the national strategy. However, in order to have one, we have to know what is working or not. Currently we have no benchmarks.

What I see as the challenge is the logistics of collecting the data. My experience is that universities tend to keep any information they have close to them because they are all competing for the same students and enrolments are dropping.

I would like to know how we can collect data in order that we can establish a national strategy. We have to look for things that we can do from a federal perspective and that is one of the things we can look at.

Mr. Davidson: I will speak to the issue of visa processing. It has been a concern and I think Citizenship and Immigration is moving well to address this. AUCC has worked with the department on a couple of cases where it has been an irritant, and where we have been able to identify what best practices can be employed.

Similarly, we do training with universities across the country about how to work with the immigration system. We need to acknowledge that we are living in a post 9/11 world and there are legitimate security issues and concerns. For us, the question is how to address those concerns and get the students in the classroom. We are making some progress in that regard.

Dr. Cappon: Statistics Canada is one of the best statistics agencies in the world. However, we cannot rely on them to decide on what basis to collect statistics and data, nor can we rely on them to pressure institutions and provinces to provide data in a coherent way with the same definitions.

I refer you to our 2007 report where we proposed a comprehensive data strategy for Canada in PSE. The driving principle of that is you start with the policy questions: What is it we want to know?

que, lorsque les universités australiennes organisent des foires de recrutement en Asie, elles se font accompagner de fonctionnaires de l'immigration afin que les demandes de visas soient traitées sur place. Dès qu'un étudiant est admis, il sait que, s'il n'a pas son visa le jour même, il l'aura dans la semaine qui suit.

Nos étudiants doivent attendre trois, quatre ou cinq mois avant d'avoir le leur. Pour les étudiants qui se demandent à quelle université ils vont étudier, c'est une éternité. Y aurait-il moyen d'accélérer le processus pour les étudiants qui veulent étudier au Canada? Je trouve moi aussi qu'ils favorisent le climat d'apprentissage, et bon nombre d'entre eux vont décider de rester au pays. C'est en tout cas ce qui arrive avec une bonne partie de ceux qui étudient à l'Université Memorial de Terre-Neuve-et-Labrador : ils décident de s'installer pour de bon.

J'aime l'idée d'une stratégie nationale. Par contre, avant d'en arriver là, il faudrait savoir ce qui marche bien et ce qui ne marche pas. Pour le moment, on ne peut s'appuyer sur aucune donnée.

J'ai l'impression que c'est la logistique derrière la collecte des données qui risque de poser problème. Selon l'expérience que j'en ai, les universités sont peu enclines à divulguer leurs données, parce qu'elles se battent toutes pour recruter les mêmes étudiants et que les taux d'inscription sont en baisse.

J'aimerais savoir comment nous pourrions nous y prendre pour recueillir les données nécessaires à la création d'une stratégie nationale. Il faut voir les choses d'une perspective fédérale, et c'est notamment à ça que nous servons.

M. Davidson : Je commencerai par la question des visas. Croyez-moi, c'est déjà l'un de nos sujets de préoccupation, mais je crois que Citoyenneté et Immigration est en voie de résoudre le problème. L'AUCC et le ministère ont déjà collaboré à quelques reprises, notamment lorsque le traitement des demandes de visas constituait un irritant. Nous avons également eu l'occasion de dresser la liste des pratiques exemplaires dont on aurait avantage à s'inspirer.

Sur le même plan, nous offrons de la formation dans des universités partout au pays sur la façon de collaborer avec le système d'immigration. Il faut reconnaître que nous vivons l'après-11 septembre et que certaines préoccupations liées à la sécurité sont fondées. Pour nous, la question est de savoir comment aborder ces préoccupations et remplir les bancs d'école. Nous avons fait des progrès en ce sens.

Dr Cappon : Statistique Canada est l'un des meilleurs organismes de statistiques au monde. Toutefois, nous ne pouvons pas compter sur eux pour établir les fondements d'une collecte de données ou de statistiques, ou pour exercer de la pression auprès des établissements et des provinces afin que les données soient fournies d'une manière cohérente qui réponde aux mêmes définitions.

Je vous renvoie à notre rapport de 2007, dans lequel nous avons proposé une stratégie complète visant la collecte des données sur l'EPS au Canada. Le principe qui guide une telle stratégie est qu'on commence avec les questions de politique : que voulons-nous savoir?

For example, we want to know how many community college graduates there are in each field because we want to be able to match the demand and supply in the labour market, and we do not know that now. That is just one example. We set out the chain, the critical path whereby you begin with a policy question and you end up with the data you need.

I have to refer you to that because it is about an 80-page document. You probably have it in our report from 2007, but we will send it separately because we did publish it separately as well. We are hoping that it will be acted on.

We are an organization that analyzes and talks about what works, including in other countries, but we are not an agency to program or do policy. That is up to governments and individuals.

We tackled the issue of how to make it work with respect to the mechanics of getting provinces and institutions to cooperate. Two years ago when the federal government in its budget said it would put \$800 million more into PSE, we suggested that they make that contingent on there being a common definition, a common data strategy across provinces and institutions. That was not done at that time, but we still think that is a good idea.

You do not have to put it in any legislation; you do not need national ministries. I think that answers part of the question earlier from Senator Segal about how you get people to cooperate. There are some purse string issues and ways of doing it. You do not need a national system in that sense; you just need a national data reporting strategy where the definitions are in common and the data are shared so you report in a certain way. Stats Canada can then do their job in a better way than they can do it now.

In respect to that, in our report from 2007, there is a chart that shows an international overview of PSE processes and system-wide structures. There are six or seven criteria. You will see what various countries in the world have done with respect to setting up their PSE systems — Australia, Germany, U.S., Switzerland, U.K., New Zealand, Canada and the European Union. You will see that across every one of those criteria, Australia answers yes, they have done these kinds of things to make a cohesive system; the European Union is a yes against most of them; and Canada is a no against every single one.

I will make the argument — my university colleagues may not agree — I will never make the argument for less money for PSE, but I will say that money is not the only thing. Coordination and cohesion are more important. You have seen from Mr. de Broucker's remarks, we spend as much or more than most

Par exemple, nous voulons savoir le nombre de diplômés de collège communautaire par domaine, car nous voulons faire correspondre l'offre et la demande sur le marché du travail; actuellement, nous n'avons pas accès à ces renseignements. Cela n'est qu'un exemple. Nous posons le premier maillon de la chaîne, la première pierre du chemin critique qui commence avec une question de politique et qui se termine avec les données nécessaires.

Je dois vous y renvoyer, car il s'agit d'un document d'environ 80 pages. Vous l'avez sûrement en main puisqu'il fait partie de notre rapport de 2007, mais nous l'enverrons séparément, car nous l'avons aussi publié à part. Nous espérons que les mesures qu'il contient seront mises en œuvre.

Notre organisation fait des analyses et discute de ce qui fonctionne, y compris dans d'autres pays, mais nous ne sommes pas un organisme dont le mandat est de créer des programmes ou des politiques. Cela incombe aux gouvernements et aux personnes.

Nous avons abordé la question de trouver les moyens de faire fonctionner le tout sur le plan de la procédure à suivre pour que les provinces et les établissements coopèrent les uns avec les autres. Il y a deux ans, lorsque le gouvernement fédéral a noté dans son budget qu'il investirait 800 millions de dollars de plus dans l'EPS, nous avons proposé qu'il assujettisse cet investissement à l'élaboration d'une définition, d'une stratégie de données commune pour toutes les provinces et tous les établissements. Cela n'a pas été fait à ce moment-là, mais nous pensons toujours que c'est une bonne idée.

Il ne faut pas de loi, ni de ministère national. Je crois que cela répond en partie à la question du sénateur Segal sur la façon d'inciter les gens à coopérer. Les cordons de la bourse posent certains problèmes, mais il y a des façons d'y arriver. Il ne faut pas un système national en ce sens; il faut simplement une stratégie nationale de données qui contient des définitions communes et une manière de partager les données pour que les rapports soient faits d'une façon précise. Cela permettrait à Statistique Canada d'améliorer son rendement.

À cet égard, notre rapport de 2007 contient un tableau qui montre une vue d'ensemble internationale des structures et des processus liés à l'EPS. Il y a six ou sept critères. Vous constaterez les différentes méthodes que divers pays ont employées pour élaborer leur système d'EPS : l'Australie, l'Allemagne, les États-Unis, la Suisse, la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, le Canada et l'Union européenne. Vous verrez que l'Australie répond oui à tous les critères, que ce pays a pris ce genre de mesures pour créer un système cohésif; l'Union européenne répond oui à presque tous; et le Canada répond non sur toute la ligne.

Je ne dirai jamais qu'il faut investir moins d'argent dans l'EPS; toutefois — mes collègues du monde universitaire ne seront peut-être pas d'accord —, je suis prêt à dire que l'argent n'est pas tout. La coordination et la cohésion passent en premier. Comme l'a dit M. de Broucker, nous dépensons autant d'argent que la plupart

countries do in PSE but we are falling behind. The question has to be how and why is that? Your question, I think, informs that debate.

Mr. de Broucker: I would like to say a couple of things.

Yes, certainly, I follow what Dr. Cappon just said in terms of the policy question which should drive the data and the collection.

We are plugged directly into some debate, as we have two data strategies currently under discussion. One is with the Canadian Education Statistics Council (CESC), which is a joint venture between Statistics Canada and the Council of Ministers of Education of Canada (CMEC). In the context of their 2020 objectives in the Council of Ministers, one of the big objectives is to put together a data strategy that corresponds to the goals they have set for themselves.

We also have discussions about data strategy with Human Resources and Skills Development Canada (HRSDC). Mainly, for HRSDC, it is geared at post-secondary and adult learning. The other one with the CMEC talks to the four pillars of the CMEC. The two data strategies do not develop in parallel tracks. Members of the CESC are part of the HRSDC consultation.

At Statistics Canada, we hope that we will finish the talks soon and get a clear mandate to collect the data that would be more appropriate for Canadians through these two strategies.

Mr. O'Heron: The universities are working with Statistics Canada on the data strategies and working closely with others to provide the kind of data that is really required. They are identifying the policy issues and needs of stakeholders, so universities themselves can fill in the gaps that are maybe difficult to do at a pan-Canadian level. The institutions are working at providing common data. I can give you websites of where the common data exists in Canada already. I can show where universities are getting together, deciding on those definitions that are making it the most relevant information for students, especially in their regions where the highest demands will be.

I can pass you those websites and help you identify the real common data sets that are already valuable to students, parents and other policy members.

Senator Keon: It has been absolutely delightful listening to you. I wish we had more time.

I was very interested that the four of you talked about numbers and so forth, but no one talked about the crème de la crème: How do we produce the crème de la crème, like Cambridge, Oxford and UCLA? All my kids left Canada to go to university after their first degree, and I think they should have been able to get that in Canada. We have a huge university in Toronto, but it does not compare to Cambridge, does it, in the production of Nobel laureates? I want to know how we get there.

des autres pays, ou même plus, mais nous prenons du retard. Il faut se demander pourquoi et comment c'est possible. Je pense que votre question contribue à cette discussion.

M. de Broucker : J'aurais quelques choses à dire.

Oui, j'abonde certainement dans le sens du Dr Cappon en ce qui concerne la question de politique qui devrait guider la collecte des données.

Nous participons directement à un certain débat puisque nous discutons actuellement de deux stratégies de données. La première est le fruit du Conseil des statistiques canadiennes de l'éducation (CSCE), qui est un partenariat entre Statistique Canada et le Conseil des ministres de l'Éducation du Canada (CMEC). Dans le contexte des objectifs pour 2020 du Conseil des ministres, l'un des objectifs principaux est l'élaboration d'une stratégie de données qui répond aux buts qu'ils se sont donnés.

Nous discutons aussi d'une stratégie de données avec Ressources humaines et développement des compétences Canada (RHDCC). La stratégie de ce ministère vise principalement l'éducation postsecondaire et l'apprentissage des adultes, alors que celle du CMEC touche les quatre piliers du CMEC. L'élaboration des deux stratégies ne suit pas deux voies parallèles; certains membres du CSCE participent aux consultations de RHDCC.

Chez Statistique Canada, nous espérons conclure les discussions bientôt; nous voulons aussi obtenir un mandat précis pour recueillir les données d'une façon qui répondrait mieux aux besoins des Canadiens grâce aux deux stratégies.

M. O'Heron : Les universités collaborent avec Statistique Canada sur les stratégies de données et elles travaillent de près avec d'autres pour fournir le genre de données nécessaires. Elles établissent les questions de politique et les besoins des intervenants afin de combler les lacunes elles-mêmes dans les cas où il est difficile de le faire à l'échelle pancanadienne. Les établissements s'efforcent de fournir des données communes. Je peux vous donner les adresses des sites Web qui montrent les endroits au Canada où les données communes se trouvent déjà. Je peux aussi vous montrer les endroits où les universités s'unissent pour créer des définitions visant à rendre les données les plus pertinentes possibles pour les étudiants, surtout dans les régions où le nombre des demandes sera le plus élevé.

Je peux vous faire part de ces sites web et vous aider à déterminer quels ensembles de données communes sont déjà véritablement utiles pour les étudiants, les parents et les autres membres de la politique.

Le sénateur Keon : C'est un vrai plaisir de vous écouter. Domage que notre temps soit si limité.

J'ai trouvé très intéressant que vous parliez tous les quatre de données et de ce genre de choses, mais personne n'a parlé de la crème de la crème : comment faire pour arriver à un tel niveau, pour produire des établissements comme Cambridge, Oxford et UCLA? Chacun de mes enfants a quitté le Canada pour poursuivre ses études universitaires après avoir obtenu son premier diplôme, et je pense qu'ils auraient dû pouvoir continuer au Canada. L'Université de Toronto est immense,

In that context, what about the ratio of public- and private-sector funding? They are very intimately related. The Americans enjoy this huge amount of private-sector funding, as do the British and some of the European universities. I think it gives them a lot more flexibility.

Let us talk about research. As we go down the road, the big failure of research in Canada has been the non-participation of the public sector, right?

Therefore, I want you to tell us how we produce the crème de la crème? I do not want you to go back to the big five. I have been through that in the research thing. Tell us how we get there and then tell us what we should be advocating in the way of private-sector involvement, because, until we get there, we will not get the crème de la crème.

The Chair: Who wants to tackle that?

Dr. Cappon: In my mind, the two questions are related, but I will start with the public spending issue. The problem is we have done a vast survey on Canadian attitudes toward post-secondary education. According to Canadians, what really concerns them most about PSE is not research, or crème de la crème, but access. They want their kids to get into university, usually, but, if not university, college. They are worried about the cost and access. They are not so much worried about research.

However, because the private sector in Canada is so poor in conducting research, it leaves the public sector to pick up the slack. Mr. de Broucker can tell you that Canada is one of the largest spenders on public sector finance research in the OECD. That leaves us with a quandary. The public wants access but we are already spending huge amounts on research, particularly in universities now. Over the last 15 years, we have increased it enormously.

We are in the kind of economy that makes it doubtful in my mind that we will ever get the private sector to invest as it does in the OECD on average and certainly not as much in United States, which is almost twice as much per capita.

That relates to the public-private issue because, unless we remarkably increase funding to PSE to increase access, given that we already have a lot to do on the research side, I am not sure how to get out of that situation. Indeed, we are having trouble with access because of the ratio of students to faculty growing over time, because it is hard to keep up. It will either be a lot more public expenditure on PSE or more private expenditure, more of a call on students and families and others to pay for access to universities.

mais elle n'est pas comparable à Oxford, n'est-ce pas, sur le plan de la production de lauréats du Prix Nobel? Je veux savoir comment nous pouvons arriver à un tel résultat.

Dans le même contexte, qu'en est-il du rapport entre le secteur public et le secteur privé en ce qui concerne le financement? Les deux sont liés de près. Les Américains reçoivent des sommes énormes du secteur privé; il en est de même pour les Britanniques et pour certaines universités européennes. Je crois que cela leur donne beaucoup plus de flexibilité.

Parlons de la recherche. Avec le temps, nous voyons que le grand échec de la recherche au Canada est la non-participation du secteur public, n'est-ce pas?

Je veux donc que vous nous expliquiez comment produire la crème de la crème. Je ne veux pas que vous fassiez un retour sur les cinq grandes universités. J'ai touché la question dans le processus de la recherche. Dites-nous comment y arriver et puis ce que nous devrions recommander sur le plan de la participation du secteur privé, car nous n'obtiendrons pas la crème de la crème avant cela.

Le président : Qui veut répondre?

Dr Cappon : Selon moi, les deux questions sont liées, mais je vais commencer avec celle qui porte sur les dépenses publiques. Le problème, c'est que nous avons mené une enquête étendue sur l'attitude des Canadiens envers l'éducation postsecondaire. Ce qui les inquiète le plus à ce sujet, ce n'est pas la recherche, ou la crème de la crème, mais plutôt l'accessibilité. Ils veulent que leurs enfants soient acceptés à l'université, habituellement, ou, sinon, au collège. Ils s'inquiètent des coûts et de l'accès, et pas tellement de la recherche.

Toutefois, puisque la recherche n'est vraiment pas le point fort du secteur privé au Canada, c'est le secteur public qui doit combler les lacunes. M. de Broucker peut vous dire que le Canada est l'un des membres de l'OCDE dont le secteur public consacre le plus de fonds à la recherche en finance. Nous sommes pris dans un dilemme. Ce que le public veut, c'est l'accessibilité, mais nous consacrons déjà beaucoup de fonds à la recherche, surtout dans les universités actuellement. Nous avons beaucoup augmenté les investissements au cours des 15 dernières années.

En raison de la situation économique actuelle, je doute que nous réussissions à convaincre le secteur privé d'investir autant qu'il le fait en moyenne parmi les membres de l'OCDE, et surtout aux États-Unis, où la somme par habitant est presque deux fois plus élevée.

Ce point est lié à la question du secteur public et du secteur privé parce que, à moins d'augmenter nettement le financement de l'EPS dans le but d'accroître l'accès, étant donné que nous avons déjà beaucoup à faire sur le plan de la recherche, je ne suis pas certain de la manière dont nous pouvons nous sortir de là. En effet, l'accès pose problème en raison de l'augmentation avec le temps du rapport étudiants-professeurs; nous avons de la difficulté à nous adapter. Il faudra soit augmenter nettement les dépenses publiques, soit augmenter les dépenses privées — faire davantage appel aux étudiants, aux familles et à d'autres pour payer l'accès aux universités.

That is the kind of choice. It is one of reasons I want to have a national strategy. It would allow us to have those debates. That impacts on the issue quality because, if you want the kind of quality you are talking about, Nobel Prize quality or even slightly below that echelon, you are talking about second and third degrees, particularly doctoral degrees. Canada has been slow in increasing the number of doctoral seats. We have done fairly well at the masters level, driven largely perhaps by MBAs. Perhaps that is unfair.

Regardless, there has been an increase at the masters level but not so much in doctoral degrees compared to other countries. That will be a matter of money. Of course, second and third degrees — particularly third — are tied to research funding. It would require a massive increase if you want to be in that league. It cannot be directed to one particular discipline for the reason we were talking about before. So much is cross disciplinary. It will take money for humanities, social sciences and hard sciences in order to get there.

Mr. Davidson: It has been an eventful summer in the university community, reading the media. First, the best way of achieving that kind of global ambition is to pursue excellence at every step along the way. Every university president across the country will be prepared to compete on issues of excellence, and excellence exists in every part of this country.

The second part of the answer is that universities themselves are setting that kind of global ambition and they are making their own choices internally to get them to that world level.

Third, in certain areas, Canada is at that level and the challenge now is to grow that out into other areas. I would refer to our history as a country. For many years, we did not have that global ambition, and now we do. Based on the 15 years of significant investment, I believe there is a platform where Canada could reach those levels of global excellence.

It will require sustained public investments, ambition and focus. People will welcome focus on the question of excellence. However, they get frustrated when other factors come into play.

[Translation]

Senator Pépin: I am all for the cream of the crop, but I think my question will bring everyone back down to earth.

First, let me tell you that I support post-secondary education, university or otherwise. But the college participation rate has been on the decline since 2001. It is estimated that by 2015, the workforce will need more trade program graduates and

Voilà le genre de choix que nous avons. C'est une des raisons pour lesquelles je voudrais une stratégie nationale. Cela nous permettrait de débattre ces questions. De plus, cela a une incidence sur la qualité, car, si nous visons le genre de qualité dont vous parlez, celle qui permet de remporter le Prix Nobel ou même celle qui arrive à un échelon de moins, nous parlons de deuxièmes et de troisièmes diplômes, surtout de doctorats. Le Canada n'augmente que lentement le nombre de places dans les programmes de doctorat. Nous réussissons mieux avec la maîtrise, peut-être en grande partie grâce aux MBA. C'est peut-être injuste.

Il y a quand même eu une augmentation au niveau de la maîtrise, mais pas tellement au niveau du doctorat, comparativement à d'autres pays. C'est une question d'argent. Bien sûr, les deuxièmes et troisièmes diplômes — surtout les troisièmes — sont liés au financement de la recherche. Il faudrait une augmentation énorme pour nous placer sur le même pied, et il ne faudrait pas que cette augmentation soit affectée à une discipline en particulier, pour la raison dont nous avons parlé tout à l'heure. Les disciplines sont liées de si près entre elles. Pour y arriver, il faudra investir dans les lettres, les sciences sociales et les sciences exactes.

M. Davidson : À en croire les médias, la communauté universitaire a connu un été mouvementé. Premièrement, la meilleure façon de réaliser ce genre d'ambition d'envergure mondiale est de tenter d'atteindre l'excellence à toutes les étapes. Le président de chacune des universités du pays sera prêt à faire concurrence sur le plan de l'excellence, et l'excellence est présente partout au pays.

Deuxièmement, les universités ont elles-mêmes ce genre d'ambition d'envergure mondiale, et elles font leurs propres choix à l'interne pour la réaliser.

Troisièmement, le Canada a déjà atteint ce niveau dans certains domaines; maintenant, le défi est de réussir à faire de même dans d'autres. Pensons à notre histoire en tant que pays. Pendant de nombreuses années, nous ne nourrissions pas une telle ambition d'envergure mondiale, mais nous le faisons maintenant. Les 15 années d'investissements considérables me portent à croire que les bases ont été jetées pour que le Canada atteigne ces niveaux d'excellence à l'échelle mondiale.

Pour y arriver, il faudra de l'ambition, de la concentration et des investissements publics soutenus. Les gens aimeront que nous nous concentrons sur la question de l'excellence. Toutefois, ils se frustreront lorsque d'autres facteurs entrent en ligne de compte.

[Français]

Le sénateur Pépin : Je suis pour la crème de la crème, mais je pense que ma question va ramener tout le monde sur le plancher des vaches.

Laissez-moi d'abord vous dire que je suis en faveur des études postsecondaires, universitaires et autres. Toutefois, le taux de participation au collégial est en baisse depuis 2001. On prévoit que d'ici 2015, le marché du travail aura besoin de plus de

apprentices at the college level. The trend shows, however, that students are choosing university over college, which is all well and good.

How can we direct students to other types of programs in other areas of study? Given the very pressing need for trade program graduates that will be upon us by 2015, will Canada's economy suffer if we cannot satisfy that need? Will we have a problem? I am all for university education, but what do we do about the trades? Do we place enough value on them? We need them.

Mr. de Broucker: I would like to share a little anecdote on this issue, even though it falls a bit outside my role at Statistics Canada.

I was in Helsinki for an international meeting at the same time as the trade Olympics were taking place. It was absolutely incredible to see all those young people. This year, the event was held in Canada. Do you know how many medals Canada won? Did you hear about it? Do you know the winners' names? No. There were eight medals: three gold, three silver and two bronze. They were for the trades. We need to talk about them and use them.

In Calgary, the ministers got together and visited the exhibition. I hope they saw thousands of young people. I saw them in Helsinki. I did not go to Calgary. I helped with the preparations as a member of another organization. There is potential there.

Watch for those who won competitions, and invite them to speak. They are all over the country. Something needs to be done.

In Canada, if a lot of people go to college and university, it is because there are no opportunities at the end of high school or in the labour market, as compared with certain European countries. All the training is academic, and I believe we have a lot to think about in terms of finding ways to place just as much value on other types of post-secondary education.

Based on statistics that I did not provide, Canada is almost tied with the United States in terms of post-secondary graduates between 25 and 34 years of age without skilled employment. The proportion of post-secondary graduates 25 to 34 years of age with skilled employment is 64 per cent, which means that 36 per cent do not have skilled employment, practically the highest level among OECD countries.

We can conclude that Canada's labour market works in such a way that the appeal of post-secondary education is not universal.

Dr. Cappon: The first comment I want to make is that Canada has a social history defined by incredible achievements both at the individual and regional levels but it does not have any structured nationwide initiatives that can be used. That is the problem as I see it.

diplômés de programmes de métier, d'apprentis en provenance du collégial. Or, la tendance est que nos étudiants s'en vont vers des études universitaires, ce qui est très bien.

Comment pouvons-nous orienter les étudiants vers d'autres types de programmes et d'autres domaines d'étude? Comme il y aura une demande très pressante d'ici 2015 pour les diplômés de différents métiers, si nous ne les avons pas, est-ce que cela nuira à l'économie canadienne? Y aura-t-il un problème? Je suis en faveur des études universitaires, mais que fait-on avec les gens de métier? Est-ce suffisamment valorisé? On en a besoin.

M. de Broucker : J'aimerais raconter une anecdote à ce sujet même si c'est un peu en dehors de mon champ de Statistique Canada.

Lors d'une réunion internationale, j'étais à Helsinki au moment où il y a eu les compétitions olympiques des métiers. C'était absolument extraordinaire de voir tous ces jeunes. Cette année, cela a eu lieu au Canada. Savez-vous combien il y a eu de médaillés canadiens? Est-ce qu'on en a parlé? Connaissez-vous leur nom? Non. Il y en a huit, trois médaillés d'or, trois d'argent et deux de bronze. Ce sont les métiers. Il faudrait en parler et il faudrait les utiliser.

À Calgary, les ministres se sont réunis et ont visité l'exposition. J'espère qu'ils y ont vu des milliers de jeunes. J'en ai vu à Helsinki. Je ne suis pas allé à Calgary. J'ai aidé à la préparation alors que je faisais partie d'une autre organisation. Il y a un potentiel.

Soyez à l'écoute des gens qui ont remporté ces compétitions, invitez-les. Il y en a partout au pays. Il y a quelque chose à faire.

Au Canada, si beaucoup de gens vont au collège et à l'université, c'est parce qu'il n'y a pas de débouchés à la fin du secondaire et sur le marché du travail, comparé à certains pays européens. Toute la formation est académique et je crois qu'il y a matière à réflexion sur des moyens d'un postsecondaire aussi important.

Dans les statistiques que je n'ai pas fournies, le Canada est presque à égalité avec les États-Unis quant au nombre de jeunes diplômés postsecondaires âgés de 25 à 34 ans qui n'ont pas d'emploi qualifié. Parmi les 25-34 ans détenant un diplôme postsecondaire, 64 p. 100 ont un emploi qualifié, ce qui en laisse 36 p. 100 qui n'en ont pas, et c'est pratiquement la proportion la plus élevée des pays de l'OCDE.

On peut en conclure que dans le fonctionnement du marché du travail au Canada, il y a des éléments qui font que l'attrait du postsecondaire n'est pas universellement partagé.

Dr Cappon : La première remarque que j'aimerais faire, c'est que l'histoire sociale du Canada est remplie d'accomplissements remarquables sur le plan individuel et régional, mais n'a pas d'initiatives structurées au niveau national pour en profiter. C'est le problème que je perçois.

Furthermore, Patrice is right in saying that there is a problem in terms of matching jobs with training in Canada. Canadian community colleges are very strong. Often, when foreign visitors come here, they are much more interested in Canada's colleges than its universities.

As for what you said about directing students to universities versus colleges and polytechnic schools, unfortunately, we do not share the same views as Germany and Austria, where trades are accepted, valued and considered socially important.

But marketing efforts will not push students to attend colleges or polytechnic schools. On the contrary, parents would not react well to such a strategy, claiming that we were offering their children a less promising future.

The problem with trades in Canada has to do with apprenticeships. There are not enough spots. It is not a matter of convincing students to take up the trades or go to college. Employers simply do not offer students the spots they need.

We need a model similar to Norway's, where the state-run education system partners with industry to make enough spots available to students. There are practices that Canada could study.

[English]

Mr. O'Heron: As was pointed out, enrolments in apprentice programs have never been higher. There has been a huge increase in student demand for enrolment. Part of the problem is graduating from the programs. They are not getting the placements needed.

Businesses need trained staff and students are reacting to what they are hearing. They are going into the programs in reaction to demands in the labour market.

Since 1990, we have grown from 1.9 million jobs for university graduates to 4.1 million now. This is huge growth. Students are reacting and the institutions are reacting by providing the spaces for those students. Students are very responsive and the institutions are very responsive.

What we have to ensure is that students coming out of high school or not coming out of high school are actually going on. It is not one or the other; it is all of those options and they are much higher than they were a decade ago.

Senator Callbeck: Dr. Cappon talked about a national strategy and outlined three characteristics that should be in that strategy. No doubt you have put a lot of thought into this. Who do you feel should be taking the lead on this and how should it be developed?

De plus, Patrice a raison de dire qu'il y a un problème sur le plan de l'arrimage des emplois et de la formation au Canada. Les collèges communautaires au Canada sont très forts. Souvent, lorsque je reçois des visites de gens de l'étranger, ce sont les collèges qui les intéressent, beaucoup plus que les universités canadiennes.

Sur la question de l'orientation que vous soulevez par rapport aux universités versus les collèges ou les polytechniques, malheureusement nous n'avons pas la culture allemande ou autrichienne selon laquelle le métier est perçu comme étant un travail social important, remarquable et accepté.

Mais ce n'est pas le marketing qui poussera les étudiants à se diriger vers les collèges ou les polytechniques. Au contraire, les parents vont mal réagir par rapport à cela parce qu'ils vont dire que nous réservons à leurs enfants un avenir moins intéressant.

Le problème en ce qui concerne les métiers au Canada se situe au niveau des apprentis. Il n'y a pas suffisamment de places. Ce n'est pas une question de convaincre les élèves d'apprendre des métiers ou d'aller au collège. C'est tout simplement parce que les employeurs n'offrent pas ces places aux étudiants.

Ce qu'il nous faut, ce sont des modèles comme en Norvège, où il y a un partenariat entre l'industrie et le système de l'éducation de l'État pour que les places soient disponibles et suffisantes afin que les gens puissent en profiter. Il y a donc des façons de faire que le Canada pourrait explorer.

[Traduction]

M. O'Heron : Comme quelqu'un l'a souligné, il n'y a jamais eu autant d'inscriptions aux programmes d'apprentissage. La demande des étudiants visant ce genre de programmes a augmenté énormément. Toutefois, une partie du problème est d'obtenir le diplôme. Les étudiants n'obtiennent pas les placements dont ils ont besoin.

Les entreprises ont besoin de personnel qualifié et les étudiants réagissent à ce qu'ils entendent. Ils s'inscrivent aux programmes en tenant compte de la demande du marché du travail.

Depuis 1990, le nombre d'emplois destinés aux diplômés universitaires est passé de 1,9 à 4,1 millions, ce qui représente une augmentation énorme. Les étudiants agissent en conséquence et les établissements également, en offrant des places aux étudiants. Les étudiants et les établissements sont à l'écoute et s'adaptent très bien à la demande.

Nous devons nous assurer que les étudiants, qu'ils sortent ou non de l'école secondaire, poursuivent leurs études. Il ne s'agit pas de valoriser une option plus que l'autre, mais bien toutes les options, qui sont d'ailleurs supérieures à ce qu'elles étaient il y a dix ans.

Le sénateur Callbeck : Le Dr Cappon a parlé d'une stratégie nationale et a énoncé trois caractéristiques qu'elle devrait comprendre. Vous avez sans aucun doute réfléchi longuement sur le sujet. Selon vous, qui devrait en prendre l'initiative et comment cette stratégie devrait-elle être élaborée?

Dr. Cappon: We are always reticent to say who should be taking the lead because we do not develop policy, as such. We understand that someone must be the lead. It must involve the provinces, territories, the federal government, institutions and their representatives.

We have gone out on a limb to say what the eight main goals of post-secondary education in Canada should be. We have also outlined in our report from 2007 the seven first benchmarks that Canadian PSE could adopt. We have gone that far.

On the mechanics, the intergovernmental aspect will be important. As I said before, it does not depend on constitutional change because Europe has done it.

Senator Callbeck: You do not have an opinion on whether it should be the federal government, the Council of the Federation or who should head this initiative?

Dr Cappon: As we have said in our reports, several different candidates are possibilities. It might be one or all of those working together. All will have to be involved, so we are not specifying who it should be. We hope that someone will take up the challenge.

Senator Callbeck: Mr. Davidson, I do not want to put you on the spot, but —

Mr. Davidson: I am here to serve.

Senator Callbeck: I want to ask how your association feel. Is a national strategy a top priority?

Mr. Davidson: There is room to have this kind of reflection. It needs to be a structured reflection. What the Senate committee is doing helps lay the groundwork for that kind of structured discussion.

As one new in this role, I can see manifest small-p- and large-P-politics in this terrain. We need to retire and look for a strategy that respects the constitutional realities, but moves us forward in a global game.

Senator Callbeck: Who will take the initiative? No opinions?

Mr. Davidson: Some would say that a certain number of university presidents launched the ball in *Maclean's* magazine this summer in calling for a federal-provincial conference on the issue. That is not the view of our association. It is a provocative idea. Maybe it is time to reflect on that kind of outcome after the Senate committee has completed its review. These things take time, but leadership can emerge.

Senator Callbeck: Do all universities belong to your association?

Mr. Davidson: We represent 94 universities from coast to coast, including degree-granting colleges. It is a much sought after membership. Because there is no formal accreditation system in Canada, many people see membership in the association as de

Dr Cappon : Nous sommes toujours réticents à dire qui devrait prendre l'initiative, car nous n'élaborons pas de politiques en tant que telles. Nous sommes conscients que quelqu'un doit prendre les rênes. Les provinces, les territoires, le gouvernement fédéral, les établissements et leurs représentants doivent tous intervenir.

Nous avons pris des risques en énonçant ce que devraient être les huit objectifs principaux de l'éducation postsecondaire au Canada. De plus, nous avons présenté dans notre rapport de 2007 les sept premiers critères qui pourraient être adoptés par l'EPS au Canada. Nous sommes allés jusque-là.

Concernant les détails pratiques, l'aspect intergouvernemental sera important. Comme je l'ai déjà dit, aucun changement constitutionnel n'est nécessaire puisque l'Europe l'a fait.

Le sénateur Callbeck : N'avez-vous pas une opinion concernant l'organisme qui devrait en prendre l'initiative : le gouvernement fédéral, le Conseil de la fédération, ou un autre?

Dr Cappon : Comme nous l'avons mentionné dans nos rapports, plusieurs acteurs différents peuvent le faire. Il pourrait s'agir d'un seul ou de tous ensemble. Comme chacun aura nécessairement un rôle à jouer, nous ne précisons pas lequel devrait le faire. Nous espérons que quelqu'un prendra les commandes.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Davidson, je ne veux pas vous mettre sur la sellette, mais...

M. Davidson : Je suis venu ici pour répondre à vos questions.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais connaître l'opinion de votre association. Une stratégie nationale est-elle une priorité absolue?

M. Davidson : Il est possible d'avoir des discussions à ce sujet, mais il faut qu'elles soient structurées. Ce que le comité sénatorial fait présentement prépare le terrain pour ce genre de discussion.

Je suis nouveau dans ce rôle et je peux voir de la politique avec un petit p et de la politique avec un grand P à l'oeuvre. Nous avons besoin de prendre du recul et de chercher une stratégie qui respecte les réalités constitutionnelles tout en nous faisant progresser vers un objectif global.

Le sénateur Callbeck : Vous n'avez aucune idée à propos de qui prendra l'initiative?

M. Davidson : Certains diraient qu'un certain nombre de recteurs ont lancé le débat dans la revue *Maclean's* cet été en réclamant une conférence fédérale-provinciale sur le sujet. Notre association n'est pas de cet avis. C'est une idée provocatrice. Il sera peut-être temps de réfléchir à ce genre de mesure après que le comité sénatorial aura terminé son étude. Ces choses prennent du temps, mais un leader peut apparaître.

Le sénateur Callbeck : Les universités font-elles toutes partie de votre association?

M. Davidson : Nous représentons 94 universités du nord au sud et d'est en ouest, y compris des collèges qui décernent des diplômes. L'adhésion à notre association est très sollicitée. Puisqu'il n'y a pas de système d'accréditation officiel au

facto accreditation. In recent years, we have had a number of newer and smaller institutions seek membership. The process is a careful one of peer review before new members are welcomed.

We could say that we speak for the known universe of universities in Canada, but new institutions are emerging all the time. They are welcome to join our membership if they meet our criteria and standard.

The Chair: On the issue of who should start this, have any of your organizations made any representation to the Council of the Federation on this issue?

Dr. Cappon: We have not. I had contact with the Council of the Federation when I was at CMEC, but not through CCL.

I think this could be done incrementally if we can get people to cooperate on several of these issues such as a data strategy and cooperating on a national quality assurance strategy, which other countries have. You can build from that.

You do not need a complete national agenda or system to begin. The best way to begin is to start somewhere. Starting with one particular, and I acknowledge fairly vast, issue like a data strategy, probably would be enough to bring people together and create the momentum that is required.

Senator Callbeck: Mr. Davidson, you spoke about doing more on an international level, and I certainly agree with you. Do you have any ideas as to who should take the initiative? Is it the federal government?

Mr. Davidson: I believe strongly the federal government should play the leadership role. I say that for a couple of reasons. Thinking of who we are trying to market to, they think of Canada first, then they think of a part of the country and then of the institution they might want to come to.

We need an overarching federal strategy and federal funds. The Government of Australia commits \$25 million a year; the U.K. has committed a similar sum over many years, in addition to the work of the British Council, which plays that role.

There are the international models to look for. It requires investment, the coordination of education attachés or trade officials in post, and the work of Citizenship and Immigration officials in post to make this work together.

Canada, un grand nombre de personnes perçoivent l'adhésion à notre association comme une accréditation de facto. Au cours des dernières années, un certain nombre de petits établissements récents ont demandé à devenir membres. Notre association applique un processus d'adhésion minutieux qui comprend un examen par les pairs avant d'accueillir un nouveau membre dans ses rangs.

Nous pourrions dire que nous parlons au nom de l'univers connu des universités canadiennes, mais de nouveaux établissements se créent tout le temps. Ils sont les bienvenus dans notre association s'ils répondent à nos critères et à nos normes.

Le président : Au sujet de la question de savoir qui devrait prendre l'initiative, l'un de vos organismes n'a-t-il pas présenté ses observations au Conseil de la fédération?

Dr Cappon : Non, nous ne l'avons pas fait. J'ai communiqué avec le Conseil de la fédération lorsque j'étais au CMEC, mais non par l'entremise du CCA.

Je crois que cela pourrait se faire progressivement si nous réussissons à faire coopérer les gens sur plusieurs questions comme celle d'une stratégie de collecte de données et celle d'une stratégie nationale d'assurance de la qualité que d'autres pays ont adoptées. C'est un point de départ.

Il n'est pas nécessaire de mettre en oeuvre un programme national ou un système national complet pour pouvoir commencer. La meilleure façon de faire est de commencer quelque part. Il serait probablement suffisant de commencer par une question spécifique et, je le reconnais, assez vaste, comme celle de la stratégie de collecte de données, pour rassembler les gens et créer les circonstances favorables.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Davidson, vous avez parlé d'en faire davantage sur la scène internationale. Je suis certainement d'accord avec vous. Qui devrait prendre l'initiative selon vous? Serait-ce le gouvernement fédéral?

M. Davidson : Je crois fortement que le gouvernement fédéral devrait jouer le rôle de chef de file, et ce, pour deux ou trois raisons. Pour ce qui est de la clientèle que nous voulons joindre, il faut faire en sorte que cette clientèle pense tout d'abord au Canada, puis à une région du pays et enfin à l'établissement où elle pourrait vouloir venir.

Nous avons besoin d'une stratégie fédérale globale et de fonds fédéraux. Le gouvernement de l'Australie y consacre 25 millions de dollars par année. Le Royaume-Uni y a quant à lui consacré une somme similaire durant de nombreuses années, sans compter le travail effectué par le British Council qui joue ce rôle.

Nous devons étudier les modèles internationaux. Pour réussir, il faut des investissements, la coordination des attachés de l'éducation ou des délégués commerciaux en poste ainsi que le travail des représentants du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration.

Together with a number of stakeholders, we are advancing this year in our pre-budget submission the need to move forward. We can work as stakeholders who can support that process, but it will require some federal support.

Senator Ogilvie: It is a fascinating subject, and one of great interest to us all. I have appreciated your comments and observations.

I would like to make two or three quick observations and then ask a specific question.

There is no doubt that the best of our best are as good as or better than they have ever been. I think the international competitions in a number of areas show that. I suspect we would not like the answers we would get if we drilled down very far and looked comparatively. That gets to the issue that underlies what we are looking at.

Second, I would note that historically, over the last 30- 40 years, — Canadian society largely devalued technical and vocational training. I think that has substantially led to the issues we have today, even in a world that has changed substantially and where those training aspects are critically used.

I had the opportunity to be part of a benchmarking exercise of European vocational program a few years ago. There is an enormous and dramatic difference between how we and they approach those issues and deal with the issue of transfer of credits. That is a result of having a highly indicator-based, vocational kind of training that leads to quality evaluation capabilities.

On the issue of whether we have a system or not of PSE, it is one which your member institutions will argue vigorously that we do not, that they are all independent. However, in fact, if we look at the number of magnificent universities we have in this country, they are all different but they are part of a system. It may well be that we might internally look at the kinds of questions of developing a national kind of system. I would argue that your association has a role to play in that.

On the issue of students going on to PSE and the drop in participation rates over time, my personal experience is that the number of students leaving high school with the qualifications to enter university, particularly in the significant demand programs, has been declining. It is particularly dramatic among males.

Over a period of time, I did a personal survey in a certain part of the country and observed that the number of males graduating with the qualifications to get into university — meaning an honours leaving certificate or something of that type — constituted, in some cases, as little as 10 per cent of the graduating class. If you look at the composition of university entrance classes, over the last 20 years it has gone from 60 per cent male to 60 per cent female.

Ensemble, avec l'aide d'un certain nombre de partenaires, nous défendons cette année dans notre proposition prébudgétaire le besoin d'aller de l'avant. Nous pouvons travailler en partenaires qui appuient le processus, mais l'aide du fédéral est nécessaire.

Le sénateur Ogilvie : C'est un sujet fascinant et digne d'intérêt pour nous tous. J'ai apprécié vos commentaires et vos observations.

J'aimerais faire rapidement deux ou trois observations et ensuite vous poser une question précise.

Premièrement, il n'y a aucun doute que la crème de la crème est aussi bonne ou encore meilleure qu'elle n'a jamais été. Je crois que les compétitions internationales dans un certain nombre de domaines le montrent. Nous n'aimerions probablement pas les réponses que nous obtiendrions si nous creusions beaucoup plus en profondeur et si nous faisons des comparaisons. Voilà qui nous mène à la question à l'origine de ce sur quoi nous nous penchons.

Deuxièmement, je veux signaler qu'au cours des 30 ou 40 dernières années, la société canadienne a beaucoup dévalorisé la formation technique et professionnelle. Je crois que c'est ce qui a mené dans une large part aux problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui, et ce, même dans un monde qui a changé considérablement et dans lequel ce type de formation est essentiel.

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de participer à un exercice d'analyse comparative dans le cadre d'un programme européen de formation professionnelle. Il y a une énorme différence entre notre propre façon d'aborder ces questions et de faire face à la question du transfert de crédits et la leur. Cette situation est attribuable au fait que la formation professionnelle est très axée sur des indicateurs et qu'elle mène à des moyens d'évaluation de qualité.

Au sujet de la question de savoir si nous avons un réseau d'EPS ou non, vos établissements membres répondront avec vigueur qu'il n'y en a pas et qu'ils sont tous indépendants. Cependant, si nous comptons le nombre d'universités remarquables que notre pays compte, nous pouvons constater que bien qu'elles soient toutes différentes, elles font toutes partie d'un réseau. Nous pourrions peut-être envisager la création d'un réseau national. Je dirais que votre association a un rôle à jouer à ce sujet.

Quant à la poursuite des études au niveau postsecondaire et à la diminution des taux de participation avec le temps, mon expérience personnelle m'enseigne que le nombre d'élèves qui quittent l'école secondaire avec les qualifications requises pour être admis à l'université, surtout dans les programmes où la demande est très forte, diminue. C'est particulièrement dramatique chez les garçons.

Pendant un certain temps, j'ai fait un sondage dans une partie du pays et j'ai observé que le nombre de garçons diplômés ayant les qualifications requises pour être admis à l'université, c'est-à-dire un diplôme avec mention ou quelque chose du genre, constituait dans certains cas aussi peu que 10 p. 100 de la cohorte de diplômés. En revanche, la composition des classes d'entrée à l'université est passée de 60 p. 100 de garçons il y a 20 ans à 60 p. 100 de filles aujourd'hui.

There are substantial issues in the K-12 system, and the motivation of students. It is not just an access issue based on money or anything else. There are other substantial issues.

My question comes to two things. I appreciated the observations with regard to developing a national strategy. I would suggest that the volley that the Big Five threw could be picked up within the research community in the universities, which largely control the research grants and the award of grants within our country, and actually lead themselves in developing a national strategy.

With regard to those overall issues, I know we have a lot of data on the programs that students choose. Have we done a comparison across the countries we are comparing in your tables? For example, have we taken the 10 largest enrolment programs at the undergraduate level in universities within each of those countries and compared them? Are there any significant differences in the programs that students enter in large numbers?

That goes to an issue of either quality or lack of quality standards within academic programs. Have we done that kind of comparison?

Mr. de Broucker: Unfortunately, at the international level, we have to aggregate the data a little too much to see huge differences. That said, I can give some information with respect to what Dr. Cappon said about fewer Canadians going into engineering. At that level, if you disaggregate to about 10 major areas, we definitely can give you some data.

Senator Ogilvie: Engineering will not be a large enrolment program, relative to the large enrolment programs in a university.

Mr. de Broucker: Not in Canada; but in some other countries, it is.

Senator Ogilvie: That is right, not in Canada. If we had the numbers, I think it would show some startling comparisons of the type that you have just indicated that are important with regard to a national strategy.

Mr. O'Heron: You also need to match the demand for engineers in our economy and society. How many engineering jobs are there in our economy, compared to other countries?

Again, students are quite responsive to the demands in the labour force and the institutions are responsive to the students. You have to look at the economic structure as well, and you see very different things.

You mentioned that there are 40,000 engineers in India a month. There was huge demand for engineers in that country — or there was the last time we were looking at that kind of data. The biggest unemployment rates were for engineers from India. Why? Because of the huge range in quality of the program. Many

Il y a des problèmes de fond de la maternelle à la fin du secondaire et des problèmes de motivation chez les élèves. Ce n'est pas qu'une question d'accès qui s'explique par l'argent. Il y a d'autres problèmes de fond.

Ma question porte sur deux choses. J'ai bien aimé les observations que vous avez faites sur l'élaboration d'une stratégie nationale. Je dirais que l'idée que les cinq grandes universités ont lancée pourrait être reprise par les chercheurs universitaires, puisque ce sont surtout eux qui profitent le plus des bourses de recherche au pays et qui les accordent. Ils pourraient se donner pour objectif de concevoir une stratégie nationale.

Concernant tous ces enjeux généraux, je sais que nous disposons de beaucoup de données sur les programmes que choisissent les étudiants. Avons-nous établi des comparaisons avec les autres pays qui figurent dans vos tableaux? Par exemple, avons-nous pris les dix programmes les plus populaires au premier cycle universitaire dans chacun de ces pays pour les comparer? Y a-t-il des différences importantes dans les programmes qui sont les plus populaires chez les étudiants?

Cela pourrait témoigner de la qualité ou de la médiocrité de certains programmes universitaires. Avons-nous fait ce type de comparaison?

M. de Broucker : Malheureusement, à l'échelle internationale, il faudrait colliger trop de données pour constater de grandes différences. Cela dit, je peux vous parler du déclin dans le nombre de Canadiens qui entrent en génie, dont vous a parlé M. Cappon. À ce chapitre, si on se limite à environ dix disciplines principales, nous pourrions sûrement vous fournir des données.

Le sénateur Ogilvie : Le génie n'attire pas autant d'étudiants que les programmes universitaires les plus populaires.

M. de Broucker : Pas au Canada, mais dans d'autres pays, oui.

Le sénateur Ogilvie : Justement, pas au Canada. Si nous avions des chiffres, je pense que nous pourrions établir des comparaisons assez frappantes comme celle que vous venez de souligner et qui serait importante dans l'élaboration d'une stratégie nationale.

M. O'Heron : Il faut aussi répondre à la demande d'ingénieurs dans notre économie et notre société. Combien y a-t-il d'emplois d'ingénieur dans notre économie et combien y en a-t-il dans ces autres pays?

Encore une fois, les étudiants font beaucoup de choix en fonction de la demande sur le marché du travail, et les institutions répondent à la demande des étudiants. Il faut également analyser la structure économique du pays, on peut constater des différences très marquées.

Vous avez mentionné qu'il y avait 40 000 nouveaux ingénieurs par mois en Inde. La demande en ingénieurs était énorme dans ce pays, à tout le moins quand nous avons examiné ces données. L'Inde était pourtant le pays où le taux de chômage chez les ingénieurs était le plus élevé. Pourquoi? À cause de la grande

of the engineers are getting degrees that are not valued degrees. It is not just numbers; it is a matching up of a whole host of things.

Senator Ogilvie: I do not want to belabour that but we cannot leave that comment in isolation. If you look at our largest programs, you will find a similar issue. That is why I asked the question. I do not want to get into that.

Dr. Cappon: On both of the questions, the reason the European Union gives science and engineering graduates as one of its benchmarks is because it considers it to be a salient point in terms of the competitiveness of the European economic space and PC space.

We cite a study in our 2007 report of 11 OECD countries, showing that Canada ranked 10th in science and engineering degrees among 11, so there is a huge difference. There are significant differences in what we take up.

With respect to the issue of the gender gap, which is important to mention, our last data — and I think the gap is probably larger than this now — show that 61 per cent of graduates from university are women. We are talking about a huge change in less than a generation. The question is what is happening to the men and what is happening to that human and social capital, especially when they cannot get into apprenticeships because there are no apprenticeship positions for them?

There is an enormous sociological challenge going on here and we are almost unaware of it, probably because of a kind of reverse political correctness whereby we are not allowed to talk about males when they are failing. We need to pay some attention to this issue.

The Chair: We have reached the time to terminate our meeting unfortunately, because it has been a good meeting and a good start to the examination of post-secondary education in Canada. Thank you very much again to all four of you for participating with us, and thank you, colleagues.

We are going to have the second round on this subject tomorrow. Next week, we will be not meeting; but the week after we will be on Bill C-6 and also the city subcommittee. It will be the first meeting of Bill C-6. I am not sure how many meetings it will take; I have to look at the list.

Senator Segal: At least 20 or 30 on Bill C-6.

The Chair: That is it for now. The meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

diversité dans la qualité des programmes. Beaucoup d'ingénieurs acquièrent des diplômes qui ne sont pas reconnus. Ce n'est pas qu'une question de chiffres, il faut tenir compte de toutes sortes de facteurs interreliés.

Le sénateur Ogilvie : Je ne veux pas m'étendre sur le sujet, mais nous ne pouvons pas prendre cette observation isolément. Regardons un peu nos programmes les plus populaires et nous allons constater le même genre de problème. C'est pourquoi j'ai posé la question. Je ne veux toutefois pas m'aventurer davantage sur ce terrain.

Dr Cappon : Pour répondre à ces deux questions, je précise que si l'Union européenne prend comme point de repère le nombre de diplômés en science et en génie, c'est qu'elle considère qu'il s'agit d'un aspect fondamental de la concurrence dans l'espace économique européen et à l'ère de l'informatique.

Dans notre rapport de 2007, nous citons une étude portant sur 11 pays de l'OCDE, qui place le Canada au 10^e rang sur 11 pour les diplômés en science et en génie, ce qui est assez frappant. Il y a des différences importantes entre les pays.

Pour ce qui est de l'écart entre les garçons et les filles, qu'il importe de souligner, nos données les plus récentes montrent que 61 p. 100 des diplômés des universités sont des femmes, et cet écart a probablement encore augmenté. C'est un changement énorme qui s'est opéré en moins d'une génération. Il y a lieu de nous demander ce qui arrive à nos hommes et ce qui arrive de notre capital humain et social, surtout que les jeunes ne peuvent pas faire de stages puisqu'il n'y a pas de stages à leur disposition.

Il y a là un immense défi sociologique, et nous en sommes presque inconscients, probablement à cause d'une espèce de rectitude politique qui nous empêche de parler des hommes quand ils échouent. Il faut prêter attention à ce problème.

Le président : Malheureusement, l'heure est venue de mettre un terme à notre réunion; c'est malheureux parce qu'elle est très enrichissante et donne un bon coup d'envoi à notre étude sur l'éducation postsecondaire au Canada. Je vous remercie infiniment tous les quatre d'avoir participé à nos discussions. Je vous remercie aussi, chers collègues.

Nous allons tenir notre deuxième séance sur le sujet demain. La semaine prochaine, il n'y aura pas de réunion du comité, mais la semaine d'après, nous allons nous pencher sur le projet de loi C-6. Il y aura aussi une rencontre du Sous-comité sur les villes. Ce sera notre première réunion sur le projet de loi C-6. Je ne sais pas encore combien de réunions il nous faudra pour la mener à bien, je vais devoir jeter un coup d'œil à la liste.

Le sénateur Segal : Au moins 20 ou 30 sur le projet de loi C-6.

Le président : C'est tout pour aujourd'hui. La séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, October 8, 2009

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:46 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today is our second meeting on post-secondary education in Canada. The topic for today is entitled: A portrait of who attends PSE in Canada and who does not; the determinants of post-secondary participation.

I welcome Senator Dawson, who is substituting for Senator Munson. Everyone else is a regular member.

Each witness has a deck. We received the decks recently and they have not been translated. They are not on the table, but if senators wish, we could use them as a guide. The rule is that we are supposed to have the material in both official languages, but we will not have it in both languages by the end of the meeting.

Senator Segal: My preference would be that if it is not in our two official languages, it should not be on the table.

The Chair: Does anyone disagree with that? Okay, we will leave it at that.

We have three witnesses today from Statistics Canada. We have Marc Frenette, from the Social Analysis Division. He is a research economist with that division at Statistics Canada. He has published several articles in peer-reviewed, academic journals in Canada, the United States and Europe. His work in education is focused primarily on post-secondary access, with particular emphasis on its many potential barriers. Obviously, this is very apropos to our subject.

Richard E. Mueller has written and spoken widely on the state of post-secondary education in Canada. He is also from Statistics Canada by way of Lethbridge University.

We also welcome Ross Finnie, who has been an associate professor in the Graduate School of Public and International Affairs at the University of Ottawa since 2007. His current research interests include various topics in labour, post-secondary education and public economics, all with an applied and/or policy focus.

There is also a book in which all three witnesses are involved; committee members will have some reading material for next week's break week.

OTTAWA, le jeudi 8 octobre 2009

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 46 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Le président : Nous entamons la deuxième réunion sur l'éducation postsecondaire au Canada. Le sujet à l'ordre du jour d'aujourd'hui est le suivant : portrait des étudiants qui poursuivent des études postsecondaires et de ceux qui abandonnent leurs études : les facteurs propices aux études postsecondaires.

Je souhaite la bienvenue au sénateur Dawson, qui remplace le sénateur Munson. Les autres sénateurs sont des membres en titre du comité.

Les témoins ont tous préparé un exposé. Nous les avons reçus tout récemment, de sorte qu'ils n'ont été ni traduits ni déposés. Toutefois, nous pouvons, si vous êtes d'accord, les utiliser à titre de guide. La règle veut que les exposés soient présentés dans les deux langues officielles. Il sera impossible de les faire traduire d'ici la fin de la réunion.

Le sénateur Segal : J'estime qu'ils ne devraient pas être déposés s'ils ne sont pas traduits.

Le président : Êtes-vous tous du même avis? Nous allons nous en tenir à cela.

Nous accueillons aujourd'hui trois représentants de Statistique Canada : Marc Frenette, économiste chargé de recherches auprès de la Division de l'analyse sociale de Statistique Canada. M. Frenette a publié divers articles dans des publications revues par des comités de lecture au Canada, aux États-Unis et en Europe. Il s'intéresse de près à la question de l'accès aux études postsecondaires, et notamment aux nombreux obstacles qui pourraient nuire à celui-ci, un sujet qui cadre bien avec notre étude.

Richard E. Mueller a écrit des articles et prononcé de nombreux discours sur l'état de l'éducation postsecondaire au Canada. Il enseigne également à l'Université de Lethbridge.

Ross Finnie est professeur agrégé à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales, à l'Université d'Ottawa, depuis 2007. Ses travaux de recherche portent sur divers sujets, dont le milieu de travail, l'éducation postsecondaire et l'économie du secteur public, sujets qu'il aborde dans leur dimension appliquée ou stratégique.

Les témoins ont également participé, ensemble, à la rédaction d'un ouvrage. Les membres du comité auront donc beaucoup de lecture à faire la semaine prochaine, alors que nous ferons relâche.

Marc Frenette, Analyst, Social Analysis Division, Statistics Canada: Thank you, Mr. Chair, and thank you to the committee for inviting us to speak on post-secondary access. I will be discussing the financial dimensions of PSE access in Canada and my colleague Mr. Mueller will discuss other dimensions. Mr. Finnie will then have his own wrap-up of various issues as well.

What do we know about the financial dimensions of post-secondary access? We know that university attendance rises with parental income. If we take a sample of recent high school graduates and we divide them into four income classes, top, bottom, and then the two middle classes, we find that those at the very top, based on their parental income, have a 50 per cent chance of going to university.

If we look at those at the very bottom income class, only about 31 per cent of them attend university within two years of graduating high school. It might be tempting to conclude that the reason why low-income youth are less likely to go to university is because they cannot secure enough finances to pay their way through university. However, after careful study of that issue it was found that financial constraint was not the main reason for the gap in university attendance between those at the top and those at the bottom of the income list.

In that study, students were asked if their financial situation prevented them from attending university. Although some students did say that was the case — it was a small number, about 10 per cent for the entire sample. Once we studied this carefully, only 12 per cent of the university access gap between those at the top of the income distribution and those at the bottom was related to the fact that those at the bottom faced more financial constraints than those at the top. This is based on student responses.

In contrast, 76 per cent of that gap was actually related to the fact that lower income youth had lower academic performance than those in the top of the income distribution, and they had less educated parents than those at the top of the income distribution for obvious reasons. Those two have been shown to be strong correlates of university attendance, a topic on which my colleagues will expand. They are also students who have had lower expectations placed on them by their parents. Financial constraint is a factor but not the main factor behind that gap.

Does money matter for university access? This study showed that money does not prevent most students from attending university in the sense of securing their finances, again according to students. However, there are three important caveats to keep in mind.

Marc Frenette, analyst, Division de l'analyse sociale, Statistique Canada : Merci, monsieur le président, et merci au comité de nous avoir invités à exposer nos vues sur l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada. Je vais m'attaquer aux dimensions financières de la problématique, tandis que mon collègue, M. Mueller, va en aborder d'autres. M. Finnie va vous entretenir, pour terminer, de questions diverses.

Quels sont les facteurs financiers qui influencent l'accès à l'enseignement postsecondaire? Nous savons que le taux de fréquentation universitaire augmente avec le revenu des parents. Si nous prenons un échantillon de récents diplômés du secondaire et que nous répartissons ceux-ci en quatre groupes de revenu, soit un quartile supérieur, un quartile inférieur et deux quartiles médians, nous constatons que 50 p. 100 des jeunes dont les parents se situent dans le quartile supérieur sont susceptibles de fréquenter l'université.

Pour ce qui est des jeunes appartenant au dernier quartile, seulement 31 p. 100 environ vont s'inscrire à l'université dans les deux ans qui suivent l'obtention de leur diplôme d'études secondaires. Il serait tentant de conclure que les jeunes à faible revenu sont moins susceptibles de fréquenter l'université parce qu'ils ne peuvent obtenir l'aide financière dont ils ont besoin pour payer leurs études. Or, une analyse approfondie de la question révèle que l'écart entre le taux de fréquentation universitaire des jeunes du quartile supérieur de revenu et celui des jeunes du quartile inférieur de revenu n'est pas principalement attribuable aux contraintes financières.

Nous avons demandé aux étudiants si leur situation financière les empêchait de fréquenter l'université. Certains étudiants ont répondu dans l'affirmative — un petit pourcentage, soit environ 10 p. 100 de l'échantillon. Toutefois, une recherche plus poussée montre que l'écart entre les taux de fréquentation universitaire des étudiants à revenu élevé par rapport aux moins nantis n'est que de 12 p. 100. Il s'explique par le fait que les étudiants du dernier quartile doivent composer avec un plus grand nombre de contraintes financières. Cette constatation découle des réponses fournies par les étudiants.

En revanche, 76 p. 100 de l'écart est lié au fait que les jeunes du quartile inférieur affichent un rendement scolaire plus faible et ont des parents moins scolarisés, et ce, pour des raisons bien évidentes, que les étudiants du quartile supérieur. Ces deux facteurs influencent grandement la participation aux études universitaires, un sujet sur lequel vont s'étendre mes collègues. Autre point : les attentes des parents à l'égard de ces étudiants sont moins élevées. Donc, les contraintes financières ne sont qu'un facteur parmi d'autres.

Est-ce que l'argent influence l'accès aux études universitaires? Notre étude démontre que l'argent n'empêche pas la plupart des jeunes de fréquenter l'université, ou encore d'obtenir des fonds pour le faire, encore une fois selon les étudiants. Toutefois, trois mises en garde s'imposent.

First, while most students were not prevented from going to university because of their financial situation, some groups of students may have been prevented from doing so. This issue was not studied in that particular paper; it is something we could look at in the near future.

Second, these findings are conditional on the state of the world as it stands today: That is, the level of financial support available to students, from their parents and government or non-government sources. However, if we reduce student aid — and this is based on studies from the U.S. and Europe — that may introduce new credit constraints that were not previously there. Susan Dynarski in the U.S. has linked student aid to university attendance; that is, changes to the level of student aid available to students. Similar studies in Europe have found similar results, although smaller effects in Europe compared to the U.S.

A third caveat is that academic performance may depend on money. We do not have strong evidence of this in Canada, unfortunately, but we know from the Canadian Council on Learning that household income is the strongest predictor for hiring a tutor in Canada. It is possible that the extra money that the higher-income parents have will actually help bolster academic performance in the early years for those children.

How do we compare to the U.S. on this dimension of university access by parental income? If we repeat the exercise, grouping students into four income classes, we find that the university access gap across the income distribution is narrow in Canada compared to the U.S. The reasons for that gap are not well understood, although a U.S. study suggested that, while student aid is widely available in the U.S. in terms of the total amount available, the systems are complex. There is a real possibility that many students are not aware of the amount of aid available to them, as suggested by those authors.

What do we not know about financial constraints, in terms of university access? First, as I mentioned earlier, we do not know who faces those financial constraints. We could look into this. Second, we do not know why academic performance is weaker among lower-income youth. That is critical, given that academic performance is an important correlate of university attendance. Third, in Canada, we have seen rising tuition fees over the last couple of decades. However, as tuition fees have increased, because of the structure of the student financial aid system, which is a direct function of student needs, then student aid has increased. As a result, student debt increases.

Another aspect that we do not know is what are the implications of that rising debt? We do have some answers to that from the U.S. Some studies have looked at the impact of rising debt on the implications for students following university graduation. Those studies have found that with higher debts,

Premièrement, même si la question de la situation financière n'empêche pas la plupart des jeunes de fréquenter l'université, certains groupes peuvent devoir composer avec des contraintes. Ce thème n'a pas été abordé dans l'étude qui a été réalisée, mais nous pourrions l'explorer dans un avenir prochain.

Deuxièmement, ces constatations sont liées au niveau d'aide financière accordé aux étudiants par les parents, les gouvernements et les sources non gouvernementales. Or, si nous réduisons l'aide aux étudiants — et ce constat s'appuie sur des recherches menées aux États-Unis et en Europe —, nous risquons de créer de nouveaux problèmes en matière de crédit. Susan Dynarski, aux États-Unis, a établi un lien entre l'aide aux étudiants et le taux de fréquentation universitaire : celui-ci change en fonction du niveau d'aide accordée. Des études similaires menées en Europe sont arrivées aux mêmes conclusions, bien que les effets soient moins prononcés là-bas qu'aux États-Unis.

Troisièmement, le rendement scolaire peut dépendre du facteur argent. Il n'existe pas de preuves concrètes en ce sens au Canada, malheureusement, mais nous savons, d'après le Conseil canadien sur l'apprentissage, que le revenu familial agit de manière déterminante sur l'embauche d'un tuteur. Les ressources supplémentaires dont disposent les parents à revenu élevé peuvent en fait contribuer à améliorer le rendement scolaire des enfants, dès leurs premières années d'apprentissage.

Où se situe le Canada par rapport aux États-Unis au chapitre de l'influence qu'exerce le revenu familial sur l'accès aux études postsecondaires? Si nous répartissons encore une fois les étudiants en quatre groupes de revenu, nous constatons que l'écart relatif à la fréquentation universitaire dans l'échelle de répartition du revenu est plus faible au Canada qu'aux États-Unis. Les raisons de cet écart ne sont pas claires. Toutefois, d'après une étude américaine, bien que l'aide soit largement disponible aux États-Unis, en termes de montant total, les programmes sont complexes. Il se peut que de nombreux étudiants ne soient pas au courant de l'aide à laquelle ils ont droit, comme le laissent entendre les auteurs de l'étude.

Quel impact les contraintes financières ont-elles sur l'accès aux études universitaires? D'abord, comme je l'ai mentionné plus tôt, nous ne savons pas qui doit composer avec de telles contraintes. C'est un sujet sur lequel nous pourrions nous pencher. Ensuite, nous ne savons pas pourquoi le rendement scolaire est plus faible chez les jeunes à faible revenu. Il s'agit là d'un point important, le rendement scolaire étant lié de très près à la fréquentation universitaire. Enfin, au Canada, les frais de scolarité ont augmenté au cours des dernières décennies. Toutefois, cette hausse, en raison de la structure du régime d'aide aux étudiants, qui est fondé sur les besoins, a entraîné une augmentation de l'aide aux étudiants et, partant, de l'endettement étudiant.

Autre aspect qui est méconnu : les répercussions de cet endettement sans cesse croissant. Nous avons certaines réponses en provenance des États-Unis. En effet, la question de l'incidence de la hausse de l'endettement sur la situation des étudiants à la suite de l'obtention de leur diplôme universitaire a fait l'objet

students have reduced odds of marriage and home ownership, and it affects their job search.

Up to this point, I have not said anything about college access and the financial dimensions related to it. The reason for that is that there is no in-depth work on that issue in Canada right now. One of the possible reasons is that when people start looking at this issue, the relationship between income and college attendance is not as strong as it is between income and university attendance. Again, it is something we could look at as well.

Richard E. Mueller, Visiting Fellow, Social Analysis Division, Statistics Canada: Thank you for the invitation. I hope I can contribute in a constructive way to your deliberations in this committee.

My colleague Mr. Frenette just discussed some of the financial aspects. My task is to discuss some of the non-financial factors behind accessing a particular post-secondary education in Canada.

First is family background. We already heard that parental education seems to be more important. In fact, I have on my slides that parental education trumps income. That is not to say that financial factors or parental income are not important, simply — as we used to joke about when we were writing some of our papers — if you wanted to go to university and you had the choice to have a well-educated parent or a high-income parent, you had better choose the well-educated parent. You do not have that choice, but that is how academics have fun. It works for us.

Another thing is parental aspirations. Mr. Frenette alluded to this a moment ago. We find in our research that if parents aspire for their children to go to university or college, they are more likely to go there, especially university, which is the main focus of most of our research. This is hardly definitive. We might think parents have a good idea what their kids are like at a fairly young age, and, by the age of 15 years when our subjects are surveyed, they might have a good deal whether or not they are university material. Parental aspirations will be determined by the nature of the child, so keep that in mind as well. They are important, we suspect.

Two-parent families are important. Coming from a two-parent family, you are more likely to go to post-secondary education, especially university. It does not matter if those two parents are your biological parents, either. At least, I have seen one paper to that effect. You can have adoptive parents. One of the things on a research agenda is to try to disentangle some of these effects to see if we have different family types and what influences they might have on post-secondary education.

d'études qui montrent ce qui suit : un endettement élevé se traduit par une baisse du taux de mariage et de propriété et influe sur la recherche d'un emploi.

Je n'ai pas parlé des facteurs financiers qui influent sur l'accès aux études collégiales, ce sujet n'ayant fait l'objet d'aucune étude approfondie au Canada. En effet, lorsque l'on commence à se pencher sur la question, on constate que le lien entre le revenu et la fréquentation collégiale n'est pas aussi fort que celui qui existe entre le revenu et la fréquentation universitaire. Encore une fois, c'est quelque chose que nous pourrions explorer.

Richard E. Mueller, adjoint invité, Division de l'analyse sociale, Statistique Canada : Merci de nous avoir invités à comparaître devant vous. J'espère pouvoir apporter une contribution constructive à vos délibérations.

Mon collègue, M. Frenette, vient de vous parler de certains aspects financiers. Ma tâche consistera à discuter de facteurs non monétaires ayant une incidence sur l'accès à l'éducation postsecondaire au Canada.

Premièrement, il y a les antécédents familiaux. Nous avons déjà entendu dire que le niveau de scolarité des parents paraissait le plus important. En fait, tel qu'inscrit sur mes diapositives, le niveau d'études des parents l'emporte sur le revenu. Cela ne veut pas dire que les facteurs financiers ou les revenus des parents ne comptent pas, mais simplement — comme nous avons l'habitude de le dire à la blague lorsque nous rédigeons certains articles — que si l'on voulait aller à l'université et qu'on pouvait choisir entre un parent instruit ou un parent à revenu élevé, on ferait mieux de choisir le parent instruit. On ne dispose pas d'une telle option, mais c'est ainsi que les universitaires s'amuse. Cela fonctionne pour nous.

Un autre facteur est celui des aspirations des parents. M. Frenette en a parlé il y a un moment. Dans notre recherche, nous constatons que si leurs parents aspirent à ce qu'ils aillent à l'université ou au collège, les enfants sont plus susceptibles de fréquenter ces établissements, surtout l'université, qui est au centre de la plus grande partie de notre recherche. Mais ces résultats sont loin d'être définitifs. Nous pouvons penser que les parents ont une bonne idée de la personnalité de leurs enfants à un très jeune âge et, lorsque ceux-ci auront atteint l'âge de 15 ans, soit l'âge des sujets de notre étude, les parents pourraient assez bien savoir si leurs enfants seront ou non des candidats à l'université. Les aspirations parentales seront déterminées par la nature de l'enfant, alors il faut garder cela à l'esprit également. Nous pensons que ces aspirations pèsent dans la balance.

Les familles biparentales ont également leur importance. Si l'on vient d'une famille biparentale, on est plus susceptible de faire des études postsecondaires, surtout à l'université. Peu importe que les parents soient tous les deux des parents biologiques. Du moins, j'ai lu un article en ce sens. Il peut s'agir de parents adoptifs. Dans le cadre d'un programme de recherche, il faut notamment essayer de démêler certains effets pour voir si l'on a différents types de familles et, le cas échéant, les influences qu'ils pourraient avoir au chapitre des études postsecondaires.

Another category is academic preparation. Students are different; we know that. If you have ever taught at university or any other level, you know there is a great deal of heterogeneity amongst students. They will all be different. One thing we found that enhances the chances of these people attending university is what we call in our data academic “engagement.” This means things that your mother taught you to do. You attend high school classes; you do your homework; you work hard; you do all that kind of stuff. We have a great deal of heterogeneity amongst students so we cannot say, “Little Johnny, if you work harder you will go to university,” because Johnny may not be interested. We will probably see that the kids who are more interested or more academically inclined are the ones who will do their homework and work harder in the first place. Again, we are somewhat tentative about that relationship; at least I am.

Reading ability is hugely important. Obviously, good high school grades, again, following the advice that your parents probably gave you, as they certainly gave me, are a hugely important determinant. We do find that the effects of many of these academic variables, such as the effect of parental education I just discussed, will be reduced once we consider these sorts of academic preparation variables. In other words, maybe parental education is working in order to enhance some of these other characteristics — hard work, aptitude, et cetera — that might be so important in determining whether or not a young person goes to post-secondary education.

Another factor is personal characteristic. This is a relatively new avenue of research. I should have prefaced my remarks with this in the first place. You have the book that Senator Eggleton showed. The three of us, along with another colleague, are working on the second related volume to that, which will be available hopefully in December. That is our target date. Certainly, if it would please the committee, we would be happy to provide copies to you.

What I am presenting here is a synthesis of all the non-financial results contained in the book you have and also the upcoming book, at least as it stands today.

We know that the general state of health is important for young people. The self-reported state of health is important for young people and whether or not they go on to PSE.

Hyperactivity is certainly important for boys. Hyperactive boys are less likely to ultimately attend PSE. Also, aggressive behaviour does not lead to PSE, but only for girls. This is preliminary research, but it is interesting that these behaviours of hyperactivity and aggressive behaviour are important.

Another thing I found interesting personally, having children in school, is that self-esteem is not too terribly important. Having young people with self-esteem is not the most important thing.

Une autre catégorie est celle de la préparation scolaire. Les étudiants sont tous différents, nous le savons. Si l'on a déjà enseigné à l'université ou à un autre niveau, on sait que la population étudiante est fortement hétérogène. Personne n'est pareil. Nous avons découvert qu'un des facteurs qui augmentent les chances de fréquenter l'université est celui que nous appelons l'« engagement scolaire » dans nos données. Il s'agit des choses que votre mère vous a demandé de faire; par exemple aller aux cours à l'école secondaire, faire vos devoirs et travailler fort. L'hétérogénéité est très grande parmi les étudiants, de sorte qu'on ne peut dire « mon petit Frédéric, si tu travailles plus fort, tu iras à l'université », car cela n'intéresse peut-être pas Frédéric. Nous verrons probablement que les enfants les plus intéressés ou les plus enclins aux études sont ceux qui, dès le départ, feront leurs devoirs et travailleront avec le plus d'acharnement. Encore une fois, nous sommes un peu hésitants en ce qui concerne ce lien; du moins le suis-je.

Les compétences en lecture jouent énormément. À l'évidence, obtenir de bonnes notes au secondaire — encore une fois, en suivant les conseils que vos parents vous ont probablement donnés, comme cela a été le cas pour moi — est un déterminant d'une importance capitale. Nous constatons que les effets de nombreuses variables scolaires telles que le niveau d'études des parents, dont je viens de parler, seront réduits une fois que nous aurons tenu compte de variables en lien avec la préparation scolaire. Autrement dit, peut-être le niveau d'études des parents contribue-t-il à accroître certaines de ces autres caractéristiques — le travail acharné, les aptitudes, et cetera. — qui pourraient influencer grandement sur le fait qu'un jeune poursuivra ou non des études postsecondaires.

L'autre facteur est celui des caractéristiques personnelles. Il s'agit là d'une voie de recherche relativement nouvelle. J'aurais dû commencer mes remarques par cet aspect. Vous avez le livre que vous a montré le sénateur Eggleton. Nous trois, de même qu'un autre collègue, travaillons au second volume relié à cet ouvrage qui sera disponible, espérons-le, en décembre. C'est la date que nous visons. Si le comité le souhaite, il est certain que nous lui ferons parvenir des copies avec plaisir.

Ce que je présente ici, c'est une synthèse de tous les résultats non financiers contenus dans le livre dont vous disposez, ainsi que dans le livre à paraître, du moins sous sa forme actuelle.

Nous savons que l'état de santé général est important pour les jeunes. Non seulement leur état de santé auto-évalué compte-t-il en ce qui les concerne, mais il a également une incidence sur le fait qu'ils poursuivront ou non des études postsecondaires.

Du côté des garçons, l'hyperactivité est certainement un facteur important. Les garçons hyperactifs sont moins susceptibles de faire un jour des études postsecondaires. En outre, un comportement agressif ne mène pas à des études postsecondaires, sauf pour les filles. Il s'agit d'une recherche préliminaire, mais il est intéressant de constater que ces comportements d'hyperactivité ou d'agressivité ont une incidence.

L'autre aspect que je trouve intéressant d'un point de vue personnel, puisque mes enfants vont à l'école, c'est que l'estime de soi n'est pas terriblement importante. Chez les jeunes, l'estime de

There is another factor called self-efficacy, which measures the confidence in a person's ability to perform well at school. That is a more important determinant of whether they go on to PSE than just having self-esteem, which is a broader kind of measure of a favourable attitude towards oneself. I thought that was interesting given my experiences with the education system. It might also be useful for the committee.

There are certain geographical factors. We can look at provincial differences and also urban-rural differences. As far as the provinces go, Atlantic Canada tends to have very high university participation rates. I hate to say it but Alberta, as well as British Columbia, has relatively low participation rates. There are some reasons for this that I might get to in a moment.

There is a bit of an urban-rural divide in Canada. The rural-urban divide does not seem to show up so much, certainly not at all in college attendance, but it does for university attendance. That is not to imply that if you live in a rural area you will not go to a university, or if you live in an urban area you are destined to go to university. There may be other factors again, as in many of these data at play, and in particular the distance to a university or college could be hugely important. Many rural areas surround urban areas and therefore are close to a university, whereas even if you are in an urban area your commute to the nearest educational institution could be significant.

Another factor, gender differences, comes out strongly in the data. Usually we see females having much higher university attendance rates. Again, this has much to do with some of the factors we discussed a moment ago, such as better high school grades and reading ability. Often they have better study habits than young boys, which, as a father of three young boys, I do not find surprising.

Many times, and this is curious, parental aspirations can be higher for girls than for boys. Again, this might be due to the nature of the relationship the young person has; parents have more faith in their young daughters going on to university than their sons and therefore their aspirations for the children might be different.

Also, we see evidence of higher returns to university for young women. Of course, you will not invest in a university education unless you expect a reasonable rate of return, among other factors, so insofar as the rate of return for this education is higher

soi n'est pas le plus important. Il existe un autre facteur appelé l'auto-efficacité, qui mesure le degré de confiance envers sa propre capacité à bien performer à l'école. C'est un déterminant qui a davantage de poids quant à la poursuite d'études postsecondaires que le simple fait d'avoir une estime personnelle, laquelle, dans une plus large mesure, représente l'attitude favorable qu'on a envers soi. J'ai trouvé cela intéressant, compte tenu de mes expériences au sein du système d'éducation. Ce pourrait également être utile au comité.

Certains facteurs géographiques entrent en ligne de compte. Nous pouvons examiner les différences provinciales, de même que les différences entre les régions urbaines et rurales. En ce qui concerne les provinces, le Canada atlantique tend à enregistrer des taux de fréquentation universitaire très élevés. Je n'aime pas dire cela, mais l'Alberta et la Colombie-Britannique ont des taux de participation relativement faibles. Certaines raisons expliquent cette situation, et je pourrai les aborder dans un moment.

Il y a une certaine division entre les régions urbaines et rurales au Canada. Le fossé ville-campagne ne semble pas ressortir très nettement, et certainement pas du tout au chapitre des études collégiales, mais on le constate dans le cas des études universitaires. Cela ne signifie pas que si l'on vit en campagne, on ne fréquentera pas l'université, ni que si l'on vit en milieu urbain, on est destiné à des études universitaires. Je le répète, d'autres facteurs peuvent également jouer, comme dans un grand nombre des données dont il est question. En particulier, la distance jusqu'à une université ou un collège peut peser considérablement dans la balance. Bien des régions rurales entourent des zones urbaines et sont, de ce fait, à proximité d'une université, alors que même si l'on se trouve dans une zone urbaine, les déplacements jusqu'à l'établissement d'enseignement le plus proche pourraient être significatifs.

Un autre facteur, celui des différences entre les sexes, ressort fortement des données. Habituellement, nous constatons que les femmes présentent un taux plus élevé de fréquentation universitaire. Encore là, cela a beaucoup à voir avec certains facteurs dont nous avons discuté tout à l'heure, comme les meilleures notes scolaires et les compétences en lecture. Souvent, les jeunes femmes ont de meilleures habitudes de travail que les jeunes hommes, chose que, en tant que père de trois jeunes garçons, je ne trouve pas surprenante.

Bien souvent, et c'est curieux, les aspirations parentales peuvent être plus élevées envers les filles qu'envers les garçons. Encore une fois, c'est peut-être dû à la nature de la relation qu'entretient le jeune avec ses parents. Ainsi, les parents pourraient être plus confiants que ce seront leurs filles, plutôt que leurs garçons, qui pousseront jusqu'à l'université; et par conséquent, leurs aspirations à l'égard de leurs enfants pourraient être différentes.

Par ailleurs, nous nous rendons compte qu'il y a un meilleur rendement relativement à la poursuite d'études universitaires chez les jeunes femmes. Bien sûr, on n'investira dans une éducation universitaire que si l'on s'attend à un taux de rendement

for young women than men, there is an incentive for them to attend university.

Another thing we found in our research is the role of immigration. Professor Finnie looked at first and second generation immigrants and their propensity to attend post-secondary education in Canada. We find both first and second generations have much higher participation rates, especially at university, compared to third generation or above, which are Canadian-born children to Canadian-born parents. Both first and second generations have very high participation rates, especially at university, and this is especially so, amazingly so, amongst the Chinese, both first and second generation, as well as some other regions of origin. We are still trying to figure out why exactly that is. We are starting to move into some of the softer explanations for some of these phenomena. One of the softer explanations for the reasons immigrants attend in such great numbers has to do with culture. We are still investigating some of those reasons.

Other factors that might come into play include macroeconomic conditions. Recently we edited a paper on the Alberta oil boom, which has now become a bust. The authors found that these oil-boom effects, what they call “resource shock effects,” in terms of attending PSE, are not only short term. In a place like Alberta, everyone knows that young people might go up North and work in the oil and gas extraction business rather than go to university, but more important, the longer-term effects are also felt.

I should point out that the demand for PSE, at least at colleges and universities, not trades, tends to be counter-cyclical. We see that now, if you have been following this in the media, almost every university or college talks about an increase in applications and possibility enrolments for the fall 2009 semester. That is attributed to the state of the economy. Your opportunity cost of going back to university is less when the job market is poor. If you are young and unskilled, that is especially so for you.

I have a few caveats I want to mention. I have been talking about access to post-secondary education and university in particular. Persistence is another thing. Getting them in the door is one thing; getting them out is another thing. In the

raisonnable, parmi d'autres facteurs; alors dans la mesure où le taux de rendement pour ces études est plus élevé chez les jeunes femmes que chez les jeunes hommes, c'est pour elles un incitatif à la fréquentation universitaire.

L'autre découverte que nous avons faite durant notre recherche concerne le rôle de l'immigration. Le professeur Finnie a examiné les cas d'immigrants de première et de seconde générations, ainsi que leur propension à fréquenter des établissements postsecondaires au Canada. Nous avons constaté que les première et deuxième générations d'immigrants avaient des taux de participation plus élevés, surtout pour ce qui est de l'université, comparativement à ceux de la troisième génération ou des suivantes, qui regroupent des enfants nés au Canada de parents également nés au Canada. Tant la première que la seconde génération présente des taux de participation postsecondaire très élevés, surtout à l'université, et c'est particulièrement le cas, de manière assez étonnante, pour les Chinois de première et de seconde générations, de même que pour les immigrants provenant d'autres pays d'origine. Nous tentons toujours de déterminer pourquoi il en est ainsi exactement. Nous commençons à nous pencher sur des explications intangibles relativement à certains de ces phénomènes. L'une des explications les plus abstraites quant aux raisons pour lesquelles les immigrants fréquentent en si grand nombre les établissements postsecondaires est en lien avec la culture. Nous sommes encore en train de faire enquête sur certaines de ces raisons.

Parmi les autres facteurs qui peuvent entrer en jeu figurent les conditions macroéconomiques. Récemment, nous avons publié un article sur l'essor du secteur pétrolier en Alberta, essor qui est maintenant devenu débâcle. Les auteurs concluaient qu'au chapitre de la fréquentation postsecondaire, les effets de l'essor du secteur pétrolier, qu'on appelle « effets de choc de la ressource », ne se font pas seulement sentir à court terme. Dans un endroit comme l'Alberta, tout le monde sait que les jeunes peuvent aller dans le Nord et travailler dans l'industrie de l'extraction du pétrole et du gaz plutôt que d'aller à l'université. Mais, plus important encore, on en ressent aussi les effets à long terme.

J'aimerais préciser que la demande en matière d'études postsecondaires — du moins en ce qui concerne les collèges et les universités, et pas les établissements d'enseignement professionnel — tend à être anticyclique. Nous le constatons maintenant, si vous avez suivi la question dans les médias, car la presque totalité des universités ou des collèges parlent d'un accroissement des demandes et des inscriptions possibles pour la session d'automne 2009. Cette situation est attribuable à l'état de l'économie. Le coût de renonciation qu'implique un retour à l'université est moins élevé lorsque le marché de l'emploi se porte mal. Si vous êtes jeune et non qualifié, c'est particulièrement vrai pour vous.

Je tiens à formuler certaines mises en garde. J'ai parlé de l'accès aux études postsecondaires et à l'université en particulier. Commencer des études est une chose; les terminer en est une autre. Dans les documents, nous appelons cela la

literature, we call this “persistence.” This is hugely important. The research points to the same factors that are responsible for persistence being responsible for access.

There are a few other things we do not know much about. I just told you what we do know. We do not really know too much about supply side factors. We are talking about demand side here; in other words, young people demanding post-secondary education. The seats for these people to sit in have to be provided. That is a supply side issue. We really do not understand that much about it right now. How institutions make their decisions is an important area for future research.

We know next to nothing about apprenticeships. We are doing a project now on apprentices. It has not been done until now, even though there is much concern in the media and certainly amongst industry groups about the lack of apprentices that could be a problem.

Regarding post-graduation transitions, what happens to these young people when they graduate? Do they go into the labour market or into professional or graduate schools?

We have based our debate on the assumption that more post-secondary education, especially university, is often a desirable outcome, which is a one-size-fits-all model. We might want to question that assumption. I do not think it is necessarily good in the context that we might need more apprentices, and so on. We want to take a holistic view and say that PSE is important, but there are different types of PSE. Let us not concentrate only on universities and colleges but also look at it in its totality and consider the best use of our resources and how to train the young people for tomorrow in the best way possible.

[Translation]

Ross Finnie, Professor, Graduate School of Public and International Affairs, University of Ottawa: I will be making my presentation in English, but I will be happy to field questions in French as well as in English.

[English]

The presentations have been excellent. Much of this work is based on the book you have, which is a collection of authors and is an ongoing project that we are hoping to keep going forward.

I suggest you flip through the book, in particular, the introduction. I am a co-author of it, and I think it gives a nice overview of the questions, the issues, where we are in terms of the evidence, the remaining policy issues, and where research needs to go down the road.

« persévérance ». C’est extrêmement important. La recherche indique que ces mêmes facteurs responsables de la persévérance sont aussi à prendre en compte lorsqu’il s’agit d’accès.

Il y a d’autres éléments dont nous savons peu de choses. Je viens de vous dire ce que nous savions. Nous ne savons pas vraiment grand-chose à propos des facteurs relatifs à l’offre. Nous parlons ici de la demande; autrement dit, des jeunes qui demandent des études postsecondaires. Or, on doit fournir à ces gens une place dans un établissement postsecondaire. C’est une question liée à l’offre. Actuellement, notre compréhension sur ce plan n’est pas très grande. La manière dont les établissements prennent leurs décisions à cet égard est un sujet important de recherches futures.

Nous ne savons pratiquement rien sur les programmes d’apprentissage. Nous menons actuellement un projet concernant les stagiaires. Cela ne s’était jamais fait jusqu’à maintenant, même si dans les médias, et certainement parmi les groupes du secteur privé, on se dit très inquiet de la pénurie d’étudiants en apprentissage qui pourrait poser problème.

En ce qui concerne les transitions vers le marché du travail après des études postsecondaires, qu’arrive-t-il à ces jeunes lorsqu’ils obtiennent leurs diplômes? Entrent-ils sur le marché du travail, ou encore dans des écoles d’enseignement professionnel ou d’études supérieures?

Nous avons fondé notre débat sur l’hypothèse que davantage d’études postsecondaires, surtout à l’université, étaient souvent un résultat souhaitable, ce qui constitue un modèle uniformisé. Nous pourrions vouloir remettre en question cette hypothèse. Je ne crois pas que ce soit nécessairement bon dans le contexte où nous pourrions avoir besoin d’un plus grand nombre de stagiaires, et ainsi de suite. Nous voulons adopter un point de vue holistique et dire que les études postsecondaires sont importantes, mais il y a différents types d’études postsecondaires. Ne nous concentrons pas uniquement sur les universités et les collèges, mais tenons compte également de la situation dans son ensemble, en évaluant quel est le meilleur usage de nos ressources, ainsi que le meilleur moyen possible de former nos jeunes pour demain.

[Français]

Ross Finnie, professeur, École supérieure d’affaires publiques et internationales, Université d’Ottawa : Je vais faire ma présentation en anglais, mais il me fera plaisir de répondre aux questions en français autant qu’en anglais.

[Traduction]

Les exposés étaient excellents. Une bonne partie de ces travaux est basée sur le livre que vous avez ici, qui est un recueil d’auteurs et un projet permanent que nous espérons continuer à mener à bien.

Je vous recommande de feuilleter cet ouvrage, et surtout son introduction. J’en suis l’un des auteurs, et je pense qu’on y trouve un bon survol des questions, des problématiques, de notre position face aux données, des questions de politique restantes et de la direction que doit prendre la recherche dans l’avenir.

Much of it exploits this wonderful data set, called the Canadian Youth in Transition Survey. There is no data like it in the world. Statistics Canada and Human Resources and Skills Development Canada invested in these data some years ago, and we are now getting the benefits of that investment, namely, the construction of that excellent data. We are fortunate to have those data, which illuminate many of the items that are important to this committee and our society.

It is a wonderful thing to do research on post-secondary education because it has two motivating factors. First, post-secondary education is a life changing experience for many individuals. Most of us know that ourselves. It is important to individuals, but it is also fundamental to the future prosperity of the country. If we do not get post-secondary education right, the economy will not move ahead. We will not be able to compete globally and will fall behind.

There are two fundamental issues related to access. First, if we want to increase access to or participation in post-secondary education overall, we must understand the factors that determine who has access and who participates. More important, if we want to level the playing field, so that it is an issue of equity, how do we ensure there are no disadvantaged groups? For those groups that are currently disadvantaged, what can we do so that every Canadian who has the ability and desire to go to post-secondary education has the opportunity to do so? There is nothing more important on the economy's agenda.

Related to equal opportunity, as Canadians, we do not want opportunity to pursue post-secondary education to be determined by how much money your family has. Money should not be a barrier. We now understand from the papers in this book, in the next volume and in others that it is not just about money. Background is related to other factors related to motivation and preparation for post-secondary education.

The terminology is not good. We talk about "barriers to post-secondary education," but the phrasing of that term suggests that there is a group of people who would like to go, are able to go but something gets in their way. Money is the thing we like to turn to. A lot of the policy focus over the last 10 years or 20 years has been on wanting to eliminate that barrier, if it exists. That is fair, but it has focused our attention on financial factors, in particular, the student financial aid system and tuition. Those are fundamentally important, and we must ensure that financial barriers do not get in the way. However, we are now learning that the notion of "barriers" needs to be replaced with the notion of the determinants of post-secondary education. It is not just a factor of people wanting to go, being able to go, having the motivation and requirements to go but not being able to go. The motivation,

Cet ouvrage tire en grande partie profit de ce merveilleux ensemble de données qu'on appelle les Enquêtes auprès des jeunes en transition. Il n'existe pas de données comme celles-là ailleurs dans le monde. Statistique Canada et Ressources humaines et Développement des compétences Canada ont investi dans ces données il y a quelques années, et nous retirons maintenant les bienfaits de cet investissement, c'est-à-dire la mise sur pied de cet excellent recueil de données. Nous sommes chanceux de disposer de ces informations, car elles mettent en lumière de nombreux éléments qui ont une importance pour ce comité et pour notre société.

Il est merveilleux de faire de la recherche sur les études postsecondaires, car cela comporte deux facteurs de motivation. Premièrement, les études postsecondaires sont une expérience qui change la vie de bien des personnes. La plupart d'entre nous le savons. C'est important pour les individus, mais c'est aussi fondamental pour la prospérité future du pays. Si nous ne faisons pas les choses correctement du côté de l'enseignement postsecondaire, l'économie n'avancera pas. Nous serons incapables de soutenir la concurrence sur la scène internationale et nous prendrons du retard.

Deux questions sont essentielles en ce qui concerne l'accès. Premièrement, si nous voulons accroître l'accès aux études postsecondaires ou la participation aux études postsecondaires globalement, nous devons comprendre les facteurs déterminant qui poursuit des études supérieures, et qui y a accès. De façon plus importante, si nous souhaitons uniformiser les règles du jeu, pour en faire une question d'équité, comment nous assurer qu'il n'y ait pas de groupes désavantagés? Dans le cas de ces groupes qui sont actuellement défavorisés, que pourrions-nous faire pour que tous les Canadiens ayant l'aptitude et le désir de poursuivre des études postsecondaires aient la possibilité de le faire? Rien n'est plus important parmi les priorités de l'économie.

En ce qui a trait à l'égalité des chances, en tant que Canadiens, nous ne voulons pas que la possibilité de poursuivre des études postsecondaires soit déterminée par le degré de richesse de votre famille. L'argent ne devrait pas être une barrière. Nous comprenons maintenant, d'après les articles parus dans ce livre, dans le prochain volume et dans d'autres ouvrages, que ce n'est pas seulement une question d'argent. Les antécédents sont également liés à d'autres facteurs qui ont à voir avec la motivation et la préparation scolaire.

La terminologie n'est pas appropriée. Nous parlons d'« obstacles aux études postsecondaires », mais cette expression laisse entendre qu'un groupe de personnes aimeraient faire des études postsecondaires et sont aptes à le faire, mais en sont empêchées par quelque chose. L'argent est l'élément vers lequel nous aimons nous tourner. Ces 10 ou 20 dernières années, une bonne part de la politique a surtout été axée sur la volonté d'éliminer une telle entrave, si elle existe. C'est une bonne chose, mais cela a eu l'effet de concentrer notre attention sur des facteurs financiers, en particulier le régime d'aide financière aux étudiants et les frais de scolarité. Ces éléments ont une importance fondamentale, et nous devons veiller à ce qu'aucun obstacle financier ne fasse opposition. Toutefois, nous apprenons maintenant que la notion d'« obstacles » doit être remplacée

desire and preparation to go are just as important. We cannot just focus policy on ensuring that the student financial aid system and tuition fees and so forth are in place so that a young person who wants to go to university will be able to afford it. We understand increasingly that we need to get at young people early on in life because the determinants of who goes to post-secondary education is fundamentally related to a person's background, and that preparation and that orientation must start early.

I keep coming back to the book. There is one sentence in the conclusion of the introduction on page 27 that sums it up. It says:

First and foremost, access is clearly the outcome of a detailed, complex, interrelated set of factors that begins to operate early in a young person's life and depends heavily on family background and early schooling experiences.

That is not to say because it is in the family and it starts early, we cannot do anything about it. We can; at least, we believe we can. However, we need to better understand what we can do from a policy perspective.

I will not go into details, but, for example, parental education trumps income. That is just one of many examples.

Regarding our study on post-secondary education, I could not believe it when someone called me on Sunday morning and said, "You are on the front page of the *Ottawa Citizen* this week." We even trumped the Prime Minister's playing at the NAC. It is not quite a war ends in Europe headline, but it is a remarkable thing. There is interest in post-secondary education, but the particular interest here is that the children of immigrants, for example, a disadvantaged group in many ways, financially for example, attend post-secondary institutions in extremely high numbers. Why is that? It demonstrates that they are motivated and supported to do so.

When we look at our other disadvantaged groups in our society, individuals from low education parental families, as an example, it shows that the potential for those individuals to go is there as long as we do something to ensure they become motivated early. These individuals must be prepared to go to university or college and succeed. That is where policy attention needs to focus.

par celle des déterminants des études postsecondaires. En effet, il n'est pas seulement question de gens qui souhaitent poursuivre des études postsecondaires, sont aptes à le faire, ont la motivation nécessaire et répondent aux exigences à cette fin, mais ne le peuvent pas. La motivation, la volonté et la préparation comptent tout autant. Nous ne pouvons simplement axer nos politiques de manière à nous assurer que le régime d'aide financière aux étudiants, les droits de scolarité et tout le reste soient là pour faire en sorte qu'un jeune qui souhaite aller à l'université en ait les moyens. Nous comprenons de plus en plus que nous devons intervenir assez tôt dans la vie des jeunes, car les facteurs déterminants pour ceux qui poursuivront des études postsecondaires sont fondamentalement liés aux antécédents d'une personne, et cette préparation et cette orientation doivent commencer à un stade précoce.

J'en reviens encore au livre. À la conclusion de l'introduction, en page 27, on trouve une phrase qui résume cet état de fait. Elle pourrait se traduire comme suit :

D'abord et avant tout, l'accès résulte clairement d'un ensemble de facteurs détaillés, complexes et interreliés qui commencent à intervenir assez tôt dans la vie d'un jeune et qui sont fortement tributaires des antécédents familiaux et des premières expériences scolaires.

Ce qui ne signifie pas que, parce que ces facteurs se présentent au sein de la famille et tôt dans la vie, nous ne pouvons rien y faire. Nous pouvons agir, ou du moins, nous croyons pouvoir le faire. Toutefois, il nous faut mieux comprendre ce que nous sommes en mesure de faire d'un point de vue de politique.

Je n'entrerai pas dans les détails mais, à titre d'exemple, le niveau d'études des parents l'emporte sur le revenu. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

En ce qui a trait à notre recherche sur les études postsecondaires, je n'en croyais pas mes oreilles lorsqu'on m'a appelé, dimanche matin, pour me dire : « vous êtes en première page de l'*Ottawa Citizen*, cette semaine ». Nous avons même volé la vedette au premier ministre jouant du piano au CNA. Cela n'a pas l'ampleur d'un gros titre d'un quotidien européen annonçant la fin de la guerre, mais c'est remarquable. On s'intéresse aux études postsecondaires, mais l'intérêt dont il est particulièrement question ici, c'est le fait que par exemple, les enfants d'immigrants, un groupe désavantagé sur bien des plans, notamment financier, fréquentent en très grand nombre les établissements postsecondaires. Pourquoi en est-il ainsi? Cela démontre qu'ils sont motivés et qu'ils reçoivent un soutien à cette fin.

Lorsque nous examinons les autres groupes désavantagés de notre société, par exemple les personnes issues de familles dont les parents sont peu instruits, l'étude montre que ces personnes ont le potentiel de poursuivre leurs études postsecondaires du moment que nous faisons quelque chose pour veiller à ce qu'elles deviennent motivées à un jeune âge. Elles doivent être préparées à aller à l'université ou au collège et à réussir. C'est à cela que doivent s'attacher les politiques.

We have done a good job with the post-secondary education student financial aid system. I have been writing on it for a decade now. I did one piece for Senator Segal when he was at the Institute of Research on Public Policy, IRPP. We could do better, but we can always do better. The student financial aid system is such that those who want to go can go. The issue again is how do we get at these motivational factors?

That makes the problem harder. It is not just a lever or a simple policy measure, for example, ramping up grants a little. That might be part of the solution. Certainly, we have to ensure that the student financial system is there. That is part of what we must do and communicate to young people that if they want to go, they will be able to go and it will not be an excessive burden. That is part of it. However, it is not as easy a policy lever as the student financial aid system or tinkering with tuition. It is how to get young people who would not otherwise be oriented towards university to be thinking about it. How do we get those boys in Grade 9 that are hanging around with their baggy pants and not doing much at all to think about going home to do their homework because they want to go to university? Conceptually speaking, that is where the policy challenge is, but it is a more difficult policy challenge than tuition or student financial aid. It is a problem that addresses people when they are young, across different ages. It cuts across jurisdictions in terms of governments. The federal government has a role in post-secondary education. It is probably something you want to do in the kindergarten to Grade 12 system, which is provincial. Probably local municipal services are involved. It is not just about getting post-secondary education right or doing something in the elementary and high school system. It is also about what we do about kids from disadvantaged, socially isolated families. That is part of the problem.

Can we do anything? It sounds very hard and complex, but I believe very much that we can. As a society, if we want to make a difference, we can, especially with young people. The question and challenge is with our research to find out what we can do, what can make a difference.

I am a researcher. What we need is more research, actually, because we do not know. We have been tinkering around with the aid system but now we are beginning to understand the processes that determine access. We have to find out more about those processes. We have to find out what we can do to give disadvantaged individuals more opportunities to pursue post-secondary education. We can do something.

Nous avons fait du bon travail avec le régime d'aide financière aux étudiants de niveau postsecondaire. J'écris à ce sujet depuis maintenant une décennie. J'ai rédigé un article pour le sénateur Segal lorsqu'il était à l'Institut de recherche en politiques publiques (IRPP). Nous pourrions faire mieux, mais nous pouvons toujours faire mieux. Le régime d'aide financière aux étudiants est conçu de façon à ce que ceux qui veulent étudier puissent le faire. La question, encore une fois, est de savoir comment en arriver à ces facteurs motivants.

Cela complique le problème. Il ne s'agit pas que d'un instrument de politique ou d'une simple politique gouvernementale visant, par exemple, à augmenter un peu les bourses. Cela pourrait faire partie de la solution. Assurément, nous devons garantir aux étudiants l'accès au régime d'aide financière. Cela fait partie de ce que nous devons faire et du message que nous devons communiquer aux jeunes : s'ils veulent poursuivre des études postsecondaires, ils pourront le faire sans que leurs études constituent un fardeau excessif. Cela fait partie du plan. Toutefois, il ne s'agit pas d'un instrument de politique aussi simple que le régime d'aide financière aux étudiants. Il ne s'agit pas non plus de simplement modifier les droits de scolarité. Il s'agit plutôt d'encourager des jeunes qui, normalement, ne seraient pas intéressés à aller à l'université, à envisager d'y aller. Comment faire pour que ces jeunes garçons en 9^e année qui se promènent avec leurs pantalons amples et qui ne font pas grand-chose pensent à rentrer à la maison faire leurs devoirs pour pouvoir aller à l'université? Sur le plan conceptuel, c'est là que réside l'enjeu stratégique, mais c'est un enjeu beaucoup plus complexe que celui des droits de scolarité ou de l'aide financière aux étudiants. C'est un problème qui se pose aux gens lorsqu'ils sont jeunes, à différents âges. Il chevauche les administrations lorsqu'il est question de gouvernements. Le gouvernement fédéral a un rôle à jouer dans l'éducation postsecondaire. C'est probablement quelque chose que vous voudrez faire dans le système allant de la maternelle à la 12^e année, qui relève du provincial. Il est probable que des services municipaux locaux entrent en jeu. Il ne s'agit pas que de bien comprendre l'éducation postsecondaire ou de faire quelque chose dans les systèmes primaires et secondaires. Il est aussi question de ce que nous faisons avec les enfants qui proviennent de familles désavantagées et isolées du point de vue social. Cela fait partie du problème.

Pouvons-nous faire quelque chose? Le problème semble très difficile et complexe, mais je crois fermement que nous pouvons agir. En tant que société, si nous voulons faire une différence, nous le pouvons, en particulier auprès des jeunes. La question et le défi résident dans notre recherche pour trouver la façon d'intervenir, de changer les choses.

Je suis chercheur. Nous devons faire davantage de recherche, en fait, car nous ne connaissons pas bien la situation. Nous avons bricolé avec le régime d'aide, mais maintenant, nous commençons à comprendre les processus qui déterminent l'accès. Nous devons en apprendre davantage au sujet de ces processus. Nous devons déterminer ce que nous pouvons faire pour donner aux personnes désavantagées des possibilités accrues de poursuivre des études postsecondaires. Nous pouvons faire quelque chose.

For example, we can look at the sorts of interventions in high schools. There are some interesting experiments going on across the country such as taking Grade 9 kids who are at the margin and putting them in special classes, giving them the skills to learn, motivating them towards university. We are beginning to learn; we need to learn more.

If you want more research done, I have a great group of 25 or 30 colleagues, and we are always eager to do what we can to do good research that is policy relevant to this country.

The Chair: I want to comment on what you said, Professor Finnie, because I want to look at the non-financial barrier to post-secondary education. The statistics indicate that much of it has to do with whether parents have post-secondary education, their attitude about post-secondary education and how they guide their children in that way.

You hear parents who do not have post-secondary education say that although they do not have it they want their children to attend college or university. However, there are many parents who do not have that attitude and I think that is what we are beginning to see in the statistics.

From what I hear, if money does come into it for the people of lower income, it is more likely to come in to prevent them from completing their education. They work long hours to try to sustain themselves — they do not have the support systems that people of higher income have — and that could be a factor in whether or not they finish school. Correct me if I am wrong.

Since we are at the federal level, what can the federal government do in terms of these non-financial barriers? People automatically say, well, the federal government; more money, more money. What can we do in terms of these issues, of the attitude of parents or the fact that the parents have not gone through post-secondary education? Education is essentially provincial.

Mr. Frenette, what is a “college” in terms of these statistics? Are we counting colleges in here when we are measuring university statistics? There are specialized colleges like teachers’ college or agricultural colleges or hospital schools, et cetera, but there are also community colleges. We have Algonquin College here in Ottawa, or George Brown College and Seneca College in Toronto. Are these colleges included in the statistics? Are we getting a true picture of post-secondary education? We talk a lot about university but there are also these other kinds of colleges.

Mr. Finnie: I have thought about the non-financial barriers. First, your point about do they drop out because of not enough money, I could draw your attention to page 192 of the book. It is a paper that I co-authored. We find that of those who leave university before completing their studies, only 15 per cent say it is because there is not enough money. We find in the study that

Par exemple, nous pouvons étudier les types d’interventions au secondaire. On effectue actuellement des expériences intéressantes partout au pays, comme celle de prendre des élèves marginaux de 9^e année et de les mettre dans des classes spéciales, de leur donner les outils nécessaires pour apprendre et de les motiver à aller à l’université. Nous commençons à apprendre; nous devons apprendre davantage.

Si vous voulez que l’on fasse davantage de recherche, j’ai un excellent groupe de 25 ou 30 collègues, et nous sommes toujours très empressés de faire ce que nous pouvons pour mener de bons travaux de recherche qui se rapportent à la politique de notre pays.

Le président : Je veux formuler un commentaire sur ce que vous avez dit, monsieur Finnie, car je veux aborder l’obstacle non financier à l’éducation postsecondaire. Les statistiques indiquent qu’il dépend, en grande partie, du niveau d’instruction des parents, de leur attitude à l’égard de l’éducation postsecondaire et de la façon dont ils guident leurs enfants dans cette direction.

Vous entendez les parents qui n’ont pas fait d’études postsecondaires dire que, bien qu’ils ne soient pas allés au collège ou à l’université, ils veulent que leurs enfants le fassent. Cependant, il y a de nombreux parents qui n’ont pas cette attitude, et je crois que c’est ce que nous commençons à voir dans les statistiques.

D’après ce qu’on dit, si l’argent est un facteur pour les personnes à faible revenu, il est plus probable que cela les empêche de terminer leurs études. Ils travaillent de longues heures pour subsister — ils ne bénéficient pas des régimes de soutien dont disposent les personnes à revenu plus élevé — et cela pourrait être un facteur pour déterminer s’ils mènent ou non leurs études à bien. À moins que je ne fasse erreur?

Comme nous sommes à l’échelon fédéral, que peut faire le gouvernement fédéral pour contrer ces obstacles non financiers? Quand les gens disent gouvernement fédéral, ils pensent automatiquement à plus d’argent. Que pouvons-nous faire à l’égard de ces questions, de l’attitude des parents ou du fait que les parents n’ont pas poursuivi d’études postsecondaires? La question de l’éducation est essentiellement provinciale.

Monsieur Frenette, qu’est-ce qu’un « collège » au sens de ces statistiques? Tenons-nous compte ici des collèges et des écoles lorsque nous compilons les statistiques sur les universités? Il existe des écoles et des collèges spécialisés comme les instituts pédagogiques ou les collèges d’agriculture ou les hôpitaux universitaires, et ainsi de suite, mais il y a aussi les collèges communautaires. Nous avons le Collège algonquin ici à Ottawa, ou le collège George Brown et le collège Seneca à Toronto. A-t-on pris ces collèges en compte dans les statistiques? Avons-nous une idée juste de l’éducation postsecondaire? Nous parlons beaucoup de l’université, mais il existe aussi ces autres types de collèges.

M. Finnie : J’ai pensé à ces obstacles non financiers. Premièrement, vous dites qu’ils décrochent en raison du manque d’argent. Je pourrais attirer votre attention sur la page 192 du livre. Il s’agit d’un article que j’ai écrit en collaboration. Nous avons établi que de ceux qui quittent l’université avant d’avoir terminé leurs études, seulement 15 p. 100 affirment que c’est en

the leaving rates are much lower than we used to think, because these data that I talked about — the Canadian Youth in Transition Survey— allow us to look at these patterns in ways that we could not before.

The Chair: How does that 15 per cent break down by income category? Is it higher for the lower income student?

Mr. Finnie: I do not have that information with me. I could give you that answer this afternoon.

What could the government do? That is interesting. We have started an exciting series at the University of Ottawa at the Graduate School of Public and International Affairs. We call them policy lunches. We get some senior public officials, bureaucrats and academics together and have an off-the-record discussion on several things. This week the topic was complex policy challenges. The discussion was precisely around what the federal government could do in the context of these complex challenges, which cut across jurisdictions and are over the lifetime. I think there are a few things the government could do.

First is the information function. That is important. If we, as a society, get clear on where the issues are, what the problems are, and identify what could be done to ameliorate the situation, then the whole country is better informed and we have the potential for policy, for action on whoever's jurisdiction it lays, to move forward based on that true understanding.

Second, the old-fashioned term was used the other day, the "bully pulpit." The Prime Minister might have made a strong statement the other night when he finished his concert. These statements matter to young people and perhaps such a statement would have an impact on a 15-year-old boy who might otherwise not be thinking of a post-secondary education. The federal government could make strong statements that this type of education matters.

Finally, the federal government can write cheques. Post-secondary education is a complex and delicate thing jurisdictionally, but my view of Canadian policy and intergovernmental relations is that if the federal government shows up with a cheque book they are generally welcome at the table.

The Chair: Yes, of course.

Mr. Finnie: That is part of the solution.

The Chair: How could the federal government advance these non-financial barriers?

Mr. Mueller: We want all qualified young Canadians to be able to enter university or college. That is a universal goal that everyone can agree on. What is shameful is if someone is young and talented and, for whatever reason, is unable to attend post-secondary education.

raison d'un manque d'argent. L'étude révèle que les taux de décrochage sont bien inférieurs à ce que nous pensions parce que ces données dont j'ai parlé — l'Enquête auprès des jeunes en transition (EJET) — nous permettent d'étudier ces tendances d'une façon qu'il nous était impossible de faire plus tôt.

Le président : Comment ces 15 p. 100 se répartissent-ils par catégorie de revenu? La proportion est-elle plus élevée pour les étudiants à faible revenu?

M. Finnie : Je n'ai pas ces renseignements avec moi. Je pourrais vous donner cette réponse cet après-midi.

Que pourrait faire le gouvernement? C'est intéressant. Nous avons commencé une série de déjeuners-conférences stimulants à l'Université d'Ottawa, à l'École supérieure d'affaires publiques et internationales. Nous les appelons « policy lunches ». Nous réunissons des hauts fonctionnaires, des bureaucrates et des universitaires, et discutons officieusement de plusieurs sujets. Cette semaine, le thème était les enjeux stratégiques complexes. La discussion portait précisément sur ce que le gouvernement fédéral pourrait faire dans le contexte de ces enjeux complexes, qui chevauchent les administrations et se présentent au cours d'une vie. Je crois qu'il y a un certain nombre de choses que le gouvernement pourrait faire.

Premièrement, la fonction d'information. Elle est importante. Si, en tant que société, nous cernons clairement les questions et les problèmes et déterminons les solutions possibles pour améliorer la situation, alors la nation entière est mieux informée, et nous avons le potentiel d'appliquer des politiques, de prendre des mesures quelle que soit l'administration, d'aller de l'avant en misant sur cette vraie compréhension de la situation.

Deuxièmement, on a utilisé l'autre jour l'expression démodée de « discours d'intimidation ». Le premier ministre aurait pu prendre une position ferme l'autre soir lorsqu'il a terminé son concert. Ces positions importent aux jeunes et peut-être que pareille position pourrait avoir une incidence sur un garçon de 15 ans qui pourrait autrement ne pas songer à faire des études postsecondaires. Le gouvernement fédéral pourrait prendre une position ferme et affirmer que ce type d'éducation est important.

Enfin, le gouvernement fédéral peut émettre des chèques. L'éducation postsecondaire est un point complexe et délicat sur le plan des champs de compétence. Or, je considère la politique canadienne et les relations intergouvernementales ainsi : lorsque le gouvernement fédéral se présente avec son chéquier, il est habituellement le bienvenu à la table des négociations.

Le président : Oui, bien entendu.

M. Finnie : C'est une partie de la solution.

Le président : Comment le gouvernement fédéral peut-il contrer ces obstacles non financiers?

M. Mueller : Nous aimerions que tous les jeunes Canadiens qualifiés puissent entrer à l'université ou au collège. Vous en conviendrez, il s'agit d'un objectif universel. Ce qui est malheureux, c'est que, pour une raison que j'ignore, un jeune talentueux est parfois incapable d'être instruit dans un établissement postsecondaire.

Many people out there do not have university on their radar screen, let alone college. They come from a background where it is not even considered. We must raise the expectations of these people.

It was not so long ago in this country that not everyone thought they had equal access to medical care. There are many people out there now who may think they do not have equal access to universities. There is information that some people have a poor idea about the costs and benefits of something like a university education. They tend to overestimate the costs and underestimate the benefits. There is a huge financial constraint. We need to get that information out there and say this is what a university is, how much it costs and how a person will benefit, let alone how society will benefit because of that education.

There are many studies in the U.S. that show that information is important. This is where one avenue where parental education works. If you have a parent who has gone to university, they know what scholarships, loans and bursaries are and how to apply for these things, et cetera. If you do not come from that background, you will not have a clue. This may cause you to miscalculate the benefits and the costs of this type of education.

Recent studies show that for low-income people something as simple as helping them fill out or simplifying the loan applications — in the case of some studies in the United States — because they are so confusing, can really help people to overcome this real or perceived barrier.

We are looking at that a little bit more in some of our research. That seems to me intuitively as well as hopefully, ultimately and empirically to be an important avenue; get the information out there, change people's expectations and let them know they can attend PSE if they are qualified.

Mr. Finnie: With respect to the research, it is only of late that we have really understood the nature of these barriers and these processes. It is only of late that our research has been focused on them and figuring out what they can do in the face of what we now understand about the determinants. That is why we do not know as much as we could or should. There is research underway, and that should be part of whatever we do.

The Chair: A little more exploration is needed?

Mr. Finnie: Yes.

The Chair: Mr. Frenette, can you comment about the statistics relevant to post-secondary education with respect to universities and colleges?

Mr. Frenette: The question was: Are certain colleges included toward university credit, as those colleges might essentially lead to a university degree? No. This is looking at university proper in the sense that these programs actually lead to a degree. If one went to Algonquin, for example, and began a program, they might obtain

Beaucoup de Canadiens ne prévoient pas fréquenter l'université, sans compter les collèges. Ils viennent d'un milieu où l'on n'envisage pas cette option. Nous devons élever leurs attentes.

Il n'y a pas si longtemps, au Canada, tout le monde croyait avoir un accès équitable aux soins médicaux. Actuellement, beaucoup de Canadiens croient peut-être que ce n'est pas le cas de l'accès à l'université. Des renseignements laissent croire que certaines personnes sont mal informées des coûts et des avantages associés à l'éducation universitaire. Elles ont tendance à surestimer les coûts et à sous-estimer les avantages. Il y a une énorme contrainte financière. Il faut expliquer à ces gens ce qu'est une université, combien coûtent les études universitaires et quels avantages ils tireront de cette expérience, sans compter les retombées de cette éducation sur la société.

Il existe beaucoup d'études américaines qui révèlent que ces renseignements sont importants. Dans ce cas, l'instruction des parents peut aider. Si l'un des parents est allé à l'université, il connaît les bourses et les prêts disponibles et il sait comment les demander, notamment. Les parents ne provenant pas de ce milieu n'en auront aucune idée. Ainsi, il est facile de se tromper dans les calculs des avantages et des coûts liés à cette éducation.

Des études récentes révèlent que les ménages à faibles revenus peuvent surmonter plus facilement cet obstacle, réel ou perçu, si on les aide tout simplement à remplir une demande de prêts, ou encore si on en simplifie la procédure, parce qu'on ne perd vraiment — et c'est le résultat de certaines études américaines.

Nous allons encore un peu plus en détail dans certaines de nos recherches. Intuitivement et empiriquement, il me semble que ce qui importe, en fin de compte, c'est de diffuser l'information, de changer les attentes des gens et de leur dire qu'ils peuvent étudier dans un établissement postsecondaire s'ils sont qualifiés.

M. Finnie : En ce qui a trait à la recherche, ce n'est que tout récemment que nous avons vraiment compris la nature de ces obstacles et de ces procédés. Nous avons ciblé nos études là-dessus depuis peu afin de trouver des solutions devant les facteurs déterminants que nous avons maintenant cernés. Voilà pourquoi nous n'en savons pas autant que nous le pourrions ou devrions. Il y a des études en cours, et elles doivent faire partie de nos projets futurs.

Le président : Il vous faut encore étudier la question davantage?

M. Finnie : Oui.

Le président : Monsieur Frenette, pouvez-vous faire quelques observations à propos des statistiques sur l'éducation postsecondaire relativement aux universités et aux collèges?

M. Frenette : La question était la suivante : tient-on compte de certaines études collégiales dans le calcul des crédits universitaires, étant donné que ces études pourraient mener à un diplôme universitaire? La réponse est non. Il est seulement question des programmes universitaires, car ces programmes mènent à

credits at some other university. That would not count. This is basically university proper.

With that said, you mentioned teachers' colleges and teaching hospitals. If those are affiliated or lead to a degree, then those are included. Teachers' college usually leads to a BEd, which would be included.

The Chair: You do not measure community colleges?

Mr. Frenette: No, the focus of the study was on universities. There could be another study on PSE in general or perhaps on colleges separately. There are no issues with that.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Finnie: In much of Mr. Mueller's and my work, we looked at colleges as well as universities.

The Chair: Much of your statistics include colleges.

Mr. Finnie: Yes, you can find that information in more detailed papers.

Senator Keon: Thank you very much. I enjoyed your presentations.

I will start with primary school education. If I draw the analogy to health, Mr. Finnie, you mentioned the Grade 9 boy with the baggy pants, if we could get at him. I agree that there is still an influence, but I think it is far too late. I think have you to start in the grade 1 and maybe in kindergarten.

It is interesting that 10-year-old-boys or even 8-year-old boys in Canada are scouted by the professional sports teams, if they are exceptionally good. They are brought into the system, they are coddled and so forth, and some of them are fortunate enough to get scholarships. Most of the scholarships are in America, but they are inundated with this whole thing. I think this is a major influence on this frightening phenomenon, I find, that boys are not going to university. It is only one thing. As you say, Mr. Finnie, it is very broad-based.

I want you to comment on how the primary education system could be modified so that kids are taught from the first day that it is a tremendous benefit to be well educated.

I had a recent experience of talking about my own family at a family reunion where all of my siblings — I was the baby of a large family — were university graduates. It was just a bowl of cherries for me to go to university.

I think kids have to get this in primary school. I think perhaps this is a huge defect in our education system, that the primary education system is not preparing kids for post-secondary education. Do you want to comment?

l'obtention d'un diplôme. Si un étudiant commençait un programme au Collège algonquin, par exemple, il pourrait obtenir des crédits à une autre université sans qu'ils ne comptent. Essentiellement, c'est propre à l'université.

Cela dit, vous avez mentionné les instituts pédagogiques et les hôpitaux universitaires. Si ces établissements sont affiliés ou qu'ils mènent à l'obtention d'un diplôme, ils sont inclus. Les instituts pédagogiques mènent habituellement à un B.Ed., et ce serait donc inclus.

Le président : Vous n'examinez pas les collèges communautaires?

M. Frenette : Non, l'étude est axée sur les universités. On pourrait mener une autre étude sur l'éducation postsecondaire en général, ou uniquement sur les collèges. Il n'y a pas de problèmes.

Le président : Merci beaucoup.

M. Finnie : Dans la plupart des travaux effectués par M. Mueller et moi-même, nous avons étudié les collèges, ainsi que les universités.

Le président : Beaucoup de vos statistiques incluent les collèges.

M. Finnie : Oui, vous trouverez ces renseignements dans des documents plus détaillés.

Le sénateur Keon : Merci beaucoup. Je suis ravi de vos témoignages.

Je vais commencer par l'éducation primaire. Si je pousse l'analogie à la santé, monsieur Finnie, je vais reprendre l'exemple du garçon de 9^e année portant des pantalons amples. Je conviens qu'il y a toujours une influence, mais je crois qu'il est beaucoup trop tard. Je crois qu'il vous faut commencer en 1^{re} année et peut-être même en maternelle.

Il est intéressant qu'au Canada, les garçons de 10 ans ou même de 8 ans sont encadrés par des équipes sportives professionnelles s'ils sont particulièrement bons. On les fait participer, ils sont choyés, et ainsi de suite. Certains d'entre eux sont assez chanceux pour obtenir des bourses. La plupart des bourses sont aux États-Unis, mais ils sont obnubilés par tout cela. Selon moi, cela influe considérablement sur le fait que les garçons ne se rendent pas à l'université — un phénomène effrayant. Il ne s'agit que d'un élément. Comme vous le dites, monsieur Finnie, c'est très vaste.

J'aimerais que vous nous disiez comment l'éducation primaire pourrait être réformée pour que l'on apprenne aux enfants, dès le début, qu'il est extrêmement avantageux d'être bien instruit.

Récemment, à l'occasion d'une rencontre familiale, je parlais de ma propre famille : je suis issu d'une grande famille dont je suis le cadet, et tous mes frères et sœurs sont diplômés de l'université. Pour moi, c'était simple comme bonjour; la suite logique était l'université.

Je crois que les enfants doivent apprendre cette notion à l'école primaire. C'est peut-être un énorme défaut de notre système de l'éducation, qu'il ne prépare pas les enfants à l'éducation postsecondaire. Qu'en pensez-vous?

Mr. Finnie: I think every period matters. One thing is to start interventions in the ninth grade as that is a reasonable time to do so, but there is no reason for thinking that is when we should do so. I think it comes down to benefit cost; I am an economist. When is the most effective time for us to intervene? We have to understand the nature of these processes. These are complex, lifelong processes, so we do not yet know that, but it could well be.

There is an experimental program in B.C. where they are taking people in the ninth grade, at the margin, and they are giving them certain classes. Can that have an effect? That is one experiment of I do not know how many that we could and should be doing to find out what works, what is the most effective time to intervene and the most effective kind of intervention that we would like to see. We just do not know that yet, but you may well be right.

Mr. Mueller: When this committee was convened yesterday, someone said something about coordinating statistics across provinces or something to that effect. We need better data. We do not understand much of what goes on in primary and secondary schools, and certainly not from a research perspective where we can look at these things and try to generalize the population and what is going on. Gathering better data would be the first step.

We had a small workshop last weekend and someone was talking about the data in British Columbia, which is linked from the time students are in elementary school all the way to their post-secondary education. This is the kind of data we need. One reason we look at post-secondary now and cannot address some of these issues is we simply do not have the data. In addition, there is a lot of work being done by eminent economists as well as non-economists, such as child development specialists, looking at what is going on.

My understanding is that there is a raging debate right now about when the best time is to intervene. Most people agree earlier is better, but how much earlier? Some people will say ages 0 years to 2 years and 2 years to 6 years might be important; others say in vitro is the time to do so. We do not know. We certainly do not know how to estimate the effects of these things, given the data we have right now.

Senator Keon: If you do not intervene, you cannot set up the study.

Mr. Mueller: That is correct and there are many issues when it comes to this type of research.

Mr. Frenette: I will speak to some research out there. I do not claim to be an expert because I do not conduct this sort of research, but I will talk about U.S. research.

M. Finnie : À mon avis, chaque période est importante. On peut commencer à intervenir en 9^e année parce que c'est raisonnable, mais il n'y a aucune raison de penser que c'est le moment idéal. Je vais ramener le tout au coût des avantages; je suis un économiste. À quel moment devons-nous intervenir pour que ce soit le plus efficace? Il faut comprendre la nature de ces processus. Ce sont des processus complexes et permanents. Nous ne le savons donc pas, mais c'est bien possible.

En Colombie-Britannique, il y a un programme expérimental où l'on donne certains cours à des jeunes de 9^e année qui réussissent tout juste. Cela peut-il avoir un effet? Il s'agit là d'une expérience parmi tant d'autres, et je ne sais pas combien nous pourrions ou devrions en mener pour déterminer ce qui porte des fruits et pour savoir à quel moment il est plus efficace d'intervenir, ainsi que le genre d'intervention qui donne les meilleurs résultats. Nous ne le savons tout simplement pas actuellement, mais vous avez peut-être bien raison.

M. Mueller : Lorsque ce comité s'est réuni hier, quelqu'un a parlé de rassembler les statistiques de toutes les provinces ou de quelque chose de la sorte. Nous avons besoin de meilleures données. Nous ne comprenons pas vraiment ce qui se passe dans les écoles primaires et secondaires, et particulièrement pas du point de vue de la recherche qui nous permettrait d'examiner ces éléments et de tenter de généraliser les groupes et ce qui se passe. La collecte de meilleures données serait la première étape à franchir.

La fin de semaine dernière, nous avons eu un atelier. Quelqu'un parlait des données de la Colombie-Britannique; elles sont recueillies tout au long des études des jeunes, du primaire jusqu'au postsecondaire. Voilà le genre de données qu'il nous faut. L'une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas nous attaquer à certaines de ces questions dans notre étude sur le postsecondaire, c'est simplement que nous n'avons pas les données nécessaires. De plus, beaucoup de travail est réalisé par d'éminents économistes et par d'autres personnes, dont des spécialistes du développement de l'enfant, qui se penchent sur ce qui se passe.

Je crois comprendre qu'un débat fait rage en ce moment au sujet du meilleur moment d'intervenir. La plupart s'entendent pour dire qu'il est préférable d'agir plus tôt, mais jusqu'à quel point? Certains diront que les âges de zéro à deux ans ou de deux à six ans sont peut-être importants; d'autres encore disent qu'il faut le faire in vitro. Nous ne savons pas. Nous ne savons certainement pas comment en calculer les conséquences, compte tenu des données que nous avons actuellement.

Le sénateur Keon : Vous ne pouvez pas lancer l'étude sans intervenir.

M. Mueller : C'est exact, et ce genre de recherches comporte de nombreuses difficultés.

M. Frenette : Je vais parler de certaines recherches qui ont été faites. Je ne prétends pas être expert, car je ne mène pas ce genre de recherches, mais je vais vous parler de ce qui a été fait aux États-Unis.

With regard to what helps in the early years in the classrooms, class size has been negatively linked to academic achievement. There was a lot of debate in the literature for several years where studies contradicted themselves, until they started running experiments and randomly assigning students to different classroom sizes based on a Tennessee STAR experiment. STAR stands for Student-Teacher Achievement Ratio. I can obtain that study for you. That study clearly showed there were negative causal affects based on that study.

Senator Keon, you mentioned the boy-girl differences, the fact that boys are less likely to go on to university, et cetera. Some U.S. studies suggest that teacher gender matters a great deal. In the first few years, females are more likely to be teaching students, and in the later years, such as in high school, it is more of an even split between male and female teachers. The study by Thomas Dee in the U.S. suggests that teacher gender helps boys and girls advance. If a child has a teacher of the same gender, it has a positive impact on the child.

Senator Keon: Thank you. That is interesting.

[*Translation*]

Senator Dawson: First of all, I would like to thank Senator Segal. I find it most unfortunate that Quebecers have to complain about the fact that documents are not submitted in both official languages. They come off looking like the bad guys.

[*English*]

It is always difficult to do if you are a Quebecer. It is difficult to say you do not want the document. Actually, the book, as you might notice, is in English, but you can still refer to it, which is an issue that could be debated. The advantage of the book being in English is that the introductory chapters have six lines in French. I skimmed through them, and I now have a short resume of the book.

I point to the chart on page 245 showing tuition fees between Quebec, in particular, and the rest of the country. Quebec tuition fees averaged \$2,000 and British Columbia averaged \$6,000 for post-secondary education per year. If cost is a factor, do you have statistics on the distinction between Quebec and the rest of the country? Do you have a distinction between minority education in Ontario and/or Quebec and its effect on post-secondary? I am flabbergasted by the statistics on women: 38 per cent of women go on to study and only 25 per cent of men go on to study. I did not have time to see the progression or regression. Only 50 per cent of those who go on to post-secondary education finish that education. Do more women complete their studies as compared to men?

Sur le plan des facteurs qui contribuent aux premières années à l'école, on a établi un lien négatif entre l'effectif des classes et le rendement scolaire. Pendant quelques années, la documentation contenait beaucoup de débats parce que les études se contredisaient; puis, on a commencé à expérimenter et à placer les élèves dans des classes ayant des effectifs différents de façon aléatoire, selon une expérience STAR du Tennessee. STAR signifie « Student-Teacher Achievement Ratio » ou rapport de rendement élèves-enseignant. Je peux vous procurer une copie de l'étude, qui montre bien les conséquences causales négatives de l'étude.

Sénateur Keon, vous avez parlé des différences entre les garçons et les filles, du fait qu'il est moins probable que les garçons fréquentent l'université, et cetera. Selon certaines études américaines, le sexe de l'enseignant est très important. Au cours des premières années, il est plus probable que l'enseignement soit donné par des femmes; dans les années qui suivent, à l'école secondaire par exemple, le nombre d'enseignants rejoint plus ou moins celui d'enseignantes. Selon l'étude menée par Thomas Dee aux États-Unis, le sexe de l'enseignant contribue aux progrès des garçons et des filles. Le fait qu'un enfant a un enseignant du même sexe que lui a des conséquences positives.

Le sénateur Keon : Merci. C'est intéressant.

[*Français*]

Le sénateur Dawson : J'aimerais tout d'abord remercier le sénateur Segal. Je trouve malheureux que ce soit les Québécois qui doivent se plaindre du fait que les documents ne sont pas soumis dans les deux langues officielles et qu'ils finissent par passer pour les méchants.

[*Traduction*]

C'est toujours difficile à faire lorsqu'on est Québécois. C'est difficile de dire qu'on ne veut pas le document. En fait, le livre, comme vous l'avez peut-être remarqué, est en anglais, mais vous pouvez tout de même y faire des renvois; c'est une question dont on pourrait débattre. L'avantage du fait que le livre soit en anglais, c'est que les chapitres d'introduction contiennent six lignes en français. Je les ai parcourus, et j'ai maintenant un court résumé du livre.

J'attire votre attention sur le tableau qui figure à la page 245 et qui montre les frais de scolarité au Québec en particulier, par rapport au reste du pays. La moyenne des frais de scolarité pour une année d'études postsecondaires au Québec est de 2 000 \$; celle de la Colombie-Britannique est de 6 000 \$. Si le coût entre en ligne de compte, avez-vous des statistiques sur la différence entre le Québec et le reste du pays? Connaissez-vous la différence entre l'éducation de la minorité en Ontario ou au Québec et ses conséquences sur le niveau postsecondaire? Je suis sidéré par les statistiques sur les femmes : 38 p. 100 des femmes poursuivent leurs études, comparativement à seulement 25 p. 100 des hommes. Je n'ai pas eu le temps de remarquer la progression ou la régression. De plus, seulement 50 p. 100 des personnes qui entreprennent des études postsecondaires obtiennent leur diplôme. Est-ce que davantage de femmes que d'hommes terminent leurs études?

I have a 19-year-old son, so I know what you mean when you talk about the baggy pants. He goes to CEGEP, which is a four-session program, normally a two-year program. Sixty-six per cent of the boys complete it in five sessions, and probably 90 per cent or 95 per cent of the female students do it in four sessions, as the program was planned. If you finish your CEGEP in December and you start university in January, you do not have the same integration process at the university that you would have if you start in September. It is a perpetual problem.

I want to discuss the distinction between Quebec and the other provinces. If the tuition fees are so much lower in Quebec, does that have a positive effect or is it just money not being collected and used? Obviously it is the same thing in Quebec. Rich people pay less to go to university in Quebec. That means poor people do not have that money to go anyway. I am wondering if there was a mathematical reflection of that distinction.

Mr. Finnie: It is clear that Quebec has by far the lowest tuition rates; the rates are free for CEGEP. They are by far the lowest in Canada, around \$2,000 per year. In some other provinces they are upwards between \$4,000 through \$7,000 per year. Quebec has the lowest participation rates in university in particular. Why is that? Well, it is because tuition is not the main determining factor of who goes to university. In fact, when you look at the reasons why Québécois do not go to university, it is because they are not interested. What does that mean? It reflects motivation; it reflects preparation; it reflects other things.

I have a couple of projects underway where we are taking advantage of some of these changes in tuition. There was a remarkable increase in British Columbia from around 2001-02 up to a couple of years later. We are exploiting that natural experiment in the data to try to identify the effects of tuition. Was there a significant decrease in participation rates in B.C. or among certain groups? I presented some of this at our workshop this last weekend. It is still preliminary enough that I would rather not speak further about it. About 50 per cent finishing, you did not get far enough in the paper.

Senator Dawson: I stayed on the French chapter.

Mr. Finnie: Fair enough. In the chapter by Theresa Qiu and me, that is the rate from a given program in a given institution. However, once you look across institutions, people who leave and then come back or move somewhere else, the graduation rate at university after five years, similar to college, rises from 50 per cent to 70 per cent, and another 20 per cent is still in PSE. The full drop-out rate is not 50 per cent; it is not

Mon fils a 19 ans; je comprends donc ce que vous voulez dire lorsque vous parlez des pantalons trop amples. Il fréquente le Cégep, dans le cadre d'un programme de quatre sessions qui dure normalement deux ans. Toutefois, 60 p. 100 des garçons le terminent en cinq sessions, tandis que probablement 90 ou 95 p. 100 des filles le font en quatre sessions, tel que prévu. Or, le processus d'intégration à l'université n'est pas le même pour un étudiant qui finit son Cégep en décembre et qui commence l'université en janvier que pour quelqu'un qui commence en septembre. C'est un éternel problème.

Je veux parler de la différence entre le Québec et les autres provinces. Est-ce que le fait que les frais de scolarité sont beaucoup moins élevés au Québec a des conséquences positives, ou est-ce simplement de l'argent qui n'est pas perçu et utilisé? Évidemment, c'est la même chose au Québec. Les gens riches payent moins cher pour fréquenter l'université au Québec, ce qui signifie que les gens pauvres n'ont tout de même pas l'argent nécessaire pour y aller. Je me demande si quelqu'un s'est penché sur la différence du point de vue mathématique.

M. Finnie : C'est évident que les frais de scolarité sont beaucoup moins élevés au Québec; en fait, le Cégep est gratuit. À environ 2 000 \$ par année, ce sont de très loin les moins élevés au Canada. Dans d'autres provinces, ils peuvent varier entre 4 000 \$ et 7 000 \$ par année. Or, les taux de participation à l'université en particulier sont les moins élevés au Québec. Pourquoi? Parce que les frais de scolarité ne sont pas le facteur principal qui détermine qui fréquente l'université. En fait, si on se penche sur les raisons pour lesquelles les Québécois ne vont pas à l'université, on découvre que c'est parce qu'ils ne sont pas intéressés. Qu'est-ce que cela signifie? Cela reflète la motivation, la préparation et plus encore.

Nous profitons de certains changements dans les frais de scolarité dans le cadre de quelques-uns des projets auxquels je travaille en ce moment. Il y a eu une augmentation considérable en Colombie-Britannique entre 2001-2002 et deux ou trois ans plus tard environ. Nous nous servons de l'expérience qui se produit naturellement sur le plan des données pour tenter de déterminer les conséquences des frais de scolarité. Y a-t-il eu une baisse importante dans les taux de participation en Colombie-Britannique ou parmi certains groupes? J'ai présenté cela en partie au cours de notre atelier le week-end dernier. Puisque nous en sommes toujours plutôt aux étapes préliminaires, je préférerais ne pas en dire plus à ce sujet. Et pour ce qui est d'environ 50 p. 100 qui finissent, vous ne vous êtes pas rendu assez loin dans le document.

Le sénateur Dawson : Je m'en suis tenu au chapitre en français.

M. Finnie : Je vois. Dans le chapitre que Theresa Qiu et moi avons rédigé, c'est le taux noté pour un programme donné, dans un établissement donné. Toutefois, si l'on considère l'ensemble des établissements, les gens qui quittent et puis qui reviennent ou qui se déplacent, le taux d'obtention de diplôme universitaire après cinq ans augmente : il passe de 50 p. 100 à 70 p. 100, ce qui est semblable au collège et, de plus, 20 p. 100 des gens sont encore

30 per cent; it is more like 10 per cent after five years. That is very important.

Finally, in another paper I also presented with a colleague we are looking at gap year effects, those who take time off from their studies. If anything, it appears to have something of a positive effect. Gap year people tend to be those individuals who were not doing quite as well in high school. They take some time off, and when they come back they do as well as others. It seems that there is almost an advantage, but these particular pathways, when they enter, I do not think that has been explored. One could do that. That is an interesting research topic.

Mr. Frenette: First, I want to apologize for not having French slides available. We received late notice and we have been working on it as of this morning, but we will provide those as quickly as possible.

Second, about the gender gap in university attendance, you asked if that had changed at some point. In fact, it has. There has been a complete reversal. Back in 1971, 68 per cent of university students were male; in 2001, 58 per cent were female. There has been a complete reversal over the last 20 or 30 years.

Senator Dawson: Maybe the same thing will happen in the Senate or in Parliament.

Senator Eaton: Thank you for your very interesting presentations. Perhaps post-secondary education should be marketed in a broader sense. Some people are not academically bent, but we seem to have given university a very high status and other post-secondary institutions a lesser status.

Have there not been studies showing that when boys and girls are educated together, the girls benefit but the boys do not, especially as they get into higher grades? Boys have different ways of learning. Perhaps if we did more studies on that aspect and changed it, we might be able to motivate and mentor boys to go on to post-secondary education.

Have universities or high schools taken into account students learning disabilities? I think that language affects our immigrant populations. I was reading studies in the *New York Times* last year that the New York school system is finding out that many of their Latino students are dropping out in grade 8 and grade 9 because their language facility in English is not good enough so they simply give up.

In doing a bit of studies here, immigrants are less and less likely to learn either English or French. Only 25 per cent of them take up the option. The new wave of immigrants does not come to this country like in the old days from Eurocentric backgrounds where they probably knew French or a Latin language. They are coming

en train de poursuivre leurs études postsecondaires. Le taux de décrochage total n'est donc pas de 50 p. 100, ni même de 30 p. 100; il est plus près de 10 p. 100 après cinq ans. Ce point est très important.

Enfin, dans un autre article, un collègue et moi examinons les conséquences de l'année de congé, des gens qui prennent une pause pendant leurs études. Cela semble avoir un effet plutôt positif. La plupart du temps, les gens qui prennent une année de congé sont ceux qui ne réussissaient pas très bien au secondaire. Ils prennent congé, et lorsqu'ils reviennent, ils réussissent aussi bien que les autres. Cela semble presque avantageux, mais ces trajets précis — le moment où ils entrent —, je ne crois pas qu'on se soit penché là-dessus. On pourrait le faire. C'est un sujet de recherche intéressant.

M. Frenette : Premièrement, je tiens à m'excuser du fait que nous n'avons pas de diapositives en français. Nous avons reçu l'avis tard et nous y travaillons depuis ce matin; nous vous les fournirons dès que possible.

Deuxièmement, au sujet de l'écart entre les sexes en ce qui concerne la fréquentation des universités, vous avez demandé si cela avait changé à un certain moment. En fait, la réponse est oui : il y a eu un renversement total. En 1971, 68 p. 100 des étudiants d'universités étaient des hommes; en 2001, 58 p. 100 étaient des femmes. Il y a eu un renversement total au cours des 20 ou 30 dernières années.

Le sénateur Dawson : Peut-être que la même chose se produira au Sénat ou au Parlement.

Le sénateur Eaton : Merci de vos exposés fascinants. Peut-être faudrait-il commercialiser l'éducation postsecondaire dans un sens plus large. Certaines personnes ne sont pas faites pour les études, mais nous semblons avoir accordé à l'université un statut très élevé comparativement à celui qui est accordé aux autres établissements postsecondaires.

Des études n'ont-elles pas démontré que, lorsque les garçons et les filles sont instruits ensemble, les filles en bénéficient contrairement aux garçons, en particulier lorsqu'ils atteignent les années plus avancées? Les garçons apprennent différemment. Si nous menions davantage d'études sur ce facteur et si nous le modifions, nous serions peut-être en mesure de motiver et d'encadrer les garçons afin de nous assurer qu'ils poursuivent des études postsecondaires.

Les universités et les écoles secondaires tiennent-elles compte des difficultés d'apprentissage des étudiants? Je pense que le facteur linguistique touche nos groupes d'immigrants. L'an dernier, je lisais dans le *New York Times* des études selon lesquelles le système scolaire new-yorkais était en train de constater que bon nombre de leurs étudiants latino-américains abandonnaient l'école en 8^e et 9^e année parce que leur maîtrise de l'anglais n'était pas suffisante, alors ils renonçaient simplement.

Si l'on étudie un peu la situation ici même, on constate que la probabilité que les immigrants apprennent l'anglais ou le français est de moins en moins grande. Seulement 25 p. 100 d'entre eux choisissent de le faire. Contrairement à ce qui se passait autrefois, la nouvelle vague d'immigrants n'arrive pas au Canada en

from either Asian or Middle Eastern countries and are not taking up the option of becoming fluent in either English or French to the degree they did previously. That might have an impact on students dropping out of university or not going on to post-secondary education. Do any of you have any comments?

Mr. Mueller: You said 25 per cent do not learn either English or French? That is immigrants?

Senator Eaton: Only 25 per cent are taking advantage of learning English or French when they come to this country.

Mr. Mueller: That might not account for those who already come with those language abilities. Our immigration policy is such that they are screened on those criteria.

Senator Eaton: Yes, but we do not always do as good a job as we might in encouraging people to become fluent in our two official languages.

Mr. Mueller: Okay. That is fine. Let us take a longer-term perspective in terms of both the benefits and costs of immigration, and one of the benefits is that by the second generation a lot of these differences between immigrants and the Canadian-born are starting to disappear. We could look at that perspective. People might come here and not want to learn English or French, but their children will likely want to. There are some exceptions to that rule. Certainly, if we compare Canada to certain parts of Europe where they have immigrant enclaves, I suspect that the disincentive to learn the local language is a lot less if you are surrounded by your own linguistic group. In Canada, to date, I have not heard any problems, but I could be wrong.

Mr. Frenette: If I may, I am not an expert in this area. You mentioned that the second-generation children of immigrants might learn to speak either English or French. A study by a professor at Carleton University, Christopher Worswick, looked at academic performance in different areas, including, I believe in reading, specifically of children of immigrants. It might be useful to look at that study.

Senator Eaton: I also refer to immigrants with children whose first language is neither French nor English.

Mr. Finnie: They are doing okay. The study was restricted to those who came here by the age of 15 years and was focused on PSE. The post-secondary education participation rates for every immigrant group, in particular at university, were higher than for non-immigrant Canadians. Some were incredibly higher. For example, Chinese participate in university at a rate of 90 per cent

provenance de pays principalement européens où ils ont probablement appris le français ou une langue latine. Ils viennent d'Asie ou du Moyen-Orient et ne prennent pas aussi souvent la peine de maîtriser l'anglais ou le français qu'ils le faisaient auparavant. Ce facteur peut avoir une incidence sur le nombre d'étudiants qui abandonnent leurs études universitaires ou qui ne poursuivent pas des études postsecondaires. Avez-vous des observations à formuler à ce sujet?

M. Mueller : Vous dites que 25 p. 100 d'entre eux n'apprennent ni l'anglais, ni le français? On parle des immigrants, n'est-ce pas?

Le sénateur Eaton : Seulement 25 p. 100 d'entre eux en profitent pour apprendre l'anglais ou le français lorsqu'ils arrivent au Canada.

M. Mueller : Cela ne tient peut-être pas compte de ceux qui possèdent déjà des connaissances linguistiques avant d'arriver. Notre politique en matière d'immigration est structurée de manière à sélectionner les gens en fonction de ces critères.

Le sénateur Eaton : Oui, mais nous n'encourageons pas les gens à parler couramment nos deux langues officielles autant que nous le pourrions.

M. Mueller : D'accord. C'est très bien. Mais, si nous examinons les avantages et les coûts de l'immigration sur une plus longue période, nous constatons que l'un de ces avantages, c'est que, dès la deuxième génération, bon nombre des caractéristiques qui différencient les immigrants des personnes nées au Canada commencent à disparaître. Nous pourrions examiner cet angle. Des gens peuvent venir ici et ne pas vouloir apprendre l'anglais ou le français, mais il est probable que leurs enfants le voudront. Il existe certaines exceptions à cette règle. Si nous comparons le Canada à certaines parties de l'Europe où existent des enclaves d'immigrants, je soupçonne qu'une personne est beaucoup moins motivée à apprendre la langue locale lorsqu'elle est entourée de membres de son propre groupe linguistique. Au Canada, je n'ai pas entendu parler de problèmes de ce genre jusqu'à maintenant, mais je pourrais me tromper.

M. Frenette : Avec votre permission, je ne suis pas un expert en la matière, mais vous avez mentionné qu'il était possible que les enfants de la deuxième génération d'immigrants apprennent l'anglais ou le français. Il existe une étude menée par un professeur de l'Université Carleton, Christopher Worswick, qui analyse le rendement scolaire d'étudiants dans diverses matières, dont la lecture, je crois, et en particulier celui des enfants d'immigrants. Il serait peut-être utile d'examiner cette étude.

Le sénateur Eaton : Je fais également allusion aux immigrants qui ont des enfants et dont la langue maternelle n'est ni le français, ni l'anglais.

M. Finnie : Ils se débrouillent bien. L'étude tenait seulement compte des enfants qui avaient 15 ans ou moins lorsqu'ils sont arrivés ici et mettait l'accent sur l'EPS. Pour tous les groupes d'immigrants, les taux de participation à l'éducation postsecondaire, en particulier de niveau universitaire, étaient plus élevés que ceux des Canadiens nés au pays. Certains étaient

and another 8 per cent in college. As long as they arrive early enough, the children of immigrants seem to be doing okay. Beyond that is adult education, which is another issue that our research does not address.

Senator Eaton: Have you done your studies in Toronto and Vancouver?

Mr. Finnie: Our data are national, and a representative sample is used. Yes, those children are doing very well.

Senator Eaton: Have you done any studies about separating boys and girls at a younger age to teach boys different styles of learning before they move on to post-secondary education?

Mr. Frenette: That would require a massive overhaul of the schooling system and would create segregated schools.

Senator Eaton: We might have to do that if we continue to see the numbers of boys not equalling the numbers of girls going to universities. We might have to think about that.

Mr. Finnie: There is a bit of research, but none of us has done it. It would be interesting to know more about anything to do with the K-12 system. Those results would be interesting.

Senator Ogilvie: I congratulate you on the balance of your presentation. Virtually all of your major observations resonate with my lifelong experience in the area of post-secondary education. I am absolutely delighted to see us beginning to gather the data that will help us to move beyond the politically easy issue of dollars, which opposition at the student level or real political life have used as an easy way of dealing with many of these issues and the issue of correctness that has dramatically influenced, in particular the K-12 system, the issues that have gone on over the course of my lifetime. It has had a considerable influence on the substantial change in the motivation of young men to escape successfully from the overall system.

I am absolutely delighted with the tone and the substance of the identified issues that you have touched on today. It will help to motivate us to drill down into those underlying areas. Anecdotally, in my experience of running a university, when we were able to identify individual students in the K-12 system at the graduating year or the year before, either through a high school principal or a teacher who recognized someone with great potential but who had no motivation for the reasons you have identified, we were able to work together to motivate that individual to move on to university. Almost all were 100 per cent successful, but that is an expensive, focused way of moving it forward; but there are clear lessons to be learned.

même étonnamment plus élevés. Par exemple, 90 p. 100 des Chinois fréquentent l'université, et 8 p. 100 de plus suivent des cours collégiaux. À condition d'arriver assez tôt, les enfants d'immigrants semblent bien s'en tirer. En dehors de cela, il y a l'éducation des adultes, c'est-à-dire une autre question que notre étude n'aborde pas.

Le sénateur Eaton : Avez-vous mené vos études à Toronto et à Vancouver?

M. Finnie : Nos données sont recueillies à l'échelle nationale, et nous utilisons un échantillon représentatif. Oui, ces enfants se débrouillent très bien.

Le sénateur Eaton : Avez-vous effectué des études dans lesquelles les garçons étaient séparés des filles à un plus jeune âge afin qu'on leur enseigne d'autres styles d'apprentissage avant qu'ils commencent leurs études postsecondaires?

M. Frenette : Cela exigerait une réforme massive du système scolaire et créerait des écoles séparées.

Le sénateur Eaton : Nous devons peut-être nous y résoudre si le nombre de garçons qui vont à l'université continue d'être inférieur à celui des filles. Il faudra peut-être que nous y réfléchissions.

M. Finnie : Il existe quelques recherches à ce sujet, mais aucune que nous ayons menée nous-mêmes. Il serait intéressant d'en apprendre davantage sur quoi que ce soit ayant trait au système allant de la maternelle à la 12^e année. Ces résultats seraient intéressants.

Le sénateur Ogilvie : Je vous félicite de nous avoir donné un exposé bien équilibré. Presque toutes vos principales observations cadrent bien avec l'expérience que j'ai emmagasinée pendant toute ma vie dans le domaine de l'éducation postsecondaire. Je suis absolument ravi de voir que nous commençons à recueillir les données qui nous aideront à dépasser la question de l'argent, qui est facile à régler sur le plan politique et dont le mouvement étudiant ou les politiciens se sont servis comme d'un moyen facile de résoudre bon nombre de ces problèmes, et la question de la rectitude, qui a grandement influé sur les enjeux qui se sont succédé au cours de ma vie, en particulier sur le système allant de la maternelle à la 12^e année. Je crois que cela a eu une incidence considérable sur le changement qu'on a observé dans la volonté des jeunes hommes d'échapper avec succès au système en général.

Je suis absolument enchanté par le ton et la nature des enjeux qui ont été signalés et que vous avez abordés aujourd'hui. Cela nous motivera à fouiller les secteurs sous-jacents. Soit dit en passant, selon mon expérience à titre de gestionnaire d'une université, lorsque nous étions en mesure de repérer des étudiants au cours de leur dernière année ou de leur avant-dernière année, par l'entremise d'un principal ou d'un enseignant d'école secondaire qui reconnaissait qu'un étudiant promettait énormément, mais n'avait aucune motivation pour les raisons que vous avez mentionnées, nous parvenions ensemble à motiver cette personne à poursuivre ses études à l'université. Presque toutes ces personnes ont parfaitement réussi, mais c'est une façon coûteuse et sélective de faire avancer les choses. Toutefois, il y a un manifestement des leçons à tirer de ces expériences.

Anecdotally, with regard to the cost, we hear continuously that Nova Scotia has the highest tuition fees in the country. Yet, if I recall correctly, you indicated that we have the highest participation rates, and that it has been so for some while. I did a study about 10 years ago that looked at substantially raising international tuition fees. I found that the numbers of applications to international programs — students applying abroad for programs, in particular for applied business, computer science, et cetera, were directly proportional to the amount of the tuition fee. That is, the perception of the higher the quality the greater the application rate. Those places having near zero tuition had very few, if any, applications.

I also noted that you are presenting research based largely on the university issue. However, you touched on the question of apprenticeship programs and vocational areas. This is an important aspect of where we go forward. My experience is that during my lifetime, until recently, Canadians devalued diploma, apprenticeship and vocational programs relative to university. In other words, our societal statements about who was truly important in society placed a heavy emphasis on students graduating from certain programs at universities. However, despite having their degree, graduates often had to go back and complete a diploma program in order to be successful. Many young people have a much greater aptitude and tenacity for the more pragmatic side of education. If we were able to deal with that issue as we motivate young people for PSE, we might be able to enhance the structure appropriately.

There is a second benefit. My experience has shown me that a lack of access to vocationally and technically trained individuals has an impact on businesses starting up in certain regions of our country. As a result, we do not have as many of those businesses as we could have to employ more of those people today. It is an important part of socio-economic development.

I have made observations only. I was so pleased with the nature of your presentation and the identification and focus on those things that might make a difference to the future.

Mr. Finnie: We need to learn more about your example of moving the students forward. What exactly happened? We are not talking about starting at the age of 5 years or 7 years. Perhaps that would be the best age but, given that we have not done so, what could we do? We need to find out much more about that.

En ce qui concerne les coûts, on nous répète constamment que les frais de scolarité de la Nouvelle-Écosse sont les plus élevés au pays. Et pourtant, si je me souviens bien, vous avez indiqué que nos taux de fréquentation étaient les plus élevés du pays et ce, depuis un certain temps. J'ai mené, il y a environ 10 ans, une étude qui envisageait la possibilité d'augmenter substantiellement les frais de scolarité pour les programmes internationaux. J'ai découvert que le nombre de demandes d'inscription aux programmes internationaux — les étudiants qui présentaient des demandes visant des programmes offerts à l'étranger, en particulier dans le domaine du commerce appliqué, de l'informatique, et cetera — était directement proportionnel au montant des frais de scolarité. C'est-à-dire que, plus la qualité du programme est jugée élevée, plus le nombre de demandes est élevé. Les endroits où les frais de scolarité étaient presque inexistantes ne recevaient que peu ou pas de demandes.

J'ai également remarqué que vous présentiez des recherches principalement fondées sur l'enjeu universitaire. Cependant, vous avez effleuré la question des programmes d'apprentissage et des secteurs professionnels. C'est une importante facette de la direction dans laquelle nous nous engageons. Au cours de ma vie et jusqu'à récemment, mon expérience m'a appris que les Canadiens sous-estimaient les certificats et les programmes professionnels et d'apprentissage par rapport aux programmes universitaires. En d'autres termes, le message que notre société véhiculait quant aux personnes qui étaient vraiment importantes dans la société mettait énormément l'accent sur les diplômés de certains programmes universitaires. Cependant, même après avoir obtenu leur diplôme, les diplômés devaient souvent retourner à l'école et terminer un programme menant à un certificat afin de réussir dans la vie. Bon nombre de jeunes sont plus doués et plus tenaces lorsque leurs études sont plus pragmatiques. Si nous pouvions régler cette question tout en motivant les jeunes à l'égard de l'EPS, nous serions peut-être en mesure d'améliorer la structure adéquatement.

Il y a un deuxième avantage. Mon expérience m'a appris que, lorsque la main-d'œuvre ayant reçu une formation technique ou professionnelle est difficile à trouver, cela nuit au lancement d'entreprises dans certaines régions de notre pays. Par conséquent, nous avons moins d'entreprises que nous pourrions en avoir pour employer un plus grand nombre de ces gens aujourd'hui. C'est une partie importante du développement socio-économique.

J'ai seulement formulé des observations. J'étais extrêmement heureux de la teneur de votre exposé et ravi que vous ayez repéré et souligné des éléments qui pourraient avoir des effets bénéfiques sur notre avenir.

M. Finnie : Nous devons en apprendre davantage sur l'exemple dans lequel vous aidiez des étudiants à poursuivre leurs études. Qu'est-ce qui s'est passé exactement? Nous ne parlons pas, j'imagine, de les encadrer à partir de l'âge de cinq ou sept ans. Peut-être, serait-ce l'âge idéal, mais étant donné que nous ne l'avons pas fait, que pourrions-nous faire maintenant? Nous devons en apprendre beaucoup plus là-dessus.

Provincial differences are very interesting. Mr. Mueller and I are finishing up some new work on that. In Nova Scotia, children go to PSE more but they drop out at higher rates. All sorts of interesting things are happening across the provinces. We do not have a Canadian post-secondary education system. Rather, we have 10 provincial and territorial systems, which we are exploring.

I will remark on your comments about college, which picks up on the other point. I agree that anyone who teaches at a university knows that some students are better suited to college, but they succumb to parental and/or societal pressure to go to university; and that is a shame. PSE should be about those who want to go and about getting the right match for them and for the country.

Mr. Mueller: Senator, you said that some people have academic training and return to school for vocational training. That certainly is the case. We are doing some preliminary research on apprenticeships. We are surprised by the number of people who have college education and even more surprised by the number of people who have university education who go back to pick up an apprenticeship. My colleague was implying that there might be a mismatch at the beginning of certain programs. Our system is flexible enough to allow people to realize that they are not a good fit for their choice and to make amends.

Senator Callbeck: Mr. Frenette, you said that 31 per cent in the bottom income level attend university. What is the cap of the bottom income?

Mr. Frenette: By “bottom,” I mean the bottom income quartile, the bottom 25 per cent. I could get the exact numbers for you. Offhand, I do not recall the cut-off.

If you want to think about it in terms of a low-income cut-off, it is probably about twice as high. Still, it is in the bottom 25 per cent of the Canadian income distribution. I can get those numbers for you.

Senator Callbeck: You indicated that 10 per cent of the students said that finances were a problem.

Mr. Frenette: Yes, 10 per cent of all students.

Senator Callbeck: Then you mentioned 76 per cent, and with that, you mentioned several things — lower marks, less-educated parents, less motivated by parents and so on. Do you have that 76 per cent broken down?

Mr. Frenette: Of that, parental education and academic performance are the two biggest factors. I can find it in the book, if you like.

Les écarts à l'échelle provinciale sont très intéressants. M. Mueller et moi sommes en train d'achever certaines nouvelles études à ce sujet. En Nouvelle-Écosse, les jeunes sont plus portés à faire des études postsecondaires, mais le taux d'abandon est plus élevé. Toutes sortes de fluctuations fort intéressantes se produisent d'une province à l'autre. Nous n'avons pas de système d'éducation postsecondaire à l'échelle nationale. Au lieu de cela, il y a 10 systèmes provinciaux et territoriaux à explorer.

Je vais répondre à vos observations concernant les collèges, ce qui reprend l'autre argument. Je reconnais que toute personne qui enseigne dans une université sait que le collège convient mieux à certains étudiants. Malgré cela, ils succombent aux pressions parentales et sociétales qui les poussent à aller à l'université; et c'est vraiment dommage. Le débat sur l'EPS devrait porter sur les gens que cela intéresse et sur le choix d'un programme qui leur convient et qui bénéficie à notre pays.

M. Mueller : Sénateur, vous avez mentionné que certaines personnes qui ont reçu une formation universitaire retournent à l'école pour suivre une formation professionnelle. C'est certainement vrai. Nous effectuons actuellement certaines recherches préliminaires sur les apprentissages. Nous sommes étonnés par le nombre de personnes qui ont fait des études collégiales et encore plus stupéfaits par le nombre de personnes qui ont fait des études universitaires et qui retournent à l'école pour suivre un apprentissage. Mon collègue laissait entendre qu'une mauvaise concordance pouvait survenir au début de certains programmes. Notre système est suffisamment flexible pour permettre aux gens de se rendre compte que leur choix ne leur convient pas et d'apporter les changements nécessaires.

Le sénateur Callbeck : M. Frenette, vous avez dit que 31 p. 100 des personnes dont le niveau de revenu est le plus faible fréquentent l'université. Quel est le plafond du revenu le plus faible?

M. Frenette : Par « plus faible », je voulais dire le quartile au revenu le plus faible, les 25 p. 100 les moins élevés. Je pourrais vous trouver les chiffres exacts. Je ne me souviens pas par coeur de la valeur maximale.

Si vous voulez le considérer comme le seuil de faible revenu, c'est probablement environ le double. Et pourtant, cela fait partie des 25 p. 100 inférieurs de la répartition du revenu au Canada. Je peux vous obtenir ces chiffres.

Le sénateur Callbeck : Vous avez mentionné que 10 p. 100 des étudiants considéraient que leur situation financière était problématique.

M. Frenette : Oui, 10 p. 100 de tous les étudiants.

Le sénateur Callbeck : Ensuite, vous avez mentionné 76 p. 100, puis plusieurs éléments — des résultats scolaires plus faibles, des parents moins scolarisés, moins d'incitation de la part des parents. Avez-vous la ventilation de ces 76 p. 100?

M. Frenette : Le niveau d'études des parents et le rendement scolaire sont les deux facteurs les plus importants. Je peux le repérer dans le livre, si vous le voulez.

Senator Callbeck: No, I can look in the book.

Mr. Frenette: Those are the two biggest reasons behind the gap in university attendance. Parental expectations matter, but not as much as the first two.

Senator Callbeck: You talked about the effect that high debt has, such as home ownership. You mentioned marriage. Did you mean that they marry less or that they marry later?

Mr. Frenette: It is at the date of the study. This is a U.S. study. A few years following graduation from university or college, they sampled these students and asked them if they had married. It is at that point. It is rare that you have a lifetime study that follows them from age 20 years.

Mr. Finnie: I have some unpublished work on that subject. I took longitudinal data that followed people over time. I related the amount of debt to the three outcomes of marriage, having children, and savings. Savings captured RRSPs.

The only effect I found for Canada was a short-run effect for college students on their RRSPs among those who had the highest debt levels. Apart from that, I found no effect on marriage, children or savings among university students.

I have to get that paper out. I could forward it to you.

The Chair: We would appreciate it if you would send it to the committee.

Mr. Finnie: It is a good paper but you get busy; I have a stack of them. Lots of people have read that one and I stand by it. That is why I am glad to talk about that and not some of this other research. I am being careful.

Senator Callbeck: I would like to have a copy of that paper.

Mr. Finnie: I would be glad to send it to you.

Senator Callbeck: The other thing you said was that it affects job search. How do you mean?

Mr. Frenette: It is not how I mean; it is how the authors in the U.S. study mean. They looked at what they called “public interest jobs” — things like becoming a nurse or a public lawyer, public sector jobs.

The idea here is that if you have a high debt load — again, this is according to those authors — you may want to hurry up and pay that off. What do you do? You go off and work on Wall Street as opposed to being a nurse or having some other lower paid occupation.

Le sénateur Callbeck : Non, je peux le regarder.

M. Frenette : Ce sont les deux principales raisons qui expliquent l'écart dans la fréquentation universitaire. Les attentes parentales importent, mais pas autant que les deux premiers facteurs.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé des conséquences du taux d'endettement sur des choses comme l'achat d'une maison. Vous avez mentionné le mariage. Voulez-vous dire que les gens se marient moins ou qu'ils se marient plus tard?

M. Frenette : Ces résultats étaient valides au moment de l'étude. C'est une étude américaine. Quelques années après que les étudiants ont obtenu leur diplôme universitaire ou collégial, les analystes ont prélevé un échantillon d'étudiants et leur ont demandé s'ils s'étaient mariés. C'est à ce moment-là. Il est rare qu'on mène une étude longitudinale qui suit les gens à partir de l'âge de 20 ans.

M. Finnie : J'ai déjà rédigé un article là-dessus. Je ne l'ai jamais publié, mais j'y étudiais une série de données longitudinales et suivais mes sujets sur une longue période. J'établissais la corrélation entre leur niveau d'endettement, d'une part, et leur situation matrimoniale, leurs épargnes et le fait qu'ils avaient des enfants ou pas de l'autre. Les REER entraient dans la catégorie « épargnes ».

Au Canada, j'ai seulement pu observer un bref effet à court terme sur les REER des étudiants du collégial les plus endettés. Sinon, je n'ai pu constater aucun effet sur la situation matrimoniale et les épargnes des universitaires ni sur le fait qu'ils aient ou non des enfants.

Il faudrait bien que je publie tout ça. Je pourrais vous en envoyer une copie.

Le président : Nous vous en saurions gré, en effet.

M. Finnie : C'est une bonne étude, mais vous savez ce que c'est, on vient vite débordé; en fait, j'en ai toute une pile. Cette étude-ci a été lue et relue, et c'est pourquoi je m'y fie. C'est pour cela que j'en parle et que je parle moins des autres. Je fais attention.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais bien avoir une copie.

M. Finnie : Je vous en enverrai une avec plaisir.

Le sénateur Callbeck : Vous avez également dit qu'il y avait des effets sur la recherche d'emploi. Qu'entendez-vous par là?

M. Frenette : Ce n'est pas ce que moi j'entends par là, mais bien les auteurs de l'étude américaine. Ils se sont intéressés à ce qu'ils ont eux-mêmes appelé les « emplois d'intérêt public » : infirmière, avocat de l'aide juridique, fonctionnaire, et cetera.

Selon les auteurs, plus les dettes d'une personne sont élevées, plus elle aura tendance à vouloir les rembourser rapidement. Que fera-t-elle? Elle choisira un emploi à Wall Street au lieu de devenir infirmière ou d'occuper un autre emploi moins rémunérateur.

Senator Callbeck: Mr. Mueller, concerning the statistics about Atlantic Canada and the high ratio, are those statistics taken from the home of the student or from the university. For example, are Alberta students that go to Acadia included in Nova Scotia figures?

Mr. Finnie: No.

Mr. Mueller: I do not believe so. One of the factors we thought about is that Nova Scotia has a good university system and a high participation rate in university, so it attracts students from other provinces. We did look at that once; we found out there were relatively few transfer students or students moving between provinces, if I remember correctly. In terms of our research, it was not skewing our results.

Mr. Finnie: The one flow is precisely Ontario students going to Nova Scotia. I have a paper on that I could send you. That one is published; it is in a journal and everything.

However, from our statistics, the answer is “no.” We look at individuals who grew up in Nova Scotia; do they go to university or not, wherever they go? To answer your question precisely, those results are not inflated by students coming from elsewhere to Nova Scotia universities.

Senator Callbeck: The chair was asking you about students that drop out. You said 15 per cent leave because of finances. Have you analyzed that 15 per cent any further? Are these students from low-income families or do you know?

Mr. Finnie: I cannot remember, but the problem is that there are so few of them. Of those who start university, 15 per cent leave; and of that 15 per cent, 15 per cent say it is because of low income. We are talking about 15 times 15, which is a couple of percentages of the sample. The numbers are so small, they are difficult to analyze.

[Translation]

Senator Pépin: My question ties in with the one put by Senator Eaton who was asking about the most appropriate moment at which to intervene. Why not come back to the time when girls and boys were educated separately? In my days, boys had professors, while girls were taught throughout their life either by teachers or members of religious orders.

At the elementary level, self-identification is important. However, at the secondary level, boys in mixed classes begin to show an interest in girls. They may feel attracted to a particular girl who does better academically than they do. Their sense of self-worth suffers.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Mueller, à propos des statistiques sur le Canada atlantique et le taux élevé de gens qui y font des études postsecondaires; est-ce que ces données tiennent compte de l'endroit d'où viennent les étudiants ou de l'endroit où ils étudient. Par exemple, est-ce qu'un étudiant albertain qui étudierait en Acadie ferait partie de ces chiffres?

M. Finnie : Non.

M. Mueller : Je ne crois pas. Nous avons notamment tenu compte du fait que la Nouvelle-Écosse peut compter sur un bon réseau universitaire et que le taux d'inscription à l'université y est particulièrement élevé, ce qui lui permet d'attirer des étudiants des autres provinces. Nous nous sommes cependant penchés sur la question, et si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois me rappeler que nous n'avions recensé qu'un petit nombre d'étudiants provenant d'une autre université ou d'une autre province. Chose certaine ce n'était pas suffisant pour biaiser les résultats de notre recherche.

M. Finnie : Et je peux même vous dire qu'il s'agissait pour la plupart d'étudiants ontariens qui allaient étudier en Nouvelle-Écosse. J'ai un article là-dessus. Et celui-là a été publié dans une revue et tout.

Quoi qu'il en soit, selon nos statistiques, la réponse à votre question serait « non ». Nous nous intéressons aux personnes qui ont grandi en Nouvelle-Écosse; ces personnes-là vont-elles ou non à l'université, peu importe où? En fait, je vous répondrai très exactement que nos chiffres ne sont aucunement gonflés par les étudiants des autres provinces qui fréquentent une université en Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Callbeck : Le président parlait des étudiants qui abandonnent leurs études. Vous disiez que 15 p. 100 d'entre eux le font pour des raisons financières. Avez-vous poussé votre analyse plus loin? Ces étudiants étaient-ils issus de familles à faible revenu? Le savez-vous?

M. Finnie : Je ne me rappelle pas. Le problème, c'est qu'ils sont tellement peu nombreux que l'analyse est quasiment impossible. Parmi tous ceux qui commencent des études universitaires, 15 p. 100 abandonnent en cours de route; du nombre, 15 p. 100 affirment que c'est à cause de leur revenu qui n'est pas assez élevé. On parle ici du quinzième d'un quinzième, ce qui nous donne une petite fraction de l'échantillon.

[Français]

Le sénateur Pépin : Ma question est complémentaire à celle du sénateur Eaton qui demandait quel était le meilleur temps pour intervenir. Pourquoi on ne reviendrait pas au temps où les filles et les garçons étaient séparés? Dans mon temps, les garçons avaient des professeurs et c'était des institutrices ou des religieuses qui enseignaient aux filles durant toute leur vie.

Au primaire, l'identification est importante. Mais au secondaire, lorsque tu es un garçon dans une classe mixte, tu commences à regarder les filles. Il y a une fille que tu trouves de ton goût, mais la fille en question performe mieux que toi à l'école. Tu es à côté d'elle et tu te sens moins bon.

I think this option is worth exploring. Female university enrolment continues to increase. Today, 75 per cent of medical students are female. I am not saying this because I am opposed to the idea. On the contrary, I have been a staunch defender of equality for women. However, we need to find out why boys start dropping out by the time they reach secondary school.

Boys like to be in class with girls. They could meet during their free periods, but during class hours and during study periods, they should study separately. How do you feel about that? Is this an option worth exploring?

Mr. Finnie: In an upcoming book that I am working on with a colleague from Queen's University, I examine the factors that contribute to the dropout rate among boys. We are currently looking at this very issue. You say that boys feel uncomfortable when girls perform better than they do. I think the opposite is true.

I get the feeling that boys do not think it is "cool" to do well in school. There is very little data on this subject, but it would be a fascinating topic to explore.

Senator Pépin: It may not be "cool" right now, but if boys studied only with boys, that situation could change.

Mr. Finnie: I think we need to look at the factors that lead boys to drop out of school. We need to ask ourselves what we must do to prevent that from happening. We could experiment by adjusting the girl-to-boy ratio in a particular grade. We could also ask boys why they think it is not "cool" to do well in school. That could be focus of our research and our policies down the road.

Senator Pépin: I think it would be a good idea for boys to have male teachers at the elementary level, to help with self-identification.

Mr. Finnie: That is one possibility.

Mr. Frenette: Mention was made earlier of some research being carried out on this very subject, namely male teachers.

Senator Pépin: It is also cause for some concern to see girls dominate at the university level, even in engineering. At least that is the case at my university.

Mr. Finnie: As you pointed out, two thirds of the medical students at the University of Ottawa are female. We are also seeing many immigrants, because they are motivated. It comes down to motivation. Young women are focussed on the future.

[English]

Senator Cordy: You have given us a tremendous amount of interesting information this morning. As a former elementary school teacher, I was particularly interested to see when one actually starts the process of encouraging post-secondary education. I think it starts in kindergarten, which I taught for a number of years.

Je pense que cette possibilité vaut la peine d'être explorée. On voit de plus en plus de filles dans les universités. Actuellement, la faculté de médecine est composée à 75 p. 100 de femmes. Je ne dis pas cela parce que je suis contre. Au contraire, je me suis tellement battue pour l'égalité des femmes. Mais il vaudrait la peine de savoir pourquoi les garçons interrompent leurs études dès le secondaire.

Les gars aiment bien se retrouver en classe avec les filles. Ils pourraient se rencontrer pendant les périodes libres, mais dans les classes, pendant les périodes d'étude, les garçons et les filles devraient étudier chacun de leur côté. Qu'est-ce que vous en pensez? En ferez-vous un sujet d'étude?

M. Finnie : Dans un prochain livre avec un collègue de l'Université Queen's, je vais traiter des facteurs liés au décrochage chez les garçons. Nous travaillons actuellement sur le sujet. Vous dites que les garçons se sentent mal à l'aise parce que les filles performant mieux qu'eux. Moi je pense que c'est l'inverse.

J'ai l'impression que pour les gars ce n'est pas « cool » de performer à l'école. Il y a peu de statistiques là-dessus, mais il serait fascinant d'explorer la question à fond.

Le sénateur Pépin : Ce n'est peut-être pas « cool » en ce moment, mais si les gars étudiaient uniquement avec des gars, la situation pourrait peut-être changer.

M. Finnie : Je pense qu'il faut chercher à savoir quels facteurs déterminants favorisent le décrochage chez les garçons. Il faut se demander ce qu'on peut faire pour éviter le décrochage. On pourrait tenter des expériences en changeant le ratio garçons-filles dans une classe donnée. On pourrait aussi intervenir auprès des jeunes garçons et les interroger à savoir pourquoi ce n'est pas « cool » de performer à l'école. Je crois que c'est l'avenir pour la recherche et pour les politiques.

Le sénateur Pépin : Aussi, pour ce qui est des professeurs au primaire, ce serait bon d'avoir des professeurs masculins, peut-être, pour les garçons, pour leur identification.

M. Finnie : Je pense que c'est bien possible.

M. Frenette : On mentionnait tantôt qu'il y a des recherches sur ce point, concernant les professeurs masculins.

Le sénateur Pépin : C'est inquiétant, d'ailleurs, de voir dans les universités, même en génie, que ce sont les filles qui dominent. C'est le cas dans mon université, en tout cas.

M. Finnie : En médecine, comme vous le dites, c'est deux tiers, à l'Université d'Ottawa. Et on voit plein d'immigrants, parce qu'ils ont la motivation. C'est cela, la question. Les filles ont la motivation, elles ont l'avenir en tête. C'est cela, la motivation.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Vous nous avez fourni une quantité impressionnante de renseignements ce matin. Ayant moi-même enseigné au primaire, j'ai été particulièrement intéressée d'apprendre à quel moment on commence à faire la promotion des études postsecondaires. Je crois personnellement que ça commence à la maternelle, où j'ai enseigné de nombreuses années.

One of the things I am interested in and you did not mention was student involvement, which creates an attachment to the school. Does the attachment at school, through the student council, teams, et cetera, create more of a likelihood of a student going on to university?

The challenges of attachments or involvements in the schools are that, now, many high school students have part-time jobs. Some work 10 hours a week, which is workable, but some work 20 hours to 30 hours per week. I know you mentioned that in your material; namely that a part-time job is detrimental to finishing school. Senator Dawson talked about the time boys are taking to finish CEGEP as opposed to girls. Are part-time jobs a consideration there, as well?

You said the motivation to go on to post-secondary education is very complex. You have given us an example. We cannot, unfortunately, take an Aspirin and it will fix the problem, or push a button or give more money. We wish it were that easy but it is not.

Those of us sitting around the table all understand the statistics around the likelihood of higher salaries for those who get a university or post-secondary education. Someone gave us statistics yesterday that, in the recession, there have been 40,000 new jobs for university graduates, even though 370,000 jobs have been lost during the recession.

How do we communicate that to high school students so that they understand it? When you are 15 years of age, you are only looking at what you will do tonight or tomorrow night; you are not really thinking about what you will earn in 10 years' time. How do we communicate with that age bracket and not have our communications directed at people of our age?

The comment that you made about the gap year will considerably ease a lot of parents' minds.

Mr. Mueller: I think we have a control for that, though we did not call it student involvement; I believe we call it "student engagement." It is the whole idea about how comfortable you feel at the school, and so on. There is no evidence that it matters. At least in our work, it did not seem to matter.

Mr. Finnie: As surprising as that is.

Mr. Mueller: It is somewhat surprising. I could speak about that. It is in the paper.

The recent conventional wisdom was that a bit of work is not a bad thing. If you are working under 10 hours a week, it is probably not a bad thing and will not be detrimental on studies. The paper essentially says that not working is the best option. It also indicates that it is not just the time dimension of work that is important, but volunteering and participating in sports are positively related to success at attending PSE. Working is bad, but volunteering and sports are good. However, I would not

Il y a une autre chose à laquelle je m'intéresse beaucoup et dont vous n'avez pas parlé, et c'est la participation à la vie étudiante, qui crée un sentiment d'appartenance à l'école. Est-ce que le sentiment d'appartenance que ressentent les enfants, que ce soit parce qu'ils font partie du conseil étudiant, d'une équipe sportive, et cetera, va les inciter à aller à l'université?

Malheureusement, de nos jours, nombreux sont les élèves du secondaire à occuper un emploi à temps partiel, ce qui nuit au sentiment d'appartenance. Certains ne travailleront qu'une dizaine d'heures par semaine, ce qui est encore gérable, mais certains autres travailleront jusqu'à 20 ou 30 heures par semaine. Je sais que vous en parlez dans vos documents et que vous dites que les emplois à temps partiel empêchent souvent les élèves de terminer leurs études. Le sénateur Dawson a parlé du temps que prennent les garçons pour terminer leur cégep par rapport aux filles. Les emplois à temps partiel sont-ils là aussi un facteur?

Vous nous avez dit que les raisons qui poussent une personne à faire des études postsecondaires sont très complexes. Vous nous avez même donné un exemple. Malheureusement, ce n'est pas un problème qu'on peut régler en prenant une Aspirine, ni en poussant un bouton ou en donnant plus d'argent. Ce serait trop beau si les choses étaient aussi faciles, mais elles ne le sont pas.

Les gens réunis autour de cette table comprennent tous les statistiques qui nous disent que les gens qui font des études universitaires ou postsecondaires sont plus susceptibles de gagner un salaire plus élevé que les autres. Quelqu'un nous a dit hier que, pendant la récession, il s'est créé 40 000 nouveaux emplois pour les diplômés universitaires, alors qu'il s'en est perdu 370 000 au total pendant la crise.

Comment faire pour passer le message aux élèves du secondaire de façon qu'ils le comprennent? Quand on a 15 ans, on s'intéresse seulement à ce qu'on va faire le lendemain soir ou le week-end; on ne pense pas vraiment au salaire qu'on va faire dans 10 ans. Comment faire pour parler aux jeunes de cet âge-là sans que notre message ne soit entendu que par des gens de notre âge?

Et je dois vous dire que ce que vous avez dit à propos de l'année de congé va rassurer un grand nombre de parents.

M. Mueller : Je crois que nous nous sommes aussi penchés sur ce phénomène, même si nous l'avons plutôt appelé « engagement étudiant » au lieu de « participation à la vie étudiante ». C'est tout ce qui fait qu'une personne se sent bien à l'école, en fait. Rien ne semble nous indiquer que ça joue d'une quelconque façon. Du moins pas dans les données que nous avons étudiées.

M. Finnie : Aussi surprenant cela soit-il.

M. Mueller : C'est en effet plutôt surprenant. Je pourrais vous en parler un peu plus longuement. C'est justement dans l'article.

Ces jours-ci, tout le monde semble s'entendre pour dire qu'un peu de travail rémunéré ne fait de mal à personne. En fait, tant que ça ne dépasse pas 10 heures par semaine, ce n'est pas une mauvaise chose et ça ne nuit pas aux études. On dit par contre ici qu'il vaut encore mieux ne pas travailler du tout. On dit également que ce n'est pas seulement le travail rémunéré qui a une incidence sur la poursuite d'éventuelles études secondaires, mais aussi le bénévolat et le sport. Le travail rémunéré a des répercussions

necessarily push non-athletes into sports. What we are picking up here is that it affected very motivated kids who are more likely to work, volunteer and also get good grades at school. I suspect that is probably what is happening there. The punch line “no work” is probably the best option in high school. Mr. Finnie will answer the third point.

Mr. Finnie: To reiterate, our research on work during post-secondary education is continuing. The research today in Canada is not very good, but we are exploring both the data we have used here and other data to try to get at that question. It is hugely important. There is a whole nexus of engagement, progress with the system, work and time at studies. It is hugely important. I think we are beginning to crack that one but, at this point, I do not think there is a definitive answer, as opposed to the high school thing.

I will follow-up on Mr. Mueller’s point. We do not necessarily want to encourage people to go into athletics. The causality is not necessarily shown there. However, we get back to the problem with boys. I cannot help but hypothesize that those are the sorts of activities that could make a difference. That gets to the other point about making them aware of the benefits of post-secondary education early on.

To me, these all point to constructing a kind of intervention or a set of interventions which get at all those things.

These kids get out of school now at 2:30 or three o’clock. The parents are not around so much. I am not a traditionalist but maybe there is something we can do. For example, perhaps we can get them into activities, which, themselves, have benefits. As part of that process, there can perhaps be communication in terms of thinking ahead about their lives, not necessarily only about university. As you said, it might be beneficial to have them thinking beyond tonight or tomorrow night.

Again, we need to know more about that. That is the promise for the future, I think.

Senator Martin: There are so many comments that I want to make in response to what some of my colleagues have said, as well as your comments.

I have my own idea of a solution and a question, as a British Columbian, regarding British Columbia. As a high school teacher for 14 years and a middle school teacher of 11- to 13-year-olds for 7 years, I could even venture to say that post-secondary education preparation perhaps begins in the womb. There is a woman in British Columbia who I am meeting with this week who wants to launch something called Books for Babies. I know literacy is one

négatives, tandis que le bénévolat et le sport ont des répercussions positives. Ce qui ne veut pas dire que j’inciterais pour autant les non-sportifs à faire du sport à tout prix. Ce qu’on peut comprendre de tout ça, c’est que c’est chez les élèves les plus motivés que la différence est la plus grande, c’est-à-dire ceux qui sont le plus susceptibles de travailler, de faire du bénévolat et d’avoir des bons résultats scolaires. J’imagine que c’est la même chose dans ce cas-là. Il n’en demeure pas moins que, dans un monde idéal, les élèves du secondaire ne travailleraient pas. M. Finnie répondra à la troisième question.

M. Finnie : Je vous répèterai d’abord que nos travaux de recherche sur l’enseignement postsecondaire se poursuivent. En fait, je vous dirais que les quelques recherches qui ont été réalisées au Canada ne sont pas très bonnes, mais que nous analysons et les données que nous avons utilisées ici et toutes sortes d’autres données pour obtenir une réponse satisfaisante. C’est extrêmement important. Il y a toute une série de facteurs, dont l’engagement, les progrès à l’intérieur du système, le travail et le temps consacré aux études. C’est extrêmement important. J’oserais dire que nous commençons à mieux comprendre la situation, mais qu’il est trop tôt pour vous donner une réponse définitive, contrairement à l’école secondaire.

J’aimerais revenir sur les propos de M. Mueller. Nous ne voulons pas nécessairement inciter les gens à devenir des athlètes. Le lien de causalité n’est pas aussi évident. Sauf que ça nous ramène au problème des garçons. Je ne peux pas m’empêcher de poser l’hypothèse selon laquelle le sport pourrait faire toute la différence. Ce qui nous amène également à la manière dont nous pouvons faire rapidement prendre conscience aux jeunes qu’ils ont tout avantage à poursuivre leurs études.

À mon sens, la solution passe par une intervention bien ciblée qui tiendrait compte de tous ces facteurs — ou par une série d’interventions, en fait.

De nos jours, les enfants sont sortis de l’école à 14 h 30 ou 15 heures. Et les parents ne sont pas toujours présents. Je ne suis pas traditionaliste, mais peut-être y a-t-il quelque chose à faire à ce chapitre-là. Nous pourrions par exemple les inscrire à des activités, ce qui serait déjà bénéfique en soi. Nous pourrions peut-être par la même occasion les inciter à penser à ce qu’ils veulent faire de leur vie, pas seulement à ce qu’ils veulent étudier à l’université. Comme vous le dites vous-même, il serait peut-être bon qu’on les amène à penser plus loin que le lendemain ou le week-end.

Une fois de plus, je crois que c’est une question qui gagnerait à être approfondie. C’est la promesse de l’avenir, j’imagine.

Le sénateur Martin : J’aurais tellement de choses à dire, autant par rapport aux commentaires de mes collègues qu’aux vôtres.

J’ai moi-même une solution à vous proposer et une question à vous poser au sujet de la Colombie-Britannique, étant moi-même Britanno-Colombienne. Comme j’ai moi aussi enseigné 14 ans à l’école secondaire et 7 ans à l’école intermédiaire, c’est-à-dire à des jeunes de 11 à 13 ans, j’oserais dire que la préparation aux études postsecondaires commence dès la grossesse. Je rencontre une dame cette semaine, une Britanno-Colombienne comme moi, qui

of the main goals for most schools; I was on a literacy team. All teachers and everyone around this table would agree that literacy and enjoyment of reading, or the amount of reading done, directly correlates to success in school because it is essential across curriculums. However, we are finding more and more that boys are not reading. Why is this?

There is a book we studied as a literacy team. It is called *The Joys of Teaching Boys*. There have been extensive studies, but more research is needed, as you have said. My request to you would be to look at how boys learn differently. During my 21 years as a teacher, I saw many boys in the adapted programs or with learning disabilities. Even autism is more prevalent among boys. These are the challenges in the classroom and they directly impact how successful these boys will be and whether they can access post-secondary education. Boys are a challenge, but in a positive and challenging way for schoolteachers. That is an area that we must focus.

A small solution may lie in the departments of education in the universities. They have an important job in attracting — and this begins early, so it is all cyclical — more males to the program. I am sure Senator Cordy could agree that a male teacher would be a minority in most elementary schools. There may be one or two in the whole school.

Not all boys learn better under a male teacher, but having a male mentor or role model in the school is very important. In turn, having female principals is good in seeing that gender balance. It would be good to see more males going into elementary education and understanding the importance of it as a nation. That may not be a solution, but it is something that we must encourage in leadership and at this level.

Mr. Mueller said that British Columbia has lower levels of post-secondary education participation. I am a little surprised, but curious as to why.

Mr. Finnie: The British Columbia data are mixed. The Canadian Youth in Transition Survey show lower rates. Other data show the difference may not be as great. I put my money on the Youth in Transition Surveys at this point, but that is a technical data issue.

veut me parler du projet qu'elle cherche à lancer et qu'elle a appelé « Books for Babies », qu'on pourrait traduire littéralement par « des livres pour les bébés ». Je sais que la littératie constitue l'un des principaux objectifs de la plupart des écoles; j'ai moi-même fait partie d'une équipe d'intervention en littératie. Tous les enseignants — et tous ceux qui sont ici aujourd'hui — vous le diront : la littératie, le plaisir de la lecture et la quantité de livres lus influent directement sur les résultats scolaires, parce que la lecture fait partie intégrante de tous les programmes d'études. Pourtant, on s'aperçoit de plus en plus que les garçons ne lisent pas. Pourquoi, selon vous?

Dans l'équipe d'intervention dont j'ai fait partie, nous avons étudié un ouvrage intitulé *The Joys of Teaching Boys*. Les études sur le sujet sont nombreuses, mais vous avez raison de dire qu'il faut pousser les recherches plus loin. J'aimerais vous demander d'étudier la manière dont les garçons apprennent, c'est-à-dire différemment des filles. Durant mes 21 ans d'enseignement, j'ai vu je ne sais combien de garçons qui suivaient un programme adapté ou qui avaient des troubles d'apprentissage. Même l'autisme touche davantage les garçons que les filles. C'est la réalité des classes d'aujourd'hui et les répercussions sur les garçons, sur la manière dont ils réussiront en classe et sur la poursuite d'éventuelles études postsecondaires, sont directes. Les garçons peuvent représenter un défi pour les enseignants, mais un défi positif et stimulant. C'est un aspect auquel il faudrait accorder plus d'importance.

Vous savez, je crois, que les facultés universitaires responsables des sciences de l'éducation détiennent une partie de la solution. Elles pourraient en effet essayer d'attirer plus d'hommes dans leurs programmes, et c'est un cycle, je le sais, car c'est un processus qui commence très tôt. Je suis convaincue que le sénateur Cordy pourrait confirmer que les enseignants masculins sont en minorité dans la quasi-totalité des écoles primaires. La plupart en comptent un ou deux tout au plus.

Ce ne sont pas tous les garçons qui réussissent mieux lorsque c'est un homme qui leur enseigne, mais il est primordial qu'ils aient un mentor, un modèle à qui s'identifier à l'école. Par contre, l'équilibre est mieux préservé lorsque l'école est dirigée par une directrice et non un directeur. Il faudrait qu'il y ait plus d'hommes qui deviennent enseignants au primaire et il faudrait que nous — en tant que nation — saisissons toute l'importance que revêt cette question. Je ne dis pas que ça règlera tous les problèmes, mais c'est certainement quelque chose à encourager, ici comme chez nos leaders.

M. Mueller nous a dit qu'il y a moins de jeunes Britanno-Colombiens qui font des études postsecondaires qu'ailleurs. J'avoue que ça m'étonne, et j'aimerais savoir pourquoi.

M. Finnie : Les données sur la Colombie-Britannique se contredisent. Selon l'Enquête auprès des jeunes en transition, ce serait le cas. Par contre, d'autres données nous portent à croire que la différence ne serait pas aussi marquée qu'on le dit. J'aurais tendance, pour le moment, à me fier davantage à l'enquête, mais simplement à cause de la nature technique des données.

Mr. Mueller and I have this paper underway. Some results will be in the final report of our research group, the MESA Project, looking at these differences by province. The MESA Project is the Measuring the Effectiveness of Student Aid Project. For example, the effects of family income vary considerably from one province to the other. Many things are going on at the provincial level. This is the sort of research that we need to tap into to try experiments in Canada to determine what works and then roll out a program. That is what we need to do. The Millennium Foundation is winding down. One thing it was most appreciated for in all quarters was its research function. It will end December 31. The MESA Project was part of that and we will also wind down December 31. We are struggling to keep going; we do not need much money. The research function and objectives need to be kept alive. At this point, there is no concrete plan in place. We have learned lots over the last five or six years, but for that learning process to continue, some commitment is required — not much, but something.

Do you want to give me a call?

The Chair: We want to give you money, too.

Mr. Finnie: We have a group of 25 or 30 researchers that all want to go forward. Money is a non-issue as long as we have the resources; a few research assistants are all we need.

Senator Martin: Regarding the attachment theory that Senator Cordy raised, an educational psychologist has spoken about the attachment theory. Especially with boys, a teacher or male mentor that they attach to more than their peers could be an important step in leading them to post-secondary education. That is something else I would like to ask you to look into further in your research. Thank you for all the research you have done to date.

The Chair: All he needs is more money to do it.

Mr. Finnie: Not much.

Senator Fairbairn: My friend across the way raised an issue that is hard for me not to raise again. You talk about the education of the country and the level at which it must begin with children. Canada still does not think that we have a great issue regarding literacy. We have stepped back from it in the last few years for a variety of issues, but it is there.

You are looking into the opportunities for and difficulties in learning for younger people. This is part of our social life in Alberta and everywhere in Canada. Literacy is still a large issue in this country. Have you any sense that this is appearing louder than before? To what degree is this a tremendous disappointment for the potential of children as they begin learning?

M. Mueller et moi sommes en train de rédiger un article. Une partie des résultats figurera dans le rapport final de notre groupe de recherche, le Projet MESA, pour « Measuring the Effectiveness of Student Aid », qui se traduirait par « de l'efficacité de l'aide financière aux études ». Nous nous pencherons alors plus attentivement sur les différences entre provinces. Nous avons par exemple constaté que les effets que peut avoir le revenu familial varient considérablement d'une province à l'autre. Il ne faut pas oublier que les provinces jouent un grand rôle en matière d'éducation. C'est ce genre de recherche qu'il faut mener si l'on veut expérimenter, déterminer ce qui marche bien au Canada et créer un programme efficace. C'est ça qu'il faut faire. La Fondation des bourses d'études du millénaire tire à sa fin. Le volet « recherche » en a certainement été l'un des plus appréciés. Or, il se terminera le 31 décembre. Le Projet MESA en faisait partie, et il se terminera lui aussi le 31 décembre. Nous essayons de trouver un moyen de poursuivre nos activités, et nous n'avons pas besoin de beaucoup d'argent. Le volet « recherche » et les objectifs connexes doivent être maintenus. Malheureusement, il n'y a encore rien de concret sur la table. Nous avons beaucoup appris au cours des cinq ou six dernières années, mais pour que tous nos efforts n'aient pas été vains, il va falloir des engagements. Il ne nous faut pas grand-chose, mais nous en avons bien besoin.

Voulez-vous me donner un coup de téléphone?

Le président : Oui et nous voulons vous donner de l'argent aussi.

M. Finnie : Nous avons un groupe de 25 à 30 chercheurs prêts à aller de l'avant. L'argent n'est pas un problème tant que nous avons les ressources; nous n'avons besoin que de quelques assistants en recherche.

Le sénateur Martin : Un psychologue scolaire s'est prononcé sur la théorie de l'attachement qu'a mentionnée le sénateur Cordy. L'attachement d'un garçon à un enseignant ou à un modèle masculin plutôt qu'à ses semblables pourrait être un facteur important le menant à des études postsecondaires. Voilà un sujet que j'aimerais que vous approfondissiez dans vos recherches. En terminant, je vous remercie pour tout le travail que vous avez accompli jusqu'à maintenant.

Le président : Tout ce qu'il a besoin c'est plus d'argent.

M. Finnie : Pas beaucoup.

Le sénateur Fairbairn : Je souhaite revenir sur une question qu'a déjà soulevée mon ami d'en face. Vous parlez du niveau d'instruction au pays et du moment où nous devons intervenir dans le développement d'un enfant. Le Canada ne pense toujours pas avoir un grave problème de littératie. Nous nous sommes attaqués à d'autres problèmes ces dernières années, mais la situation reste inchangée.

Nous examinons les occasions et les difficultés d'apprentissage des jeunes. La littératie demeure un important problème de société en Alberta et au Canada. La situation vous paraît-elle s'aggraver? À quel point devons-nous être préoccupés par le développement du potentiel des jeunes en apprentissage?

Mr. Mueller: I appreciate what you are saying. I have no idea of any research addressing that subject. We are studying post-secondary education. We know that reading is an important determinant of post-secondary attendance. That is as far as I can go on this, but your points are valid.

Mr. Frenette: Regarding whether things have gotten worse on literacy, the problem is getting comparable measures of literacy. We cannot go beyond the 1990s. There is no comparable data in Canada. It always comes down to the availability of data in research.

Senator Fairbairn: That is too bad.

Mr. Finnie: We have high school grades in our research from each year. There is also the PISA reading score from the Programme for International Student Assessment. That is the core data that we have been working with. The Canadian Youth in Transition Survey was built around that. They had the foresight to expand the sample, ask more questions and follow the people over time. The single most important predictor is parental education followed by these reading scores. It is hugely important. Is that causality or correlation? We could start a program where we go into high schools and create a reading program. This is the right sort of speculation. There is also an organization in Toronto call the Children's Book Bank in the Jane and Finch area. They invited me to visit after our research was reported by Jeffrey Simpson. The program is like a book store. The children go in and are allowed to leave without paying for the book; the book is free.

It would be interesting to see the effect of that or for the reading program. These are the future possibilities.

The Chair: That brings us to the end of the meeting. Thank you for your input. It is valuable information and much food for thought.

Mr. Finnie: Go home and read the book.

The Chair: We have books to read.

If there is no further business, I will adjourn this meeting.

(The committee adjourned.)

M. Mueller : Je comprends bien vos inquiétudes, mais je ne connais aucune recherche sur le sujet. Nous nous penchons sur les études postsecondaires. Nous savons que la lecture est un important facteur dans la poursuite des études postsecondaires, mais malgré la validité de votre intervention, je ne peux en dire plus.

M. Frenette : En ce qui concerne l'hypothétique régression en matière de littératie, le problème est d'obtenir des données comparables. Aucune donnée comparable n'existe au Canada au-delà des années 1990. En recherche, tout tient à l'existence des données.

Le sénateur Fairbairn : C'est malheureux.

M. Finnie : Dans le cadre de notre recherche, nous nous attardons aux résultats des élèves du secondaire année après année. Nous prenons également connaissance des résultats au test de lecture du Programme international pour le suivi des acquis des élèves (PISA). Voilà les principales données sur lesquelles nous basons nos travaux de recherche. L'Enquête canadienne auprès des jeunes en transition a été élaborée à partir de ces données. Au fil des années, les responsables de cette enquête ont eu la brillante idée d'accroître la taille de leur échantillon initial, de poser plus de questions et d'effectuer un suivi auprès des participants. Le plus important indicateur de la probabilité de poursuivre des études postsecondaires est le niveau de scolarité des parents, suivi par le résultat au test de lecture du PISA. Ces facteurs sont très importants. S'agit-il d'un hasard ou y a-t-il corrélation? Nous pourrions créer des programmes de lecture pour les écoles secondaires; voilà une proposition constructive. Une belle initiative est celle de la Children's Book Bank du quartier Jane et Finch de Toronto. Cet organisme m'a invité à visiter ses locaux après avoir eu vent de nos recherches par un article de Jeffrey Simpson. Ça ressemble à une librairie. Les enfants peuvent y choisir un livre et l'emporter; le livre est gratuit.

Il serait intéressant de voir les résultats de cette initiative ou ceux d'un programme de lecture. Ce sont les avenues qui s'offrent à nous.

Le président : Ceci conclut notre réunion. Je vous remercie de votre participation. Des informations très pertinentes nous ont été communiquées et il y a là matière à réflexion.

M. Finnie : Retournez à la maison et lisez notre livre.

Le président : Beaucoup de lecture nous attend.

S'il n'y a plus de questions, je lève la séance.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, October 7, 2009

Canadian Council on Learning:

Dr. Paul Cappon, President and Chief Executive Officer.

Association of Universities and Colleges of Canada:

Paul Davidson, President and Chief Executive Officer;

Herbert O’Heron, Senior Advisor, Office of the Vice-President
(National Affairs).

Statistics Canada:

Patrice de Broucker, Chief, Education Indicators and Special
Projects.

Thursday, October 8, 2009

Statistics Canada:

Marc Frenette, Analyst, Social Analysis Division.

Richard E. Mueller, Visiting Fellow, Social Analysis Division.

University of Ottawa:

Ross Finnie, Professor, Graduate School of Public and
International Affairs.

TÉMOINS

Le mercredi 7 octobre 2009

Conseil canadien sur l’apprentissage :

Dr Paul Cappon, président-directeur général.

L’Association des universités et collèges du Canada :

Paul Davidson, président-directeur général;

Herbert O’Heron, conseiller principal, Bureau du vice-président
(Affaires nationales).

Statistique Canada :

Patrice de Broucker, chef, Indicateurs de l’éducation et des projets
spéciaux.

Le jeudi 8 octobre 2009

Statistique Canada :

Marc Frenette, analyste, Division de l’analyse sociale;

Richard E. Mueller, adjoint invité, Division de l’analyse sociale.

Université d’Ottawa :

Ross Finnie, professeur, École supérieure d’affaires publiques et
internationales.